

ROK VII

PAŹDZIERNIK
GRUDZIEŃ 1936

016995
ZESZYT 4

NEOFILOLOG

CZASOPISMO
POLSKIEGO TOWARZYSTWA
NEOFILOLOGICZNEGO



NAKŁADEM POLSKIEGO TOWARZYSTWA NEOFILOLOGICZNEGO
KRAKÓW - LWÓW - WARSZAWA - POZNAŃ - WILNO



KOMITET REDAKCYJNY: Prof. Dr. Andrzej Tretiak, Dr. Jan Piątek,
Jadwiga Kołudzka i Prof. Feliks Jungman.

ADRES REDAKCJI I ADMINISTRACJI: — Sekretarjat Generalny P. T. N.
Jadwiga Kołudzka, Warszawa, Natolińska 5, tel. 895-76.

Redaktor odpowiedzialny: JADWIGA KOŁUDZKA

T R E Ś Ć

J. FABRE: La vie littéraire en France 177—187. J. CIEŚLIŃSKI: Języki obce w szkołach akademickich handlowych 187 — 192. B. MASSEY: Z zagadnień fonetyki eksperymentalnej 192—194. L. WOJEWÓDZKI: Le français de tous les jours 194—203. J. MORAWSKI: Polonica we Francji 204—211. M. STAWIN: A propos du tricentenaire du „Cid“ 211—213. Z PRAKTYKI DLA PRAKTYKI: A. Goldwasser: „Les livres roses“ jako lektura w kl. II 213—215. SPRAWOZDANIE Z KSIĄZEK: B. Hamel: Dictionnaire français-polonais et polonais-français (Dr. St. Ciesielska-Borkowska) 215—216. Z. Czerny i F. Jungman: Hier et aujourd'hui (J. Mańkowska) 216—219. O. Cieślińska i H. Nieniewska: Aux quatre coins de la France (Dr. St. Borkowska Ciesielska) 219—220. Kielski i Pionnier: Casimir en France (A. Zarach) 220—223. J. Piprek: Unser drittes deutsches Buch (A. Heroldowa) 223—225. W. Dewitzowa — G. Żółtkowska: Zum schaffenden Menschen in deutschen Landen! (J. Klinghoffer) 225—227. Z. Łempicki i G. Elgert: Deutsch (T. Mikułowski) 227—228. T. Grzebieniowski i K. Jastroch: „Great and Greater Britain (Z. Siwicka) 228—230. R. Dyboski: Charles Dickens (A. Tretiak) 230 — 231. Lisa Tetzner: Hans Urian (M. Komiet) 231 — 232. J. Handel: Dzieje językoznawstwa (S. Stendig) 232. R. Dyboski: Między literaturą a życiem (S. Stendig) 233. René Bazin: Contes de bonne Perette 233—234. Romain Rolland: Le jeu de l'Amour et de la Mort 234. Jules Romains: Knock 234—235. Jaboune: Les Jumeaux (J. K.) 235. SPRAWOZDANIA Z CZASOPISM: polskich (J. K.) 235, francuskich (F. Jungman) 235—236, angielskich (I. Peplowska) 236 — 239. Przegląd czasopism 239 — 240. Bibliografia 241—246. Ogniska Metodyczne 245. Sprawozdania z Kół P. T. N. 247. Sprawozdanie z Kursu wakacyjnego w Gracu (T. Lachowicz) 247. Prasa o Neofilologu 247 — 248.

SOMMAIRE:

J. Fabre: La vie littéraire en France. — J. Cieśliński: Les langues vivantes dans les écoles de hautes études commerciales. B. Massey: Studies in Experimental Phonetics. — L. Wojewódzki: Le français de tous les jours. — J. Morawski: La Pologne en France. — M. Stawin: A propos du tricentenaire du „Cid“. — Essais et expériences. — Compte rendu des livres. — A travers les revues. — Bibliographie. — Foyers méthodiques. — La vie de l'Association des Néophilologues polonais. — Compte rendu du cours des vacans à Graz. — La presse au sujet du „Neofilolog“.

SKŁAD GŁÓWNY: Władysław Michalak i Sp. Nowy Świat 59

~~SEKCYJA ANGLISTYKI~~
1287.d. UNIWERSYTETU
WARSZAWSKIEGO

NEOFILOLOG

CZASOPISMO

POLSKIEGO TOWARZYSTWA NEOFILOLOGICZNEGO

ROK VII

GRUDZIEŃ 1936

ZESZYT 4

LA VIE LITTÉRAIRE EN FRANCE DEPUIS LA GUERRE

Un des chapitres les plus expressifs ou les moins contestés de *l'Essai sur la France* d'Ernst Roberts Curtius est celui qu'il consacre à la littérature et à sa prééminence dans la vie intellectuelle et même sociale de la nation. Au dire du professeur allemand, cette primauté constitue la marque originale de la civilisation française. En France, la supériorité des hommes s'estime d'abord à leur capacité dans l'art de bien dire et de bien écrire. Une pensée qui ne réussit pas à s'exprimer avec élégance et clarté s'y voit soupçonnée de déloyauté ou d'infirmité. Depuis Descartes jusqu'à Bergson, depuis Pascal jusqu'à Claude Bernard ou Poincaré, philosophes et savants de chez nous ont toujours été de grands écrivains. Et la remarque vaut pour toutes les élites—surtout les élites politiques.

Non que les grands exemples évoqués ici par Curtius soient immédiatement convaincants. Chateaubriand, Lamartine ou Victor Hugo ont tous été victimes à quelque moment de leurs ambitions ou de leur carrière du préjugé défavorable que le sens commun opposé à l'écrivain de génie lorsqu'il veut se faire un nom dans la politique ou la diplomatie. On le renvoie à ses chefs-d'oeuvre, et les petites revues parodient en style de Claudel poète les rapports de Claudel ambassadeur. En revanche, il n'est pas mauvais à un homme politique de compter au nombre de ses „pêchés de jeunesse“ un recueil de poèmes ou un petit roman. A faire le décompte des „hommes illustres“ de la Troisième République, on s'aperçoit vite qu'il n'en est guère qui n'aient fait peu ou prou oeuvre d'écrivain. Et la tradition n'est pas près de périr. A cette heure, le Président de la commissions des Affaires Etrangères de la Chambre tente sa chance de dramaturge à l'Odéon, le Président de la Chambre des Députés a derrière lui une dizaine d'excellents volumes et le Président du Conseil est l'auteur d'une de nos meilleures études sur Stendhal. Il est vrai qu'en la rééditant M. Léon Blum hésite à s'y reconnaître „Il me semble en vérité exhumier l'oeuvre posthume d'un père mort“. N'en croyons rien: l'écrivain que porte en lui tout homme politique est dur

à tuer. Que la fortune tourne et il trouve toujours son heure et sa revanche. La vocation littéraire du jeune Bonaparte a connu son épanouissement à Sainte-Hélène, dans l'exil de Napoléon. Plus modeste la tradition console le député battu en le renvoyant à „ses chères études“, qui sont toujours études littéraires. Il y retrouve le médecin de campagne, le magistrat retraité et le commerçant retiré des affaires. La France reste le pays où les avocats traduisent Horace, où les industriels deviennent nouvellistes, où les notaires animent les académies provinciales et distribuent les prix aux Jeux Floraux et où les romans des professeurs de collège remportent le prix Goncourt. Alors que le cinquantenaire de Victor Hugo n'apportait à certains écrivains patentés et même de l'Académie que l'occasion d'écrire des sottises, maires et sous-préfets profitaient des distributions de prix pour tenir sur le compte du grand poète les propos les plus délicats et ajouter des pages nouvelles à la meilleure critique de son oeuvre *). A quoi bon multiplier les considérations et les exemples? Ils ne serviraient qu'à illustrer une fois de plus un fait que personne ne conteste: il n'est pas de pays plus pétri de littérature que la France. Atrabilaires et malveillants disent: pourri.

Quand on recherche des causes à ce phénomène, les auteurs officiels se plaisent à parler de démocratie athénienne. Mais la primauté de l'art de bien dire et de bien écrire n'a aucun lien spécifique avec l'apparition en France de la démocratie. Elle fait corps avec l'organisation même de notre vie de société. Lorsque, après maints essais antérieurs, la vie mondaine s'est définitivement constituée au XVII^e siècle, elle a trouvé son idéal dans le type de „l'honnête homme“ et sa méthode dans la pratique de la „conversation“. Cet art de vivre ensemble, de parler pour des interlocuteurs et non pour la solitude et le soulagement de son coeur, comme il arrive ailleurs si fréquemment, a profondément marqué notre littérature dite classique. Celle-ci obéit à peu près aux mêmes règles que la conversation: plaire, être clair, se soumettre à un certain idéal moyen au lieu de cultiver en soi l'étrangeté. Fond et forme, elle rend au public ce qu'il lui a prêté. Mais en revanche il faut passer par elle pour conquérir l'adhésion de ce public: nul ne peut se dispenser en France d'un apprentissage littéraire et malgré les nouveautés du monde moderne, malgré les prestiges de la science, c'est toujours lui que notre enseignement se préoccupe d'abord de donner.

*) On pourra lire, à titre d'exemple, dans les *Annales de l'Académie de Macon* (XXX. 273-88) le discours prononcé par M. Paul Bouet, préfet de Saône-et-Loire, à la distribution des prix du Lycée Lamartine, le 13 juin 1935.

Une fois le fait établi, il va sans dire qu'on peut en faire à la littérature française un mérite, ou au contraire lui en intenter un procès. Que de beaux talents ont été sacrifiés au démon de la conversation, au temps où celle-ci était à la fois brillante et décevante! Beaucoup d'écrivains bien doués ne sont restés que des „causeurs“, et au bout d'un siècle ou moins encore, connaissent le sort d'Edmond About dont on célébrait en 1928 le mélancolique centenaire. Si Anatole France est devenu celui que nous admirons au lieu de l'érudit et de l'amateur de livres qu'il serait resté peut-être, mettons-le au bénéfice de la conversation, en l'espèce du salon de Madame Arman de Caillavet. Mais si nous sentons aujourd'hui avec quelque cruauté les insuffisances ou les limites de son talent, il faut bien les porter au compte de l'apprentissage qui a servi à le dégager. Les „pour“ et les „contre“ pourraient être multipliés à l'infini. Il vaut mieux revenir au plus vite à la proposition précédente: la place éminente de la littérature dans la vie française s'explique par le fait qu'elle est une annexe supérieure, mais une annexe tout de même de la conversation, conçue comme une des créations les plus expressives du génie national et de la forme de civilisation qui est la sienne.

Ces phrases sont écrites au présent, comme le chapitre de Curtius lui-même. Mais le passé ne conviendrait-il pas davantage? La France, aimait à dire Péguy, a plus changé de l'affaire Dreyfus à 1910, que de la conquête romaine à l'affaire Dreyfus. Si Péguy n'était tombé à la veille de la bataille de la Marne, que dirait-il depuis que la guerre et l'après-guerre sont venues s'ajouter aux vingt ans qu'il décomptait? Les transformations profondes dans la structure morale et sociale de la France qu'il apercevait ou qu'il prévoyait, se sont précipitées à un rythme de fièvre ou de catastrophe. Et parmi elles, parmi les plus profondes, sinon parmi les plus immédiatement sensibles et dramatiques, il faut signaler la décadence de la conversation, telle qu'on vient de la définir. Les causes en sont multiples et leur diagnostic dépend de la sagacité ou de l'imagination de chacun. Les uns se lamentent sur la perte du loisir ou — perte plus réelle et plus irrémédiable — du sens du loisir. Les autres accusent les trop absorbantes machines, l'américanisme ou les sports. D'autres encore déplorent le renouvellement trop rapide des classes possédantes et se plaignent d'une invasion de bassesse ou de médiocrité. Dans un monde ainsi bouleversé, il serait étrange que la vie littéraire fût restée liée aux modes d'existence d'une société disparue. Il n'en est rien: sa transformation a suivi tout le reste et l'on en voit tout de suite les signes.

Le premier est la disparition des salons. Depuis trois siècles,

ils servaient d'arrière-plan à la littérature. Malgré l'explosion d'individualisme littéraire qu'avait été le Romantisme, ils avaient tenu bon, en se transformant, jusqu'à l'aube de la Troisième République. Le salon de la princesse Mathilde tient presque autant de place dans la vie littéraire du second Empire, que les salons de Madame de Deffand ou de Madame Geoffrin dans celle de leur temps. Depuis lors ils n'ont cessé de s'étioler. Madame Arman de Caillavet aura été, peut-être, la dernière représentante de la lignée de ces femmes illustres qui depuis la grande Arthénice ont donné leur couleur ou leurs demi-teintes aux lettres françaises. Les salons tiennent, certes, une grande place dans le roman de Marcel Proust. Mais on sait leur vide et leur futilité quand on y entre du côté de Guermantes. Le seul vivant qui finit par s'agréger tous les autres, ou en faire ses plagiaires, est le salon des Verdurin. Or, dans tout son éclat, ce salon est en train de „trahir“. On y organise des lectures publiques et des auditions musicales: il est la proie des artistes et des esthètes. Le salon traditionnel est devenu un „salon littéraire“. Cette étiquette accuse une rupture d'équilibre: la littérature se soumettait jadis à la conversation; désormais elle se soumet à la conversation. En quoi le salon Verdurin est profondément caractéristique de la vie littéraire d'avant-guerre. La littérature régnait alors en maîtresse. On chercherait vainement une époque où son prestige ait été plus grand, son éclat plus vif. On voit pareil éclat à des couchers de soleil. Le temps va venir qui fera expier à la littérature la démesure de son prestige.

Vers 1900, elle semblait avoir tout envahi et conquis. Les derniers salons se transformaient en cénacles. Le mot et la chose datent du romantisme. Les „chapelles littéraires“ dénoncées, à tort ou à raison, par Pierre Lasserre y ont trouvé leur première architecture. Les Mardis de Mallarmé ont leur exact répondant dans les veillées de l'Arsenal. Depuis lors cependant, les cénacles se sont multipliés. Ils ont accaparé les salons. Ils ont émigré vers les cafés, eux aussi littéraires. Il n'est pas de bonne évocation de la vie parisienne d'avant-guerre sans un arrêt au *Vachette* ou à la *Closerie des Lilas* et Jules Romains ne manque pas de nous y déposer pour certaines des plus instructives escales de son roman-fleuve. Et si on s'éloigne du quartier Latin vers Montmartre l'on y trouve, innombrables, caveaux et cabarets, c'est à dire encore la littérature. Décidément cette époque est la sienne, elle l'a marquée de son empreinte. Mais 1900 appartient irrémédiablement au passé. Aux yeux des jeunes, il n'est pas d'époque plus lointaine, plus démodée. Qu'ont-ils de commun avec René Ghil ou Catulle Mendès? Esthétisme et snobisme ont bien essayé de se survivre, et l'après-guerre, un moment, a semblé les porter, comme toutes choses, à leur paroxysme. Mais lorsque les surréali-

stes ont intitulé leur revue „Littérature“ c'était par dérision et pour bafouer la Déesse d'hier. Les cafés littéraires ont disparu: les cabarets sont devenus music-halls et dans la vie cosmopolite et trépidante de Montparnasse on ne s'occupe guère de la définition du symbole ou du choix d'un adjectif. Survivant d'un monde détruit, Paul Fort, prince des poètes, n'a plus de sujets, ni guère de lecteurs. La vie du monde moderne, les problèmes et les angoisses qu'elle nous impose, nous rendent ridicules les préoccupations littéraires de nos pères. Les lecteurs d'à présent sont de l'avis de M. de Norpois et Anatole France n'est pour eux qu'un „joueur de flûte“. Les écrivains nouveaux et même les anciens, avant d'être des artistes, prétendent être des penseurs et surtout des hommes d'action, l'action devenant, d'ailleurs, pour la plupart, une rhétorique de l'action. Ils ne rêvent plus: ils discutent et ils méditent. Ils ne lancent plus des manifestes poétiques, mais des programmes d'action sociale. L'abbaye cistercienne de Pontigny, où Paul Desjardins a si généreusement aménagé un asile pour les écrivains désireux de fuir un moment un Paris hostile à tout recueillement, retentit-elle même, pendant les fameuses semaines d'été, d'ardentes polémiques, que ne provoque plus la littérature pure. Tout n'atteste-t-il pas que celle-ci est en recuil?

Où sont les innombrables revues qui pullulaient au temps des paradis symbolistes ou des ivresses de la vie retrouvée: *Isis*, *l'Acanthe*, *Pan*, *Schéhérazade* et tant d'autres? Les pages du manuel-répertoire de M. Sénéchal qui évoquent leur présence et leur souvenir ressemblent à un nécrologue. Toutes avaient un idéal artiste. Toutes disaient: littérature d'abord. Et tous les mois — au plus grand détriment de la langue française — elles lançaient le nom et le manifeste d'une école nouvelle: naturisme, intégralisme, impulsionnisme, sincérisme, effrénéisme, vivantisme, plurisme et tous les „mouvements“ dont les thèses de Sorbonne, plus tard, nous révéleront l'éphémère existence. Deux ou trois noms ont survécu: l'unanimité grâce à Jules Romains; le futurisme grâce à une transplantation italienne et grâce à Marinetti. Les autres ne vivent plus que dans la mémoire des spécialistes. La mode n'est plus de fonder des écoles. Les „ismes“ de l'histoire littéraire d'après-guerre ont une couleur sociale et politique. Le surréalisme après avoir nié farouchement le droit à l'existence du fait littéraire, a débouché dans le communisme. Le populisme, dont on a parlé un moment, atteste par son nom même la nouveauté d'un temps, où rien ne semble plus déclassé, plus démodé que la littérature pure dont la génération d'avant-guerre entretenait le culte. La littérature a perdu sa primauté. Elle a cessé d'être une fin pour se mettre au service de forces impérieuses.

Dans beaucoup de cas elle n'est pas loin d'être devenue une des annexes de la politique.

Voilà un fait nouveau. Le XVIII^e siècle et l'oeuvre des philosophes ne constituent qu'un faux antécédent. On ne faisait alors de grande politique que dans l'abstrait. Les plus hardis des écrivains étaient dans la pratique conformistes. Ici encore le Romantisme a préparé les changements de l'avenir. Du jour où les romanciers ont fait leur campagne électorale, où les poètes ont sollicité un siège à la Chambre des Pairs, où Lamartine a écrit son *Ode à Nemesis*, la littérature rendait un son nouveau. La réaction fut violente. Avec l'Art pour l'Art, le Parnasse et le Symbolisme, les poètes s'écartèrent du „tréteau banal“ où montent les politiciens. Mais l'affaire Dreyfus vit reparaître des écrivains „militants“. Du moins servaient-ils plutôt une idée, une cause, qu'un parti. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les partis en présence mobilisent à chaque occasion leurs hommes de lettres. Des manifestes circulent parmi eux qu'on les invite à signer, en se déclarant pour ou contre la campagne éthiopienne, pour ou contre l'Alliance Russe. *L'Action Française* a fait de nombreux émules. Au groupe *Clarté* a succédé la revue *Commune*, revue „de l'association des écrivains et des artistes révolutionnaires“ dit le sous-titre. Au congrès international pour la défense de la culture, organisé sous son patronage au palais de la Mutualité du 21 au 25 juin 1935, on a salué comme des victoires du Front populaires, c'est-à-dire d'un groupement politique ou même d'une coalition électorale, les déclarations du romancier Chamson ou du poète Tristan Tzara, fondateur du dadaïsme, lorsqu'il s'est prononcé pour une poésie „réjetant ses oripeaux pour se confondre avec la vie, c'est-à-dire avec la Révolution“. Sans les admirations littéraires plus fortes que les passions partisans, sans le souci que les écrivains conservent, malgré tout, de leur liberté, on pourrait craindre de voir arriver l'heure où en faisant le tableau politique de la France, on tracerait aussi les cadres de sa littérature.

La lecture des grandes revues littéraires semble parfois nous y inviter. Certains esprits pressés évoquent leur témoignage pour une classification partisane de nos lettres. *La Revue des Deux Mondes*, vénérable doyenne, représentant la droite académique et conservatrice; *La Revue de Paris*, le centre bourgeois, éclectique et libéral; *La Nouvelle Revue Française*, la révolution. Fort heureusement, droite et gauche gardent encore un autre sens en littérature qu'en politique, et nous devons aux grandes revues que nous venons de nommer et à d'autres encore le soin d'avoir prévenu la confusion. D'arrière-garde ou d'avant-garde, elles ont jusqu'ici joué un beau rôle dans notre vie littéraire: rôle d'animateur et de régulateur, de découverte ou de consécration, les

deux choses étant complémentaires. Il y faut de l'indépendance et de la dignité, le sens et le respect du mérite littéraire, où qu'il se trouve. *La Revue de Paris* imprime toujours Martin du Gard, Malraux et Gide; le dernier numéro de la *Nouvelle Revue Française* apporte un nouvel et magnifique hommage à la poésie catholique de Claudel. Spectacle rassurant: le talent reste au-dessus des anathèmes et des querelles de partis. La politique ni même la foi religieuse ne peut amener Mauriac à renier Gide, comme son maître, ni faire écrire à Fernandez que Bernanos n'a pas de talent. La littérature permet encore le libre dialogue entre les esprits et reste une école de dignité et de sérénité. Les clercs peuvent trahir, se laisser embrigader dans des manifestations où ils n'ont que faire, désertent l'esprit pur: le mal n'est pas irrémédiable tant qu'ils gardent le respect l'un de l'autre et l'indépendance de leur talent. La politique a pu troubler en France la sérénité de la vie littéraire: jusqu'ici elle ne constitue pas pour elle un danger.

Aussi bien l'ennemi n'est pas là et l'on a coutume d'en dénoncer un autre: l'esprit de commerce. Le temps n'est plus où pour les riches, écrire était une activité de luxe et où pour les autres il existait des mécènes. Ce temps n'est-il pas mythique? Dès le XVIII^e siècle la condition ordinaire des écrivains était de vivre de leur plume et la littérature un métier. L'organisation industrielle et commerciale de notre époque a fait le reste; le rôle des éditeurs, considérable déjà au temps de Balzac, n'a cessé de grandir. Leurs procédés sont parfois déplaisants; ils lancent un livre comme on lance un parfum; la réclame se fait prendre pour de la critique et inversement, puisque l'an passé, du fond de son Béarn, Francis Jammes ne savait plus distinguer entre l'une et l'autre. Tout le monde se plaint de la tyrannie des tout-puissants éditeurs. Mais vient-il un ministre qui prend ces plaintes au sérieux et apporte un nouveau projet sur la propriété littéraire, ceux qu'il prétend aider se retournent immédiatement contre lui. Le projet Jean Zay ne sera pas voté sous sa forme actuelle; des contrats de dix ans ou plus continueront à assurer à l'éditeur l'exclusivité des droits „d'exploitation“ des oeuvres présentes et futures de l'écrivain qu'il aura accepté au nombre de ses „poulains“. Puisque l'impression et la vente des livres est une entreprise qui doit se plier aux mêmes nécessités que toute espèce de commerce il faut bien prendre son parti de cette situation, sinon du peu plaisant langage, emprunté aux champs de courses et à l'épicerie en gros, qui l'illustre. Ce n'est pas dans une liberté — d'ailleurs illusoire — du contrat d'édition, que les écrivains trouveront le moyen de défendre leurs intérêts.

Ils cherchent ailleurs et, comme les producteurs, ils se groupent, ils s'organisent. Le mouvement ne date pas d'hier: Beaumarchais s'en faisait déjà le théoricien et l'initiateur. Le 16 Avril 1938 on célébrera le centenaire de la Société des Gens de Lettres, issue jadis de la nécessité de défendre les auteurs contre la „piraterie“ des journaux, qui n'hésitaient pas à imprimer des morceaux entiers de romans, sans en demander la moindre permission, ni en payer la moindre indemnité. Parmi les dix-huit membres du premier comité on trouvait Alexandre Dumas, Lamennais, Victor Hugo qui devait en prendre la présidence après Villemain, un peu plus tard Balzac. Depuis lors la Société n'a cessé de défendre, en même temps que la propriété littéraire, la dignité de l'écrivain. Mais elle ne saurait suffire en des temps où l'action collective doit se faire énergique et rapide. D'autres organismes sont venus la seconder ou la doubler, associations ou syndicats. Il existe un groupement important d'écrivains et d'artistes affilié à la C. T. I. (Confédération des Travailleurs Intellectuels) et personne ne peut avoir la naïveté ou l'hypocrisie de s'en plaindre: on ne voit pas trop quel inconvénient peut résulter pour la production littéraire de s'adapter aux formes d'action ou de défense imposées par notre temps.

Plus que du dehors, les écrivains sont menacés du dedans, par eux-mêmes. Balzac avait prédit jadis ce qui arrive aujourd'hui à beaucoup: ils se laissent tenter, puis dévorer par le journalisme. Ils y gagnent peut-être une vie plus facile, mais ils y perdent la possibilité de se concentrer, que Baudelaire considérait comme une nécessité pour l'artiste et comme le premier devoir de celui-ci. La tentation est dure à écarter, tentation de la facilité, plus sournoise peut-être que celle de l'applaudissement ou — ce qui revient au même — du scandale. Pas plus à l'époque de Valéry, qu'à celle de Mallarmé, l'écrivain digne de ce nom ne cède facilement à leurs attrait. Certains se soumettent bien parti-pris aux goûts du public, qu'ils imaginent à l'ordinaire, plus vulgaires et plus bas qu'ils ne sont, mais leur calcul n'est pas toujours bon et, s'ils réussissent, insensiblement ils se déclassent. Le mal où Julien Benda voyait, à la veille de la guerre, la grandetare des lettres de son temps, et qu'il mettait sous la responsabilité du Dieu sensuel, Belphégor, n'a pas fait de sensibles progrès. Plus que la satisfaction d'émotions raffinées ou vulgaires, le lecteur français, même moyen, continue à chercher dans le livre un plaisir de l'intelligence. Il reste sensible en premier lieu aux mérites de la composition et de la facture, fut-ce dans un roman policier, un roman léger ou un roman d'édification, à l'usage des familles. Ces exigences suffisent à asserer à la littérature même courante un minimum de souci technique et de dignité

formelle. Et les forces morales qui veillent sur ces vertus sont toujours vigilantes.

L'Académie Française d'abord. La tradition veut qu'on en médisse, et la tradition est respectée. Elle n'a même pas eu besoin de renouveler ses critiques et ses reproches: depuis deux siècles les mêmes servent toujours et portent toujours à faux. L'Académie ne prétend pas être une compagnie d'hommes de lettres qui ont du génie, mais une assemblée „d'honnêtes gens“, chargés de représenter les élites du pays. Ce n'est pas d'aujourd'hui, mais depuis Louis XIV, qu'elle fait accueil aux maréchaux qui n'ont rien écrit — pas même leurs ordres du jour — aux hommes d'Eglise ou aux mondains, et qu'elle écarte les écrivains, qu'en attendant la postérité, consacre déjà l'admiration des jeunes gens. A lui seul le talent n'est pas une recommandation suffisante, il faut y joindre la tenue et un minimum de conformisme. L'histoire du 41-e fauteuil ne prouve rien: à défaut de Diderot, le bohème, l'Académie accueille d'Alembert. Elle ne peut faire place ni à Balzac, perdu de dettes, ni à Flaubert ou Baudelaire, fauteurs de scandale, ni à Mallarmé, ni à Verlaine, ni à André Gide, l'indépendant, ni, du premier coup, à Claudel, mais elle accueille Valéry, Mauriac et Duhamel. Les moqueries trop faciles ne peuvent l'atteindre. A sa façon, timorée, étroite, mais attentive et droite, elle veille sur la pureté de la langue, le culte de la tradition et la dignité de la littérature. En ce qui la concerne, la situation est sensiblement la même qu'avant la guerre ou qu'il y a un siècle.

Entre temps cependant, elle n'a cessé de s'enrichir. Et ses richesses lui ont permis de multiplier les dangereux bienfaits que sont les prix littéraires. Leur abondance et le bruit que l'on entretient autour d'eux, donne à la vie littéraire française de chaque printemps ou de chaque automne l'animation d'une loterie ou d'une foire. L'Académie a son grand prix de Littérature et elle ne l'a pas toujours décerné avec timidité: Romain Rolland l'obtenait en 1913, Francis Jammes en 1917 et Henry de Montherlant en 1935. De même son grand prix du roman, bien que ses derniers titulaires pâlisent un peu à côté de leurs prédécesseurs: Carco, Mauriac, Chateaubriant et Lacretelle. Ici l'Académie n'a fait que suivre l'exemple de sa cadette l'Académie Goncourt et de son prix, fondé en 1903. L'attribution de celui-ci a paru révéler des hésitations entre des goûts novateurs (Proust: 1919) et un certain conservatisme littéraire, dans le sens naturaliste. La seconde tendance ayant paru l'emporter, le „Goncourt“ a été doublé d'autres prix qui encouragent certains écrivains, découragent les autres et enlèvent à la vie littéraire la distinction et la sérénité qu'on souhaiterait pour elle.

Ils accusent en revanche son intensité. Ici les réserves doivent disparaître. Rarement on a vu en France une telle ardeur de lecture qu'aujourd'hui. Les libraires ont beau se plaindre et les boîtes des quais rester pleines: elles le sont depuis Boileau et les livres n'ont cessé depuis lors de

„Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf“

Ils ont même relativement plus de chance qu'au temps du grand Roi de trouver „un marchand pour les vendre et des sots pour les lire“, car le lecteur d'aujourd'hui est plus pressé, plus avide et il s'est fait légion. Le livre a bien des concurrents redoutables dans le cinéma et surtout le journal, mais à Paris plutôt qu'en province. Silencieusement, méthodiquement, un public sans cesse élargi y assure le succès des bons auteurs: *Du côté de chez Swann* a dépassé sa 150-e édition et les *Poésies* de Valéry leur 50-e mille. D'autres chiffres, non moins instructifs, nous prouveraient que la province a définitivement accepté et consacré les principaux représentants d'une littérature très différente de la littérature d'expression traditionnelle, auxquels elle avait été d'abord réfractaire. A mesure que les années passent, les tirages de Mauriac ou de Gide rejoignent ceux de la *Garçonne* ou de la *Madone des Sleepings*. Giono et Montherlant ont leur place dans les collections à 3 fr. 50, de qualité littéraire si incontestablement supérieure aux livraisons à bon marché d'avant-guerre. La curiosité s'allie au sérieux et au bon goût. Les hebdomadaires semi-littéraires, si fâcheusement déparés par la plus basse politique, trouvent un peu de dignité dans quelques bonnes pages. Les quotidiens ont leurs rubriques et leurs pages littéraires, souvent de la plus haute tenue. Les théâtres d'art vivent et ont trouvé leur public. On se plaint tous les ans de la médiocrité de la saison. Mais à la fin de l'année, il est rare que ne se détachent pas cinq ou six bonnes pièces, que les théâtres de l'étranger s'empressent d'accueillir. A Varsovie, particulièrement libérale et curieuse, il est vrai, on a joué en 1935—36, une vingtaine de pièces françaises et leur choix s'étend d'*Orphée* à *Coco*. Tandis que le public français fait un accueil incomparablement plus empressé qu'autrefois aux traductions des grandes oeuvres étrangères, certains de nos auteurs reçoivent leur première consécration de Londres ou d'ailleurs. C'est un fait sans précédent dans l'histoire des lettres françaises que l'hommage rendu lors de la mort de Proust, à son oeuvre et à sa mémoire par une vingtaine d'écrivains anglais.

Il ne peut s'agir ici de dresser un inventaire ou un palmarès et il est naïf de se demander, comme on le fait parfois, si la France, sans trop s'en douter, est en train de vivre une des plus belles époques de sa littérature. Certains signes sont cependant réconfortants: l'apparition, la vitalité d'une admirable litté-

rature catholique qui n'avait pas connu de précédents: la variété du roman genre le mieux adapté à l'esthétique du monde moderne, qui, sans abandonner l'art si purement français de l'analyse, sans cesser au contraire de l'enrichir et de le renouveler, s'est annexé les terres nouvelles du rêve et de la poésie. La poésie elle-même, plus silencieuse est toujours vivace lorsqu'en 1933 la Nouvelle Revue Française voulut donner un tableau de la poésie, elle reçut quelque dix mille poèmes et témoignages, y compris ceux des mauvais plaisants ou des naïfs, où se détachaient des oeuvres belles et émouvantes, écrites par des professeurs d'université ou des bouchères, des cordonniers ou des chefs d'escadron. En littérature tout au moins, il est bien difficile de n'avoir pas la curiosité et même le respect de notre temps.

Nous lui devons l'intensité de la vie littéraire. Elle est étroitement solidaire de la vie tout court. Un peu trop peut-être au gré de certains. On lui voudrait un peu plus de sérénité et de loisir; on souhaiterait un retour vers des formes plus pures de l'art de bien écrire et qu'il fut davantage, selon la règle ancienne, un art de bien penser. La littérature n'est pas coupable, mais le monde haletant et tragique qu'elle exprime, qu'elle essaye de dominer ou d'ennobler. La décantation se fera. On s'apercevra peut-être alors que pendant une époque troublée, la littérature française aura puissamment contribué à maintenir les vertus qui ont fait sa grandeur: le souci de l'art, la liberté de l'esprit, la méditation de ce qui est vraiment humain.

Warszawa

Jean Fabre

JEZYKI OBCE W SZKOŁACH AKADEMICKICH HANDLOWYCH

Język naukowy różni się, jak wiadomo, od języka mówionego, gdyż wymaga większej ścisłości i dokładności; innym być musi również od języka literackiego, gdyż unika wieloznaczności: każdy wyraz jest w nim *przemyślany*, nie ma miejsca na niedomówienia, przenośnie, dalekie analogie. Ale nie tylko terminy i swoisty stosunek do wyrazów charakteryzuje język naukowy. Posiada on jeszcze swój odrębny styl, pozbawiony pierwiastka emocjonalnego. Wyrazy kojarzą się w nim na zasadzie pokrewieństwa myśli, zdania spajają na zasadach ścisłej logiki.

Im bardziej rozwijała się nauka, im więcej uczonych dzieliło się swymi myślami z ogółem, tym bardziej język ten ustalał się, wyodrębniał. Dziś już coraz częściej, zwłaszcza w Niemczech, staje się on przedmiotem szczególnych zainteresowań i badań filologów.

Oczywiście przesadą byłoby twierdzić wraz z uczonym lekarzem francuskim 18 wieku, Tarin, iż „une science ou un art ne commence à être science ou art que quand les connaissances

acquises donnent lieu à lui faire une langue", ale nie będzie przesadą, gdy powiemy, że w każdym narodzie uczeni wyrobili sobie swój odrębny styl i język.

Poznać i zgłębić ten język w szkołach średnich niepodobna, gdyż pojęcia, którymi operuje naukowiec, i sposób, w jaki wyraża swe myśli, są niedostępne dla umysłu młodzieży szkół średnich. W szkołach średnich młodzież ćwiczy język przeważnie na utworach z literatury pięknej lub na dziełach naukowych, ale przystępnie przez popularyzatorów dla niej pisanych. Język uczonych, język naukowy młodzież poznaje dopiero w szkołach akademickich, tam uczy się czynnie nim władać.

Jeżeli tak jest w języku ojczystym, to cóż dopiero, gdy idzie o poznanie i zgłębienie języka naukowego obcego, o świadome, umiejętne władanie terminami i zwrotami właściwymi danemu językowi. Nauka języka obcego przechodzi trzy fazy. Zaczyna się od języka mówionego i tak długo nim się posługuje, aż utrwali w pamięci uczących się pewną liczbę niezbędnych zwrotów, tak zwanych idiomatyzmów, aż zmechanizuje użycie podstawowych zasad gramatycznych danego języka. Następna faza — to poznanie języka literackiego, który rozszerza słownik i przyczynia się do zrozumienia piękna obcego języka. Dopiero po tych dwóch stopniach nauczania wkracza się w trzecią fazę, w której poznaje się język naukowy i fachowy. Biernie poznanie tego języka, i to częściowe, może powstać już w liceum, lecz czynne władanie nim w szkole średniej jest wykluczone, gdyż, jak już powiedzieliśmy, materiału rzeczowego dostarczyć mogą jedynie przyszłe studia i specjalizacja w szkołach akademickich. Na biernym poznaniu obcego języka naukowego poprzestać mogą wszystkie szkoły akademickie. Idzie tu o czytanie dzieł naukowych w obcym języku. Jeśli ten czy inny zakład naukowy tworzy lektoraty, to na to, aby student mógł poznać literaturę danego przedmiotu w innym jeszcze języku niż ten, jakiego się uczył w szkole średniej.

Neofilolog ma tutaj za zadanie dać wystarczający słownik, złożony z wyrazów oderwanych, niezbędny dla czytania dzieł naukowych. Zapozna on uczących się ze zwrotami i wyrażeniami najczęściej spotykanymi w stylu naukowym, zrozumienie zaś terminów fachowych zostawia samym słuchaczom. Nie referuje on żadnych zagadnień w obcym języku, nie omawia ich ze swymi słuchaczami, nie stwarza w dyskusji sposobności użycia tego czy innego zwrotu, lecz ogranicza się jedynie do tłumaczenia danego tekstu. Jest on żywym słownikiem, żywą gramatyką, żywą składnią, nie albo bardzo mało wspólnego mając z materiałem rzeczowym.

To jest rola lingwisty, uczącego obcego języka w każdej akademickiej szkole zawodowej z wyjątkiem szkół handlowych.

Uczelnie te, wychowując przyszłych kierowników życia gospodarczego w Polsce, gdzie tak dużą rolę odgrywa kapitał zagraniczny, przygotowując przyszłych organizatorów handlu zagranicznego, muszą wymagać od swych wychowanków już nie biernej znajomości języka naukowego, lecz czynnego władania językiem fachowym, zwanym przez Niemców „Wirtschaftssprache“, a przez Francuzów „langue des affaires“. Język ten różni się od języka przeciętnie naukowego nie tylko terminami, lecz całym szeregiem zwrotów, powiedzeń, klauzul, zastrzeżeń, wyrażanych często w sposób dla inteligenta, znającego nawet język, zgoła niezrozumiały.

Ten właśnie język i zagadnienia z nim związane powinny być przedmiotem badań studentów szkół handlowych. Na wykładach języka obcego studenci nie od zjawiska handlowo-ekonomicznego dochodzą do jego nazwy, lecz odwrotnie po przez nazwę uświadamiają sobie zjawisko. Lecz na to, by nazwę tę zrozumieć, nie wystarcza żaden słownik. Tym bardziej, iż te słowniki układają filolodzy, nie mający pojęcia o życiu gospodarczym. Jak wytłumaczyć znaczenie takich terminów niemieckich, jak Sollkaufleute, albo Kannkaufleute. Jak sobie poradzić z takimi klauzulami jak „payable en or“, „payable valeur or“, lub „suivant avis“? Jak zrozumieć znaczenie wyrazu „la raison sociale“? Każdy wyraz oddzielnie jest znany, ale zestawienie tych wyrazów nie nie powie, jeśli się nie zna techniki, zwyczajów handlowych, terminów prawnych, używanych w danym kraju. Nie może więc być obcą neofilologowi, wykładającemu język obcy w akademickiej szkole handlowej, dziedzina nauk handlowo-ekonomicznych. Bardzo słusznie powiada prof. dr. Snyckers, prof. Wyż. Szkoły Handlowej w Lipsku:

„Der Sprachunterricht an Handels-Hochschulen wird nur dann seine wahre Aufgabe erfüllen, wenn er sich in der Hauptsache in den Dienst der Wirtschaft und ihrer wissenschaftlichen Erkenntniss stellt“.

Ale na to, by językowiec spełnił swe zadanie, musi mieć również wykształcenie handlowo-ekonomiczne, musi umieć myśleć kategoriami handlowo-gospodarczymi. Inaczej nie potrafi zorjentować się w życiu gospodarczym obcego kraju, terminy i zwroty z dziedziny nauk handlowo-ekonomicznych będą dla niego pustymi wyrazami, które opacznie, jak wielu słownikarzy-filologów, tłumaczyć będzie na język ojczysty a i w korespondencji używać będzie wyrazów, zwrotów, być może poprawnych, ale dalekich od zawodowego języka, którym porozumiewają się ludzie interesu.

Brak wykształcenia handlowo-ekonomicznego odczuje każdy neofilolog, zdający sobie sprawę z zadania, jakie mu stawia akademicka szkoła handlowa. Wybitny anglista prof. uniw. w Kolonii

dr. Schröer pisze, i co ciekawe, w piśmie handlowym „Handel-korrespondent“ nr. 1921: „Was mir nämlich damals, als ich in Wien die Handelshochschüler englische Sprache und Korrespondenz lehren sollte, alsbald klar ward, war, dass es sich nicht allein um die Wörter sondern ebenso sehr um die Sachen handelte über die wir zu sprechen und zu korrespondieren hatten“. Idzie więc nie tylko o wyrazy lecz o rzeczy, t.j. o zrozumienie, orientowanie się w zjawiskach życia gospodarczego. Inaczej oczywiście podchodzi do zjawiska gospodarczego ekonomista, inaczej językowiec. Lingwistę nie zjawisko jako takie obchodzi, lecz jego nazwa, badanie, czy ta nazwa ściśle odpowiada treści nazwy używanej w języku ojczystym. Podkreślając paralelizm lub różnicę między nazwą w języku ojczystym i odpowiednią nazwą w języku obcym, neofilolog zaznacza podobieństwa, analogie lub rozbieżności, jakie zachodzą w procesach gospodarczych na różnych terenach.

Badając genetykę danego terminu, śledząc rozszerzanie lub zężanie jego znaczenia po przez zmieniające się warunki ekonomiczne, neofilolog może się znacznie przyczynić do wyjaśnienia wielu zagadnień z dziedziny rozwoju życia gospodarczego danego narodu. Ustalenie epoki i czasu, w którym dany termin zaczyna być używany w druku w dzisiejszym jego znaczeniu, np. w języku francuskim wyrazy „négociant“ i „marchand“, „industrie“ i „commerce“ (patrz Brunot „Histoire de la langue française“ tom VII), nie może być obojętnym dla badacza kultury gospodarczej.

Prace takie jak praca docenta lipskiej Handelshochschule dr. Schirmera „Firma, eine handelssprachliche Betrachtung“, lub „Kirsche als Wort und Ware“, drukowane w „Handelskorrespondent“, Juli 1922, i wiele innych*), wzbogacają niezaprzeczenie badania z zakresu kulturoznawstwa gospodarczego.

Neofilolog może również rzucić ciekawe światło na zagadnienia z dziedziny kultury gospodarczej porównawczej, zestawiając terminy polskie z odpowiednimi terminami języka obcego, ustalając zasięg ich znaczenia w każdym języku. Docierając poprzez nazwę do rzeczy, podchodząc raczej z punktu widzenia psychologicznego zjawiska, jest on najbardziej powołany do studiów nad obyczajami i zwyczajami danego narodu, nad jego umysłowością, nad tym, co nazywamy kulturą danego narodu. Akademicka szkoła handlowa, mająca za cel, między innymi, wychowanie kierowników handlu zagranicznego, znajomość psychiki obcych narodów musi postawić na jednym z naczelnych miejsc. Nie sposób wejść w stosunki handlowe z obcym naro-

*) Patrz Messing: Methoden und Ergebnisse der wirtschaftssprachlichen Forschung.

dem i utrzymać je, nie znając jego zwyczajów, nie wiedząc jak i czym zyskać jego zaufanie, w jaki sposób podejść do niego. Jedno nieopatrzone słowo, jedno jakieś zlekceważenie zwyczaju handlowego, a możemy zrazić nabywcę naszego towaru na zawsze. Inaczej przecie trzeba mówić i pisać, gdy się ma do czynienia z nieufnym Liończykiem, dla którego, jak mówi Bauman (Lyon, ed. Gigord), „il n'y a point de somme négligeable dans un compte”, inaczej zaś, gdy się zawiera transakcję z wylewnym południowcem. Inaczej z Londyńczykiem, inaczej ze Szkotem. Neofilolog, którego studia i zainteresowania nie ograniczają się tylko do zjawisk życia gospodarczego, lepiej, żywiej i plastyczniej niż kto inny, przedstawi typy umysłowości spotykane w danym kraju.

Szkoła Główna Handlowa, rozumiejąc znaczenie i stanowisko, jakie powinien zająć neofilolog w tego rodzaju uczelni, opracowała program, który ma na celu czynne opanowanie przez młodzież języka handlowo-ekonomicznego, wiążące się ściśle z poznaniem kultury, życia gospodarczego obcego kraju, jego techniki i zwyczajów handlowych.

Ponieważ szkoła średnia nie daje dość pogłębionych wiadomości z zakresu życia gospodarczego obcych narodów, program S. G. H. poświęca pierwsze dwa semestry temu właśnie zadaniu. W tym celu analizuje się i rozszerzając komentuje teksty wybrane i dzieła, obrazujące i badające wytwórczość i handel, jak również charakterystyczne typy umysłowości danego narodu. W drugim roku, t.j. na trzecim i czwartym semestrze, młodzież studiuje terminologię i technikę tych działów handlu, w których w przyszłości może zetknąć się z cudzoziemcami. W tym roku studiów ćwiczy ona język fachowy na materiale rzeczowym, który ją zapoznaje z techniką i obyczajami handlowymi obcego kraju. Na trzecim roku, referując zagadnienia bieżące, poruszane w czasopiśmie i prasie polskiej i zagranicznej, studenci ćwiczą się w prowadzeniu dyskusji w obcym języku, zaznajamiając się jednocześnie z aktualiami życia gospodarczego obcego narodu.

Aby móc wykonać powyższy program, nie wystarcza wiedza, jaką wynosi neofilolog ze swych studiów uniwersyteckich, trzeba jeszcze nabyć wiadomości z dziedziny nauk ekonomiczno-handlowych, poznać metody, którymi się one posługują, i zastosować metody językoznawcze do ich celów.

Temu zadaniu sprosta całkowicie tylko taki neofilolog, który połączył studia ekonomiczno-handlowe ze studiami językoznawczymi.

Szkoła Główna Handlowa, chcąc posiadać należycie przygotowany personel nauczający nowożytnie języki, wyszukuje wśród swoich wychowanków osoby, wykazujące się zdolnościami do języków i zamiłowaniem do pracy naukowej i ułatwia im wy-

jazd i pobyt za granicą, umożliwiając im w ten sposób pogłębienie studiów nad językiem i kulturą danego narodu. Studia te, zakończone doktoratem z neofilologii, pozwolą im wydajnie pracować nad zagadnieniami z zakresu kultury, ogólnej, a zwłaszcza kultury gospodarczej obcego kraju.

W ten sposób przygotowany neofilolog przyczyni się niezaprzeczenie do szukania nowych rynków zbytu, rozszerzania już istniejących, gdyż znajomi swych słuchaczy, przyszłych organizatorów eksportu, z zainteresowaniami, smakiem, wrażliwością i potrzebami obcych narodów, ułatwi im zawieranie z nimi stosunków. Nie wystarczy zbadać pojemność i potrzeby danego rynku, trzeba jeszcze umieć umieścić na nim swe towary i wiedzieć, komu i jak je sprzedać. Do tego potrzebna jest, oprócz wiedzy gospodarczej, znajomość języka i psychiki danego narodu.

Warszawa

Jan Cieśliński

(Przedruk z Pamiętnika 30-lecia Szkoły Głównej Handlowej).

Z ZAGADNIEŃ FONETYKI EKSPERYMENTALNEJ.

Studies in Experimental Phonetics, red. przez Prof. Dr. Giles Wilkeson Gray. (Studia uniwersyteckie Nr. 27). Baton Rouge, Drukarnia uniwersytecka stanu Louisia, 1936 r., str. 164. Okł. pap. 1,50 dol. płótno 2,00 dol.

Dzieło powyższe podaje wyniki serii sześciu pozostających z sobą w związku prac nad zależnością wydawania głosu od oddechu. Prace te przeprowadzone były w stanowych uniwersytetach w Iowie i Luisianie za pomocą mechanicznych pomiarów rozmaitymi elektrycznymi lub innymi przyrządami, a następnie za pomocą analizy otrzymanych danych statystycznych.

I. H. P. Constans bada t. zw. „trzy stopnie napięcia” mowy, mianowicie rozróżnia on mowę „wylewną” (przy której oddech jest równy, spokojny), „urywaną” (przy której oddech jest krótki, raptowny) i „wybuchową” (przy której oddech jest bardzo ostro urywany — jak przy wzywaniu ratunku lub przy wydawaniu rozkazu) oraz sposoby ich produkowania.

Stawia on następujące pytania:

1) Czy można te trzy stopnie rozróżnić?

2) Czy istnieje pomiędzy nimi coś w rodzaju ścisłej granicy?

Technika jego polega na mechanicznej analizie:

a) ruchów narządów oddechowych,

b) ciśnienia oddechu w ustach podczas czytania (przez ośmiu dobrych mówców) różnych wybranych kawałków z literatury, przy czym każdy z mówców trzykrotnie powtarzał czytanie.

Wnioski jego są następujące: 1) że istnieją raczej dwa niż trzy „stopnie napięcia”, mianowicie „wylewny” i „wybuchowy”; 2) że nie są one spowodowane przez organa oddechowe. Na tej podstawie przypuszcza on, że źródłem ich może być mechanizm wymowy.

II. W. A. Wiksell przeprowadza badania nad siłą głosu. Stawia on pytania: a) Czy istnieje jaki związek pomiędzy siłą głosu a stosowaniem poszczególnych typów oddychania?

b) Jaki związek — jeśli taki w ogóle zachodzi — spotykamy pomiędzy żywotnością organizmu a siłą głosu?

Jego technika polegała na mechanicznym badaniu poszczególnych typów oddechu u 100 osób (w tym 95 kobiet, 5 mężczyzn) w czasie gdy wymawiały one trzykrotnie „a o, u” możliwie najgłośniej. Wyniki badań brzmiały: większość ludzi — by osiągnąć normalne i głośnie brzmienie samogłosek — ma skłonność do stosowania oddechu brzuszno; oraz nie ma widocznej zależności pomiędzy siłą brzmienia samogłosek a żywotnością organizmu.

III. W. H. Sallee stawia pytanie: Czy donośność czytania ma jaki związek z typem oddechu?

Jego technika: zbadał mechanicznie oddech 140 osób (68 mężczyzn, 72 kobiet) czytających wyznaczony urywek.

Wnioski: a) więcej ludzi oddycha według typu brzuszno niż według jakiegokolwiek innego typu, ale b) donośność głosu nie zależy od typu oddechu.

IV. Prof. G. W. Gray śledzi wielkość różnicy w ilościach ruchów: 1) brzucha, 2) piersi i 3) strefy pomiędzy nimi zawartej w związku z donośnością, jakością i kontrolą siły głosu, biorąc jako materiał doświadczalny te same 140 osób, które były przedmiotem badań Sallee'go. By określić tę wielkość różnicy, wartość dla ruchu brzuszno została podzielona przez też dla ruchu piersiowego (B/P), lub przez wartość dla ruchu strefy pośredniej (B/S), lub wreszcie wartość dla ruchu strefy pośredniej została podzielona przez też dla ruchu piersiowego (S/P); otrzymane wskaźniki porównano z wskaźnikami donośności, jakości i kontroli siły, które były skrupulatnie oceniane przez grupę wykwalifikowanych w tym kierunku instruktorów. Znalezione, że ani donośność, ani jakość, ani kontrola siły nie są w dużej mierze zależne od zakresu działania mięśni przy oddychaniu pomimo, że ci z badanych, którzy osiągnęli w tej mierze najlepszy wynik — byli skłonni do oddychania brzuszno. Wahania jednak indywidualne od wyników przeciętnych są tak znaczne, że niemożliwością jest na podstawie typu oddychania przewidzieć, jaki będzie dany głos.

V. H. R. Idol rozpatruje trzy powszechnie przyjęte tezy:

- 1) że ilość wchłoniętego przy oddechu powietrza ma zwykle związek z charakterem głosu;
- 2) że ilość zaczerpniętego przed rozpoczęciem mówienia powietrza ma również związek z charakterem głosu;
- 3) że dla wydania głosu potrzebna jest większa ilość powietrza niż dla podtrzymania życia.

Dane, na których opiera się ta praca, były wzięte z materiału przygotowawczego prac Sallee'go i Gray'a. Z danych tych poczyniono różne obliczenia. Przeprowadzono korelacje pomiędzy pięciu pomiarami oddechu potrzebnego do życia, trzema pomiarami oddechu podczas mówienia i dziewięciu pomiarami odnośnych cech mowy. Suma tych korelacji wynosiła 175.

Wyniki:

- a) Głębokość normalnego oddechu niema żadnego związku z którąkolwiek z przestudiowanych cech mowy, przeciwnie nawet 55 procent badanych osób oddychało głębiej normalnie niż podczas mówienia.
- b) Druga teza okazała się bezpodstawną.
- c) Trzecia teza nie została potwierdzona.

Reasumując: Dotychczas żadna z wymierzalnych postaci oddechu nie wpływa sama ze siebie ani na donośność ani na jakość ani na kontrolę siły głosu.

VI. (Praca doktorska przyjęta w 1935 r.). W. A. Wiksell próbuje odkryć:

- 1) Odnosne znaczenie kierowanego według woli typu oddechu przy osiągnięciu objętości oddechu.
- 2) Odnosne znaczenie każdej poszczególnej części anatomicznej ciała przy osiągnięciu największej objętości oddechu.
- 3) Ewentualną możliwość powstrzymania od współdziałania którejs z części anatomicznych.

Technika badania: Na grupie złożonej z 28 osób (w tym 7 kobiet i 21 mężczyzn), które były przedmiotem doświadczeń w mowie i śpiewie, poczyniono pomiary. Przyrządami służącymi do tego celu były: pneumograf skonstruowany przez Summer'a, bęben zaprojektowany przez samego Wiksella i kymograf Stoelting'a.

Zanotowano rozszerzalność a) piersi i b) brzucha podczas:

- a) zwykłego oddechu,
- b) kierowanego według woli oddechu piersiowego,
- c) kierowanego według woli oddechu brzuszno.

Na ogół znaleziono, że:

- 1) Osoby posiadające małą rozpiętość ruchów oddechowych przy naturalnym typie oddechu — również i przy kierowanym wolą — czy to brzuszno czy piersiowo — okazują małą rozpiętość.
- 2) Przy niekontrolowanym wolą oddechu zwykle więcej powietrza zostaje wchłoniętego niż przy kontrolowanym.
- 3) By przy kierowanym według woli oddechu wchłoniąć jak największą ilość powietrza, stosujemy oddech piersiowy, gdyż piersi mają tu większe znaczenie niż brzuch.
- 4) Ilość wchłoniętego powietrza pozostaje w związku z rozszerzalnością brzucha.

Ogólny wynik powyższego szeregu prac przedstawia się przeto następująco: w granicach poczynionych doświadczeń wydaje się, że oddychanie brzuszne występuje częściej od piersiowego; mimo to jednak pojemność oddechu pozostaje w związku z rozszerzalnością piersi, nie zaś jamy brzusznej; na koniec donośność, jakość i kontrola siły głosu nie pozostają w związku z głębokością normalnego oddechu. Rezultaty powyższe osiągnięte za pomocą typowo amerykańskich metod opartych na ścisłych pomiarach i analizach tychże, oraz przy współpracy pięciu badaczy, są bezsprzecznie pomocą wobec aktualnych potrzeb nauczycieli; mają również duże znaczenie, ponieważ stoją w sprzeczności z poglądem wygłaszanym na uniwersytecie przez profesorów podpisanego, który bywa zwykle powtarzany przez nauczycieli wymowy, oraz pisarzy podręczników z dziedziny głosowej zarówno w Anglii jak i w Ameryce po dziś dzień. Pogląd ten brzmi: „Większość ludzi nie oddycha dość głęboko, by dobrze mówić. Dobra wymowa wymaga używania mięśni brzusznych”, lub jak to przesadnie tłumaczył mój nauczyciel: „Chcesz dobrze mówić — wydymaj dobrze brzuch”.

Reasumując wywody powyższe dochodzimy do wniosku, że wskazanym byłoby dla dobra nauki kwestionować od czasu do czasu przyjętą tradycję oraz poddawać badaniom t. zw. „podstawowe” teorie.

Bernard Massey

LE FRANÇAIS DE TOUS LES JOURS*).

Mesdames, Monsieur le Directeur, Messieurs les Professeurs, Messieurs!

Le sujet que j'ai l'intention d'aborder est si vaste, que j'ai nullement la prétention de l'épuiser en une causerie et à vrai dire, pour

*) Conférence qui a été faite au Cercle Scientifique au mois de février 1936 par l'auteur du présent article.

qu'il ne soit pas traité trop sommairement et d'une manière trop superficielle il me faudrait organiser tout un cycle de conférences. Comme par suite de certaines circonstances la chose m'est impossible, je me bornerai tout simplement à passer en revue les fautes de langage les plus fréquentes, de même que je me permettrai aussi d'attirer votre attention sur certaines particularités du français parlé.

De tout temps nous avons eu parallèlement à la langue littéraire un langage populaire, de sorte que si à l'heure qu'il est nous pouvons observer le même phénomène, un tel fait ne peut guère nous surprendre. N'empêche, qu'il nous faut bien en tenir compte, car autrement nous risquerons fort d'ignorer l'évolution de la langue, qui a de tout temps existé et existera toujours. Qu'est-ce donc que ce français parlé dont je fais un si grand cas. C'est tout simplement la langue que nous employons dans notre conversation de tous les jours, langue farcie de toutes sortes de fautes et d'expressions incorrectes, que nous employons toutefois, tout en nous rendant bien compte que les grammairiens la condamnent. Ce n'est pas l'argot, langue des basses classes de la société, ni le français littéraire employé par nos grands maîtres de la langue, c'est la langue de la majorité des Français et puisqu'il nous faut mettre les points sur les i, lâchons carrément le mot, c'est le parler gendarme. Le français parlé pénètre aussi dans la vie et est employé même par nos grands maîtres de la langue, et de même qu'au temps où le français commençait à se former et où à côté des mots savants nous avons eu des mots d'origine populaire, ce dernier risque fort de rompre la digue qui lui est opposée par nos grammairiens.

L'histoire d'une langue peut être comparée à une plante qui ne cesse de se développer et si les fleurs de cette dernière nous pouvons comparer aux oeuvres classiques, de même ses feuilles pourraient être comparées au langage qui nous intéresse.

Le but de ma causerie sera donc un petit cours sur le français parlé presque dans toute la France et bien que je me garderai bien de porter un jugement trop hâtif sur lui, je ne peux m'empêcher d'attirer votre bienveillante attention sur les dangers qui résident dans l'emploi de ce dernier.

Je débiterai, par la fameuse phrase d'André Thérive, laquelle mieux que tout autre chose nous permettra de créer d'emblée le „climat" et de saisir le taureau par les cornes, si j'ose m'exprimer ainsi.

Qu'est-ce qu'une faute? Y a-t-il même des fautes? En droit, je n'en sais rien. En fait, c'est sûr. La faute contre la langue consiste à ignorer le sens d'un mot, son histoire, sa noblesse ou d'employer un tour de professeur, de bureaucrate, de journaliste ou d'esthète (on voit qu'il y a bien des pêcheurs) au lieu de la tournure simple du bon français. Appelons d'un mot symbolique notre principal ennemi et la tare principale du français moderne, c'est le parler gendarme.

LE NOM.

Voyons le nom tout d'abord.

Une faute très fréquente c'est l'emploi du pluriel au lieu du singulier, ainsi par exemple, il faut éviter de dire les escaliers au lieu de l'escalier. Cette expression n'est pas correcte, car on trouve toujours un escalier à plusieurs paliers.

Ne disons pas non plus „descendre les escaliers quatre à quatre", cette expression est non seulement condamnée à l'envi par les grammairiens, mais encore elle est contraire à l'esprit de la langue. Il serait aussi injuste et mal averé de passer sous silence certains noms qui ont changé de genre.

Il eut un temps où c'étaient les rois et les grands personnages qui lançaient la mode dans ce domaine. Ainsi par exemple un beau jour Marie Stuart ayant proposé à Ronsard de remplacer le mot „brigade“ par „pleiade“ Ronsard et ses disciples s'y conformèrent de bonne grâce.

Le fait que je viens de citer je ne l'ai cité qu'à „titre de curiosité“, car n'y était pas question d'un changement de genre.

Mais si actuellement, par exemple, nous disons un carosse au lieu de une carrosse nous le devons à Louis XIV qui étant un beau jour entre deux vins s'était trompé de genre.

A l'heure qu'il est c'est surtout le peuple qui a voix au chapitre dans ce domaine.

Le mot asphalte est du genre masculin, tout le monde le sait. Et pourtant il y a des gens qui disent l'asphalte est molle. Ça ne serait pas étonnant de la part du peuple, car ce dernier a très souvent tendance à donner le genre féminin aux noms commençant par a.

Un soldat vous dira toujours: l'appel est faite, mon adjudant.

Mais quand un écrivain comme M. Paul Morand nous dit dans son dernier livre „une asphalte“ ça doit nous surprendre.

A vrai dire ce dernier ne fait que suivre l'instinct populaire.

Passons maintenant au mot „aéronef“. Ce dernier devrait être du féminin et pourtant on dit toujours „un aéronef“.

Le mot en question est employé très souvent par Jules Verne dans Robur le Conquerant.

Le genre masculin de ce mot est contraire à l'esprit de la langue, en disant un aéronef nous faisons preuve de notre ignorance, car il ne faut pas oublier que l'article de ce mot se rapporte au mot nef qui est du genre féminin.

Prenons encore un autre exemple. Le mot impasse est du genre féminin et pourtant il y a des gens en France qui ne se gênent pas de dire un impasse. Même Anatole France dans „Le chat maigre“ écrit: il s'engagea dans un impasse noir et boueux.

Voyons maintenant les noms nouveaux qui sont entrés dans la langue.

Occupons nous en premier lieu du mot „climat“ lancé par Maurois. Son roman „Les climats“ a eu un tel succès que depuis le jour de la publication de ce roman on dit couramment „climat“ au lieu de dire „ambiance“ ou „atmosphère“. Qu'il me soit permis ici de faire une petite comparaison avec Le Roman de Renart dont le héros principal le goupil Renart a eu un si grand succès qu'il supplanta complètement le mot goupil.

Puisque nous parlons des noms nouveaux, il nous faut parler d'une grande quantité de noms étrangers qui sont entrés dans notre langue tout dernièrement. Ces derniers peuvent être divisés en plusieurs catégories.

1) La première catégorie comprend les noms scientifiques, la 2) les noms anglais, la 3) les noms tirés des autres langues étrangères tels que: les mots allemands, arabes, russes, italiens, espagnols et autres, la 4) et la dernière catégorie comprend les noms empruntés à l'argot.

Evidemment cette division est inventée par moi et l'on pourrait faire une autre bien meilleure peut être. Si j'ai placé les noms anglais et d'argot dans la même catégorie c'est parce que j'estime que non seulement ils sont légion, mais que de dizaines d'entre eux ont déjà droit de cité, ce qui n'est pas le cas pour les noms empruntés aux autres langues.

Les noms scientifiques bien qu'ils soient très souvent contraires à l'esprit de la langue, doivent être créés continuellement, car comme nous savons fort bien la science progresse à pas de géants et la nécessité de ces derniers se fait sentir.

Ce sont les noms tels que: la ov, le radio, avion stratosphérique, télévision, radiodiffusion etc.

Les mots anglais sont légion et à côté des noms ont droit de cité et ne choquent nullement l'oreille tels que: boy, bar, sandwich, bobsleighs, lunch, nous en avons d'autres, de vrais barbarismes tels que, window, budding, star de cinéma etc.

En fait de noms de la troisième catégorie nous pouvons citer des noms tels que: steppe, tsar, kaiser, kronprinz etc.

Les noms d'argot sont peut être les plus nombreux, mais ceux qui ont droit de cité sont en un nombre très restreint. Les plus connus et les plus employés dans tous les milieux sont: bouquin, galette, bistrot, pinard, boîte (dans le sens de bureau ou d'école), machin, chose etc.

Je ne puis m'empêcher en ce lieu de jeter un coup d'œil retrospectif et le comparer notre époque au moyen-âge qui sous bien des rapports lui ressemble.

De même qu'au temps de la Pléiade on créait des milliers de nouveaux mots tirés du grec et du latin, de même à l'heure qu'il est on en crée par milliers au point que notre langue s'en trouve encombrée. Qui sait, si un nouveau Malherbe ne ferait pas notre affaire. Si d'un côté on crée de nouveaux noms, de l'autre le peuple abrège très souvent les noms existants. Ainsi p. ex pour tramway nous disons tram, pour automobile auto, pour taximètre — taxi, pour autobus — bus, pour métropolitain — métro.

Qu'il me soit permis maintenant de citer quelques noms typiques. Dans les journaux d'aujourd'hui nous voyons très souvent le nom cinéaste. Ce mot fut lancé il y a quelques années par M-me Germaine Dulac. Il fut employé ensuite par Duhamel et à l'heure qu'il est il a déjà droit de cité. Le nom partisan, le féminin de partisan. En fait de barbarismes nous pouvons citer: Escaliateur pour fabricant de marches d'escalier Bienfacture pour perfection du travail ou simplement bonne fabrication. Parution pour publication. Postalisation. Dans un prospectus d'une maison de publicité bruxelloise nous pourrions lire: La maison en question se charge des manutentions d'expédition, du pliage, encartage mise sous enveloppes ou bandes, distribution à domicile, postalisation contre récépissé. Il y a en France une collection de livres pour enfants intitulée la Poëmeraie. Les noms tels que, pommeraie, roseraie, châtaigneraie ont droit de cité et sont français, mais quant au mot Poëmeraie c'est un vrai barbarisme et à mon humble avis il n'y a aucun doute à ce sujet.

Il y a des noms qu'on prononce de deux manières différentes p. ex. „bu“ ou „bute“ „do“ ou dot „fé“ ou „fét“. Il est vrai que d'après le Larousse on doit prononcer „bu“ et „fé“.

L'ARTICLE.

La suppression de l'article fut chose courante au moyen-âge ou plutôt on ne l'employait pas. Nous pouvons voir ceci, actuellement encore, dans les proverbes. Dans des proverbes tels que: Santé passe Richesse, Pauvreté n'est pas vice, l'article, est supprimé ou plutôt il n'y jamais. Qu'est-ce que cela prouve? Une chose bien simple, c'est qu'il eut un temps où l'article n'existait pas.

Si au moyen-âge au temps où l'article n'était pas en honneur ce dernier ne fut pas employé, c'est tout-à-fait naturel, mais qu'aujourd'hui où d'après la grammaire son emploi est obligatoire, on ne l'emploie pas, le fait mérite d'être relevé.

Il y a des cas où la grammaire nous permet et recommande même de ne pas l'employer, dans une énumération par exemple. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'on ait le droit de dire, c'est affaire de, se faire écho de quelque chose, éviter cabaret, éviter distraction et pourtant on le dit couramment en France.

Certains de nos grands écrivains essayent de lancer une nouvelle mode celle de la suppression de l'article devant les titres d'ouvrages ou de chapitres. Ainsi par exemple. Dans le „Capitole" d'André Gide nous pouvons lire Rencontre d'André Gide, Formule d'André Gide.

Georges Duhamel écrit par exemple: Vie des martyrs, Confession de minuit, Civilisation etc.

L'article disparaîtra-t-il ou non? Je m'en sais rien. Un seul fait est certain, c'est qu'à l'heure qu'il est, il a plutôt tendance à disparaître.

ADJECTIF.

Dans le français parlé nous pouvons constater que très souvent le sens d'un adjectif est dénaturé ainsi par exemple au lieu de dire écrivain notable nous disons écrivain notoire. Cette expression est si répandue qu'elle est loin de choquer notre oreille et pourtant l'adjectif notable s'applique aux personnes et notoire aux choses.

Il est vrai que dans Madame de Pompadour et la Politique de M. Pierre de Nolhac nous pouvons lire un pêcheur notoire, mais dans cette expression c'est le péché qui est notoire.

On entend dire aussi, heureusement bien plus rarement une personne musicale au lieu de une personne musicienne.

Nous avons de nouveau la même chose, car l'adjectif musicien s'applique aux personnes et musical aux choses.

En fait d'adjectifs nouveaux nous pouvons citer: irremplaçable et audible.

L'adjectif irremplaçable n'est nullement contraire à l'esprit de la langue puisqu'on dit: irréfutable, irréremédiable. On peut le trouver dans le Larousse du XX^e s. Il n'est pas de même pour audible qui est un vrai barbarisme.

Il a été employé, si je ne me trompe, pour la première fois par André Billy dans l'Oeuvre du 27 avril 1929 où nous pouvions lire „des ondes à fréquences audibles".

Voyons maintenant les degrés de signification. La grammaire nous enseigne de dire, pire, le pire ou le pis; moindre, le moindre. Mais nous disons tous pour la plupart du temps plus mauvais, le plus mauvais; plus petit, le plus petit.

Les formes que je viens de citer, bien qu'elles soient incorrectes ne sont nullement contraires à l'esprit de la langue de même qu'elles sont loin de choquer notre oreille et c'est pourquoi, à mon humble avis, elles risquent fort d'ici quelques années dévancer complètement les formes grammaticales.

LA VERBE.

Occupons nous tout d'abord du subjonctif.

Nous savons fort bien que ce dernier fut très à la mode et en honneur au XVII^e siècle. Les lettres de M-me de Sévigné, de M-lle de Lespinasse, de Voiture et de Balzac en sont farcies. Les auteurs de ce grand siècle employaient les quatre temps de ce mode et il faisant les délices de beaux esprits et de précieuses de ce temps-là. Dans „Le voyage dans la lune et aux états du soleil" de Cyrano de Bergerac on ne lit que: quoique vous allassiez, que vous eussiez pu, quoique vous me recommandassiez, bien que j'eusse fait etc.

Peu à peu le passé et le plusqueparfait du subjonctif dans le parler disparaissent. On n'emploie plus que le présent et l'imparfait du subjonctif et finalement ce dernier n'est plus employé qu'à troisième personne.

A l'heure qu'il est le français parlé commence à mettre en brèche le présent du subjonctif. On entend très souvent dire: Quoique je suis malade, au lieu de quoique je sois malade.

On dit aussi: c'est dommage qu'il n'est pas là, au lieu de: c'est dommage qu'il ne soit pas là. On pourrait citer bien d'autres expressions, mais je ne me borne qu'à en citer les plus typiques.

Le français de tous les jours essaye aussi de mettre en brèche un autre mode: le participe, la bête noire des Français non instruits et des étrangers. Qui d'entre nous n'a entendu dire: Je ne puis vous dire l'impression que cela m'a fait au lieu de: que cela m'a faite. Bien qu'au point de vue de grammaire la première de ces deux expressions soit incorrecte, c'est plutôt la deuxième qui choque l'oreille.

Il arrive quelquefois que nos écrivains et poètes secondent quelquefois le peuple dans ses efforts. Ainsi par exemple on a pu trouver ces vers dans Tristan Dereme.

Une chèvre est à genoux
Doucement elle l'allait
D'une tendre mamelette
Qu'entre ses doigts il a pris.

Puisque nous parlons participe, ajoutons en encore un exemple: La recommandation qu'il m'a fait, au lieu de recommandation qu'il m'a faite. La première de ces formes est employé par 90% des Français et a déjà on peut dire droit de cité.

LA DOUBLE NEGATION.

Le problème de la double négation est peut-être un des plus intéressants de ceux dont nous aurons à nous occuper. Bien que tous les grammairiens nous prescrivent son emploi dans le français parlé il n'est nullement respecté.

Presque tout le monde en France dit: sais pas au lieu de: je ne sais pas, connais pas au lieu de: je ne le connais pas; je sers pas au lieu de: je ne sers pas; je travaille pas au lieu de: je ne travaille pas.

Cette manière de parler est si répandue, qu'elle ne choque plus personne excepté les grammairiens et les puristes. Vaticiner est une bien mauvaise habitude, car très souvent les prévisions ne se réalisent pas. il me semble toutefois que dans quelques dizaines d'années l'emploi de la double négation risque fort d'être reléguée aux antiquailles.

Disons aussi quelques mots de l'emploi incorrect de certains verbes. Ainsi par exemple au lieu de dire se souvenir de quelque chose; nous disons très souvent se rappeler de quelque chose; au lieu de causer avec quelqu'un — parler avec quelqu'un; habiter à au lieu de demeurer à et causer à au lieu de parler à.

Très souvent aussi nous confondons imposer et en imposer.

D'après le Grand Larousse imposer à quelqu'un signifie inspirer à quelqu'un respect admiration ou timidité, tandis que lui en imposer signifie le tromper ou séduire.

En fait de verbes nouveaux nous pouvons citer socialiser, verbe employé par M. Paul Bourget et qui signifie un compagnonnage de plaisir, plus cordial que la camaraderie et moins tendre que l'amitié.

Circulariser. On l'emploie pour dire expédier les circulaires.

Réciproquer au lieu de donner la réciprocité.

Réouvrir. Dans „La vie de Stendhal“ de M. Paul Harand nous pouvons lire „les salons réouverts“. Réouvrir qui est une forme toute nouvelle doit remplacer le verbe rouvrir.

Dédoubler. Les compagnies des chemins de fer en France emploient souvent dans leurs arrêtés le verbe dédoubler au lieu de doubler et pour finir citons encore les verbes diffuser, amérir, décolfer. De toute cette avalanche de verbes nouveaux il y en a quelques uns qui sont plutôt de barbarismes ce sont les verbes tels que: circulariser, réouvrir, sodaliser et dédoubler.

LES PLEONASMES.

D'après le Larousse un pléonisme est une répétition de mots ayant le même sens, qui est vicieuse, lorsqu'elle est inconsciente ou due à l'ignorance (se suicider soi-même) où qui est voulue pour donner plus de force à la pensée. (Je l'ai vu de mes yeux).

Il y a des pléonismes que chacun de nous emploie sans se rendre compte qu'il fait une faute, ainsi par exemple: J'ai du recopier ma lettre pour la deuxième fois, j'ai du leur répéter la même chose pour la deuxième fois etc.

ADVERBE.

En fait d'adverbes incorrectement employés nous pouvons citer „voire même" au lieu de „voire". „Voire même" est un pléonisme qui n'est que trop souvent employé et pourtant il suffit de dire voire seulement pour exprimer ce que nous voulons dire.

CONJONCTION.

Prenons la conjonction „car" dont l'évolution à travers les siècles ne manque pas d'intérêt. Au dix-septième siècle le droit de cité de ce mot provoqua une grande polémique connue comme querelle du mot „car".

Il eut, au temps de Louis XIV deux groupes littéraires dont l'un préconisait l'emploi de cette conjonction tandis que l'autre le combattait prétendant que l'emploi de cette dernière était contraire à l'esprit de la langue.

Finalement la conjonction „car" après bien des péripéties et malgré l'hostilité marquée à son égard par l'Académie Française entra dans la langue.

Comme l'histoire n'est qu'une continuelle répétition nous pouvons à l'heure qu'il est, assister de nouveau à une hostilité assez prononcée à son égard. Le français parlé essaye de s'en débarrasser en le remplaçant par parceque ou puisque.

LES LIAISONS.

Il eut un temps où les liaisons étaient très en honneur et ceux qui ne les employaient pas à tout propos étaient taxés d'ignares et de gens non instruits.

La personne qui les employait d'une manière correcte et y avait recours le plus souvent pouvait prétendre à la possession d'un certain bagage de connaissances. Un seul fait était certain en tout cas, c'est qu'elle connaissait son orthographe.

Les personnes non instruites et pour lesquelles l'orthographe était „la terra incognita" préféraient ne pas les employer de peur de faire des cuirs.

Un tel état de choses dura encore jusqu'à la grande guerre. Bien que dans ce domaine-là c'est notre oreille qui soit le meilleur juge, les

grammairiens nous préconisaient leur emploi après un certain nombre de consonnes telles que: s, x, z, t, par exemple.

Depuis la guerre nous pouvons assister à une volte-face dans ce domaine.

La majorité des Français passent outre aux hauts cris poussés par nos grammairiens en avant presque pas recours aux règles énoncées par ces derniers.

Je connais des Français instruits qui font très peu de liaisons, de même que j'en connais qui n'en font presque pas.

Posons nous la question: Les liaisons subsisteront-elles ou non?

L'opinion de M. le professeur Fouché, directeur de l'Institut Phonétique à Paris, à ce sujet est tout-à-fait négative.

D'après M. le professeur Fouché, les liaisons disparaîtront complètement de la langue avant dix ans.

Loin de moi l'idée de vouloir mettre en doute l'assertion de M. le professeur Fouché, il me semble toutefois que les liaisons ne disparaîtront pas avant qu'on ne livre avant, dans le but de les défendre, des luttes homériques.

Il y aura toujours des snobs, des puristes et des précieux qui tels les muscadins et les incrovables au temps de la Révolution française mettront toujours une grande affectation dans leur langage ne fut-ce que pour se distinguer du commun.

LES CUIRS.

Très intimement aux liaisons sont liés les cuirs. Ces derniers sont les liaisons vicieuses. Ainsi par exemple on fait un cuir en disant: ce livre n'est pa-ta-moi. Ils sont-z-arrivés etc. Les cuirs sont les plus fréquents dans le peuple qui par suite d'une instruction rudimentaire connaît d'une manière très superficielle son orthographe.

Mais il y a aussi des gens instruits qui font des cuirs et même il y en a quelques uns qui ont même droit de cité.

Ainsi par exemple on dit très souvent quatre-z-yeux bien que l'adjectif quatre se termine par un e. On dit quatre-z-yeux car quatre yeux sonne mal et choque même l'oreille.

LOCUTIONS MODERNES.

En fait de ces dernières il y en a trois qui bien qu'étant incorrectes sont assez souvent employées.

Ce sont: comme de juste, comme de bien entendu et rien d'autre. Les deux premières ont été condamnés par Cl. Vincent dans „Le peril de la langue française“, par Pludhum dans „Parlons français“ et par Georges Reus dans „Parlons bien“.

Quant à la troisième tout le monde dit rien d'autre et pourtant Anatole France, un des plus grands maîtres de la langue française, écrivait toujours rien autre.

EXPRESSIONS INCORRECTES.

On dit très souvent dans le français parlé: Manquerait plus que ça ou bien il ne manquerait plus que ça. Dans ces deux expressions nous employons le conditionnel bien que ça n'ait aucun sens, car en supprimant la première proposition si etc., la phrase est incorrecte et nous disons juste le contraire de ce que nous voulons dire. C'est aujourd'hui qu'il manque, donc l'indicatif est de rigueur et il nous faudrait dire il ne manque plus que ça.

Il m'est arrivé quelquefois de lire dans les journaux „répugner de“ au lieu de „répugner à“.

La première de ces deux expressions est incorrecte, car le verbe répugner régit le datif et non par le génitif.

EXPRESSIONS COURANTES D'ORIGINE POPULAIRE.

Qu'il me soit permis de citer à titre de curiosité quelques expressions courantes très employées dans le français parlé et qui sont d'origine populaire.

Tu parles! Sans blague! Mais des fois. Et avec ça, par exemple etc.

MOTS D'ARGOT.

Le français parlé est aussi farci d'une grande quantité de mots d'argot dont je me permettrai de citer le plus souvent employés.

Un élève ou un étudiant vous dira toujours bouquiner pour lire ou bouquin pour livre. Pour dire lycéen nous disons très souvent potache. La gent estudiantine dit fréquemment potasser les examens. Nous disons aussi discuter le coup pour discuter l'affaire. On entend très souvent dire aussi: Allons au bistrot au lieu d'aller au restaurant. J'en ai marre pour j'en ai assez, ça m'ennuie, je m'en fiche, pour ça, m'est bien égal.

Voilà les expressions argotiques les plus employées et qui risquent fort de rester dans le français parlé jusqu'au jour où elles seront remplacées par d'autres mots et expressions argotiques plus imagés et expressifs.

PRONONCIATION.

Dans le français parlé nous prononçons très souvent certains mots et verbes d'une manière incorrecte. Il est vrai que c'est surtout le peuple qui le fait, mais très souvent aussi on les entend dire dans le français parlé.

Scintilé — pour scintilé; suggérer pour sugzere; dompter — pour donté — dompteur — pour donteur etc.

Telles sont les fautes de langage qu'on fait le plus souvent. Comme nous pouvons voir elles sont légion. Mais ce qui est une faute aujourd'hui peut devenir une règle demain.

Laissons aux grammairiens la tâche d'endiguer le flot montant, si toutefois ils le jugent nécessaire. Toute langue évolue c'est pourquoi il en est de même avec la nôtre. La période d'aujourd'hui peut être comparé à un creuset dans lequel de nouvelles formes se fondent et se fabriquent. Mon rôle a consisté seulement à attirer votre bienveillante attention sur les fautes que nous faisons tous, exception faite de grammairiens et de puristes. Ce n'est pas nous qui enrayerons le mouvement, c'est pourquoi laissons nous aller. Tâchons de ne pas employer de barbarismes, ni de nous servir d'expressions qui choquent trop l'oreille. Quant au reste „Après nous le déluge“ comme disait Louis XV. N'oublions pas une chose, que ce ne sont pas les savants ni les grammairiens qui forment une langue, c'est pourquoi à mon humble avis les grammairiens dans la lutte qui est engagée entre la grammaire et le dictionnaire de l'Académie d'un côté et le français parlé de l'autre y laisseront plus d'une plume.

Et à vrai dire si dans quelques années nous n'aurons plus besoin d'employer l'article ni la double négation, ça sera un bon débarras, car je ne trouve pas que les règles de grammairiens soient un tabou auquel il serait défendu de toucher.

Personne ne sait ce que l'avenir lui réserve, à plus forte raison nous ne pouvons pas savoir, qu'elle sera l'évolution de la langue.

C'est pourquoi, tâchons de parler correctement, mais une fois qu'une forme grammaticale est admise par la majorité des Français, prenons en

notre parti, car il ne faut pas oublier, que si notre langue n'évaluait pas nous parlerions encore à l'heure qu'il est comme on parlait au temps de premiers Capétiens.

Si le français parlé doit avoir le dessus il sera le vainqueur quand même c'est pourquoi à mon humble avis toute réaction de la part de nous serait mal averée et complement inutile.

LE FRANCAIS PARLÉ DANS LE FRANCAIS ECRIT ET LES TRAITÉS DIPLOMATIQUES.

Il nous faut parler maintenant de la pénétration du français parlé dans le français écrit et même dans les traités diplomatiques.

De même que la crue d'une rivière inonde les campagnes voire les villes de même le français parlé dans son offensive s'attaque aux domaines qui à première vue devraient paraître se trouver hors de ses atteintes. Nous pouvons le voir dans certaines inscriptions. On peut lire par exemple sur la barrière d'un chantier... Défense de rentrer sous peine... Cela signifie tout simplement que le délit consiste à pénétrer dans la dite propriété pour la deuxième fois, ce qui n'entraîne nullement dans les intentions du législateur de fortune.

De même à des bords de mer on peut lire une telle inscription s'étalant sur un poteau planté à une extrémité d'un bassin:

Défense aux personnes ne sachant pas nager de ne pas dépasser ce poteau.

En bon français ça veut dire tout simplement que les personnes ne sachant pas nager doivent dépasser ce poteau.

Il est hors de doute que l'auteur de la dite inscription voulait dire le contraire et si un accident arrivait par la faute de l'inscription nous pourrions assister peut-être à un joli procès en responsabilité engagé par les parents de la victime.

Mais ce sont surtout les traités diplomatiques qui devraient se trouver hors des atteintes du français parlé, car la présence des fautes de français dans ces derniers risque fort d'amener des complications diplomatiques susceptibles même de provoquer une guerre.

Et pourtant, même ces derniers, comme nous aurons l'occasion de voir tout-à-l'heure n'en sont pas exempts.

Ainsi, par exemple, dans la Clarté française de Vannier nous pouvons lire ce qui suit.

„Dans les projets de traité qui ont suivi les préliminaires de la paix entre la Russie et le Japon, tous les journaux ont cité gravement une longue phrase par laquelle les „hautes parties contractantes" s'engageaient réciproquement à ne pas élever, pendant une période déterminée, dans une région comprise entre telles et telles limites, aucune fortification sans l'assentiment de... etc.

Or cette phrase dit exactement l'opposé de ce qu'elle veut dire: l'intention des „hautes parties contractantes" est évidemment de s'interdire d'élever des forteresses: Supposez que, dans quelques années, l'une d'elles s'autorise de la lettre du traité pour agir en sens contraire: voilà une guerre qui peut naître d'une faute de français. Une dépêche falsifiée a bien déchainé pareil fléau en 1870.

Les cas que nous venons de citer ne sont nullement sporadiques et on pourrait en citer bien d'autres.

Nous voyons donc que très souvent on ne se fait pas comprendre et que la nécessité d'une rédaction soignée d'une lettre ou d'un contrat se fait sentir plus souvent que nous ne le croyons.

Warszawa

Ladislav Wojewódzki

(Diplômé de l'Ecole de Sciences Politiques à Varsovie).

POLONICA WE FRANCJI.

JEAN LORENTOWICZ i A. M. CHMURSKI: *La Pologne en France. Essai d'une bibliographie raisonnée I Littérature—Théâtre—Beaux-Arts*. Paris 1935. (Inst. d'Etudes slaves de l'Univ. de Paris. Bibl. Polonaise IV).

Ukazał się tom I tego na szeroką skalę zakrojonego dzieła, które ze względu na swój charakter bibliograficzny podstawowe ma znaczenie dla wszystkich interesujących się kulturalnymi stosunkami polsko-francuskimi, w teraźniejszości czy przeszłości. Tom I, obejmujący literaturę, teatr i sztuki piękne, stanowi zamkniętą w sobie całość; uwzględnia zaś: 1-o przekłady autorów polskich na język francuski, 2-o dzieła literackie francuskie dotyczące Polski (poezje, powieści, dramaty i t. p.), 3-o dzieła literackie pisane po francusku przez autorów polskich, 4-o studia krytyczne (literackie i inne). Osobny rozdział poświęcony jest sztukom pięknym (malarstwo, architektura, muzyka). Podział nie jest jasny; nie wiadomo np. dlaczego dzieła dramatyczne polskie wyłączono z działu I (Literatura), w którym pomieszczono jednak dramaty francuskie, zarówno przez Francuzów jak i przez Polaków napisane. Bądź jak bądź, na tym podziale kończy się część „rozumowana” bibliografii; zresztą nie różni się ona wcale od zwykłego katalogu. W obrębie każdego rozdziału, dzieła wyliczono według porządku alfabetycznego autorów (tłumaczonych, wzgl. piszących), co uważam za wysoce niecelowe, a nawet sprzeczne z samą zasadą bibliografii rozumowanej. Czytelnik bowiem pragnie się dowiedzieć, od kogo wyszedł impuls, i jakie były dalsze losy danego gatunku (np. dramatu polskiego) we Francji. W takim ujęciu porządek chronologiczny, zarówno przekładów jak i dzieł oryginalnych, wydaje się jedynie właściwym. Tym właśnie bibliografia rozumowana różni się od katalogu, że przedstawia każdy dział w genetycznym swym rozwoju. Porządek alfabetyczny już choćby dlatego nie był konieczny, że umieszczony na końcu dzieła skrowidz nazwisk i tak ułatwia każdemu odszukanie odnośnego autora.

Jak niewłaściwym w danym wypadku było mechaniczne stosowanie porządku alfabetycznego, wynika to choćby z przeglądania rozdziału p. t. „Ouvrages littéraires français concernant la Pologne”. Wystarczy rzucić okiem np. na daty poematów poświęconych Polsce, aby się przekonać, że grupują się one przeważnie około wielkich wydarzeń historycznych, zbliżających na pewien czas oba narody, Francję i Polskę, czy to będzie wstąpienie Henryka Walezego na tron Polski, czy zwycięstwo Sobieskiego pod Wiedniem, czy ślub Ludwika XV z Marią Leszczyńską. Lwia część poematów przypada oczywiście na okres naszych powstań porobiorowych; tak np. powstanie listopadowe wywołało ok. 40 poematów, powstanie styczniowe — aż 65, podczas gdy powstanie z 46 roku starszym odezwalo się echem we Francji (ok. 15 poematów ukazało się w latach 1846—48).

Bibliografia rozumowana winna też uwzględniać artykuły sprawozdawcze i recenzje o danym dziele lub przekładzie, a artykuły te winny znaleźć się tuż po utworze, do którego się odnoszą. Otóż w Bibliografii Lorentowicza ten aparat krytyczny albo wcale nie jest podany, albo znajduje się na innym miejscu; tak np. recenzja Chabrie-Tomaszewicza o książce G. Sarrazina *Les grands poètes romantiques polonais* tworzy osobną pozycję (nr. 1155), poprzedzającą omówione dzieło (nr. 1274). Natomiast dla dawniejszych dzieł nie podano żadnych zgoła wzmianek bibliograficznych, mimo, że dzieła te są dziś rzadkie i trudno dostępne. Dotyczy to zwłaszcza licznych powieści i dramatów francuskich, osnutych na tle Polski lub wprowadzających Polaków i Polki. Oczywiście trudno

wymagać, żeby do każdego z tych dzieł dodano osobne streszczenie; ale można było np. z okazji 3-tomowej powieści markiza de La Maisonfort p. t. *L'Héritière polonaise* (1811) odesłać czytelnika do *Revue des romans* Giraulta de Saint-Fargeau (Paris, 1839), gdzie na str. 63, tomu II znajduje się zwięzła analiza tej powieści. Albo z okazji *Le beau Polonois* Préchaca i *Mémoires de la Comtesse Lińska* Millona de la Valle można było przypomnieć Gubrynowicza *Romans w Polsce za czasów Stanisława Augusta*, tak jak przy *Ubu Roi* A. Jarryego należała się wzmianka o artykułach prof. Wędkiewicza. Nie sądzę bowiem, żeby pominięcie krytyki polskiej było usprawiedliwione, gdy idzie o dzieła odnoszące się do Polski. Któż lepiej niż Polak potrafi ocenić np. wartość dokumentową tych dzieł, ich polski koloryt?

Ideałem każdej bibliografii powinno być wyczerpanie odnośnego materiału. Nie wiem, czy ideał ten został kiedykolwiek osiągnięty w całości, wątpię jednak, żeby się to komuś udało za pierwszym zamachem. Można się natomiast domagać, żeby bibliografia zawierała przynajmniej wszystkie ważniejsze pozycje. Jakże przedstawia się z tego punktu widzenia bibliografia Lorentowicza? Mimo nagromadzonego w nim materiału (4260 pozycji) dzieło to wykazuje, rzecz jasna, różne luki, które też tylko w skromnej mierze wypełnić tu możemy.¹⁾ Wiele na samym wstępie należało wymienić dawniejszą bibliografię przekładów z literatury polskiej, mianowicie Chr. Bereśniewicza *Essai d'une bibliographie des traductions francaises de la littérature polonaise* (Revue des Bibliothèques, 1911). W dziele poezji francuskich dotyczących Polski (str. 105—113), znacznych uzupełnień wymagałby zwłaszcza okres poprzedzający wiek XIX, na co zwrócił już uwagę prof. Brahmer.²⁾ A i do poezji XIX i XX stulecia niejedno można by dorzucić. W dwóch artykułach o Echach powstania listopadowego i styczniowego w poezji francuskiej, ogłoszonych w *Pamiętniku Literackim* (R. 1931 i 1934) przypominałem kilka głośniejszych utworów francuskich z tego okresu.³⁾ Przy tej sposobności ogłosiłem też nieznaną wiersz na cześć gen. Ramorina, b. oficera gwardii napoleońskiej, który brał udział w naszym powstaniu z 30 r. Mogłem być przytoczyć jeszcze kilka innych wierszy o charakterze bardziej ludowym, jak *Le Polonais* niejakiego Teodora D. S. (Bibl. nat., Ye. 55648)⁴⁾, lub melodramatyczną skargę sierocą p. t. *L'Orphelin polonais* („Sur les débris d'une antique chaumière...”), którą śpiewano na nutę *Les Grands Hommes*. Obie piosenki wydrukowano wraz z trzecią (nie mającą związku z powstaniem), w Imprimerie des Chansons d'Aubert, przy Rue des Noyers w Paryżu. *L'Orphelin polonais* znajduje się też w innym zbioru, gdzie sasiaduje z *La Varsoivienne* C. Delavigne'a i z *Les Reproches d'un patriote à la France* Decourcelle'a. Ostatnia piosenka, śpiewana na nutę „Marsylianki“, zaczyna się od słów:

Franglais, la Pologne expirante

Réclame encor votre secours...

i odznacza się pewnym beranżerowskim rozmachem. Posiadam też kopię anonimowego wiersza p. t. *La Polonaise* (druk. na luźnej kartce w Lyonie, w oficynie D. L. Ayné, 1831). Wiersz ten, pisany w strofach nieregularnych, zawiera kilka pięknych ustępów, np.

Sauvons les vieux débris de la race des braves;

Dans les champs polonais reportons nos drapeaux;

Si la paix trop souvent engendre des esclaves,

Toujours la guerre enfanta des héros! —

Wiersze te wymieniam nie ze względu na ich wartość literacką, tylko w celu uzupełnienia bibliografii Lorentowicza⁵⁾. Wśród utworów wielkich poetów francuskich pominięto szkic Vigny'ego p. t. *Le Despote*, przedrukowany w znanej autorom antologii L. F. Rouquette'a *La Pologne et nous* (str. 138), dalej wiersz Sully-Prudhomme'a p. t. *Choeur polonais*

(Lorentowicz wymienia tylko tegoż poety *Le Gyé*, Rollinata *Chopin* (w *Les Nevroses*, str. 53—55), Barot-Forlière'a *Aux vainqueurs immarcescibles!* (na końcu dzieła *Notre Soeur, la Pologne*, Paris, Perrin, 1928). Z poezji neoprowanckich cytuje Lorentowicz alegoryczną kanconę Jasmina, *Lous Aouzels bouyatjurs ou Lous Polonès en Franço*, lecz nie wymienia tegoż poety *As débris de la Natioun polonèzo* ani sonetu Józefa Roumanille'a (w *Lis Oubreto*, 1848). Nie podano też, jak w dziele „Romans”, przekładów z języków obcych, np. zbioru Clericettiego p. t. *Francja, Italia, Polonia* (Paris, Baudry, 1837), zawierającego m. in. wiersze bonapartystyczne w języku włoskim wraz z przekładami na język francuski⁶).

W dziele „Romans” (str. 114—118) znalazły się dzieła najróżniejszych treści. Pamflet Etchegoyena *Pologne, Pologne...* i reportaż J. Renauda *Les lous dans la steppe* sąsiadują z powieścią biograficzną w rodzaju *Vie amoureuse de Marie Walewska* Binet-Valmera, i spirytystyczna (L. Graux, *Hanté!...*). Należało też oddzielić dzieła autorów szwajcarskich (Cherbuliez, Rod) i przekłady z języka niemieckiego (Kotzebue, Sacher-Masoch). Wśród utworów francuskich niepotrzebnie znalazła się powieść H. Bordeaux *L'Amour et le bonheur ou les Frères ennemis* (nr. 2768), nie mająca żadnego związku z Polską, oraz powieść *Les (sic) Polonais à St.-Domingue* (nr. 2868), napisana przez rodowitą Polkę, Zofię Choiseul-Gouffier (z domu hr. Tyzenhauz) i zapisana zresztą nieco dalej (nr. 3069) pod jej właściwym nazwiskiem⁷). Można było wreszcie zaznaczyć, że zarówno ta powieść jak i szereg innych wymienionych tu powieści istnieje również w przekładach polskich (np. nr. 2773, 2778, 2801, 2806, 2823, 2856, 2865, 2869, 2890, 2899). Liczebnie dział ten powieściowy jest słabszy od poprzedniego (172 pozycji, w tym liczne przedruki). Tłumaczy się to częściowo tym, że powieść rzadziej nawiązuje do wypadków współczesnych niż poezja; powstania nasze, będące głównym źródłem natchnienia poetyckiego, wyjątkowo tylko służą za tło powieści, np. w *Les Héroïnes* Vilborta (1864). Niemniej porządek chronologiczny i tu byłby najodpowiedniejszym, choćby ze względu na zachodzące nieraz podobieństwo czy pokrewieństwo tematów, motywów, nazwisk. Niewątpliwie istnieje jakiś związek między powieścią de la Rocheguilhar p. t. *Van-da, reine de Pologne, Histoire galante* (druk. w Hadze r. 1713), a wcześniejszą o kilka lat powieścią pod tymże tytułem, napisaną przez A. T. (druk. w Hadze r. 1705), o ile tańta powieść nie jest po prostu przedrukiem (lub przeróbką) tej ostatniej⁸). W alfabetycznym spisie Lorentowicza wersja późniejsza znalazła się przed wcześniejszą (por. nr. 2903 i 2924), i to bez jakiegokolwiek komentarza, nawet bez odsyłacza.

Z ważniejszych pozycji pominięto, prócz niektórych powieści Balzaca (por. Brahmer); jeden z najdawniejszych romansów osnutych na tle dziejów Polski: Casimir Roy de Pologne, który według Gubrynowicza⁹) ukazał się w r. 1680, t. j. w rok przed znanym dziełem Préchaca, *Le beau Polonois*; dalej powieść Rigault-Lebruna, p. t. *Metusko* (1800)¹⁰) i *Adolphe* Benjamin Constant (1816). Jeśli chodzi o nowszych autorów, to szczególnie przykre jest pominięcie p. Marie-Anne de Bovet (markizy Guy de Bois-Hébert), która prócz znanej monografii o Krakowie (w wydawnictwa „Villes d'art célèbres”) opublikowała kilka dobrze dokumentowanych powieści o Polsce, jak *La Fraise de sang* (Paris, Coll. „In Extensio” lub *La jolie Polonoise* (Paris, Coll. „Les Romanciers modernes”), powieść zadedykowana Leonowi Bourgeois. Nie uwzględniono też powieści G. Marfonda p. t. *La belle Polonoise* (Bordeaux, Impr. J. Bière, 1929); ani reportażu G. Oudarda: *La Polonoise*, (Paris, Nouv. Soc. d'édition, 1930), ani powieści Gondolenna: *Mariska, noble coeur*, (Paris, Flammarion, 1930), ani noweli Oktawiusza Mirbeau: *Le Polonais* (w zbiorze p. t. *La pipe de cidre*, 1918), ani niektórych nowel p. Toli Dorian

(ks. Meschertsky)¹¹⁾ w *Ames slaves*, Paris, Lemerre, 1891), np. „La Pan-na Geneviève”. Pomijam nowelę „litewską” Mérimégo (*Lokis*), oraz powieści „żydowskie” Jakóba Lévy (Les Pollaks, Paris, J. Ferenczi) i braci Tharaud (*L'Ombre de la croix* i in.). A i w powieściach „rosyjskich” trafiają się często Polacy. Bohaterka powieści *Le Comte Skariatine* p. F. Marion Crawford (Paris, E. Dent, s. d.) jest Polka, mimo że na imię jej „Vjera” (por. str. 10), gdy na odwrót w *La princesse rouge* Jana de La Hire, bohaterką jest Rosjanka, Diana Ivanovna Krosnoview, bohaterem zaś Polak Ignace Kiewicz. W ogóle niektórzy pisarze francuscy nie odróżniają prawie Polski od Rosji. Gdy po wojnie światowej Polska stała się „modną”, przenieśli oni akcję z Rosji do Polski, nie zmieniając jednak psychologii ani nazwisk bohaterów, które pozostały rosyjskie. „La Belle Polonaise” Marfonda nazywa się Maria Federowna Potowski, a i w *Petite Polonaise* M. Priolleta (1916) roi się od nazwisk rosyjskich. Jak Maroussia, Andreief, Alexis Neovitch, Tcherkasky. Nazwisko „Maryski” Gondolenna brzmi Wrelitza (ale brat jej nazywa się Wrelitz), a w powieści *Job le predestiné* E. Baumanna występuje Polak Woronslas Glenka. Zdarza się również, że Polak nosi nazwisko niemieckie, jak Poznańczyk Franz w *Alberte Benoita*. Dużo lepszą znajomość nazwisk jak i obyczajów polskich wykazują powieści kobiece, np. *La Bachelière en Pologne* Gabrieli Réval, (1911), lub *Maryla* Izabeli Sandyj (1920). Marie-Anne de Bovet cytuje całe zwroty w języku polskim, skrzętnie notując wymowę w przypiskach, podczas gdy hr. de Baillehache w *Les mains pures* (1922) posługuje się transkrypcją fonetyczną imion polskich, pisząc np. Czarnitski, Grodnitski, Hodowietski, Eljbieta, Starchy (Starszy), Tchébina¹²⁾.

Abstrahuje od powieści „kosmopolitycznych” (do których możnaby zaliczyć już *L'Héritière polonaise* z r. 1810) i ludowych (w rodzaju *La Princesse rouge*), powieści „polskie” autorów francuskich są dwójakiego rodzaju: albo akcja rozgrywa się w Polsce samej, albo rzecz dzieje się we Francji, lub w innym kraju, a autor tylko wprowadza bohatera polaka lub bohaterkę polkę. Pierwszy typ wymaga oczywiście lepszej znajomości stosunków polskich niż drugi. Niemniej nawet w powieściach historycznych (zwłaszcza dawniejszych), a tym bardziej obyczajowych, polski „koloryt” rzadko tylko wiernie bywa odtworzony. Bohaterami wielu powieści są podlotki lub młode bogdanki, co już samo wskazuje na romanescowy charakter opowiadania.

Słabiej jeszcze pod względem ilości dzieł przedstawia się teatr (82 pozycji, wraz z przedrukami). Są to po większej części melodramaty z końca XVIII i pierwszych dziesiątków XIX stulecia. Należy tu wprawdzie dodać jeszcze ok. 10 melodramatów, wymienionych przez prof. Brahmera w jego sprawozdaniu o książce Lorentowicza¹³⁾. A i ilość wydań z łatwością dałaby się pomnożyć; tak np. dla tragikomedii *Venceslas* Jana Rotrou podano tylko cztery wydania z lat 1716, 1760, 1774 i 1785, brak natomiast dwu pierwszych wydań (Paris 1647, Leyde 1649), dalej wydań opracowanych przez Marmontela (Paris 1759, Avignon 1791) i Marmontel-Colardeau (Paris 1774), nie mówiąc o wydaniach XIX i XX wieku (Paris 1869, 1876) aż do wydania Guy de la Batut (Paris, Hatier, 1924), i studiach krytycznych L. Persona (Paris 1882) i O. Zirwera (Berlin 1903). Albo komedię Scribe'a p. t. Chut podano tylko w wydaniu berlińskim z r. 1843¹⁴⁾. Z nowszych utworów brak znanej komedii L. Verneüla, *Ma Cousine de Varsovie* (Paris 1924), której bohaterką, mimo swego rosyjskiego nazwiska (Sonia Varilovna), przedstawiona jest jako Polka (str. 35).

Miedzy dramatem a powieścią „polską” zachodzą liczne pokrewieństwa; istnieją wspólne tematy: *Metusko* (p. wyżej), *Wanda, reine de Pologne*, *Les Faucheurs de la mort* (według powieści Lamoth'a) i powtarzają się imiona bohaterek. Imię Lodoiski, bohaterki znanego romansu Lou-

veta de Couvray (*Les Amours du Chevalier de Faublas*) powtarza się w powieści Gabrieli Paban (*Les soirées de la jeune Lodoiska*, 1819) i w dwu komediach z r. 1791 (Lorentowicz, nr. 2943 i 2979). Floriska z powieści S. L. Lacroix *Ladouiski et Floriska* (1801) występuje jako Floreska w melodramacie Pixérécourta *Les Mines de Pologne*¹⁵⁾. (Cherubini przechrzcił ją na Faniska) oraz w *La Bataille de Pultawa* Fryderyka du Petit-Méré (1808), gdzie oznacza Rosjanke¹⁶⁾. Floreska — Floriska wywodzi się może w drodze „wymiany sufiksu” z Florindy (tradycyjnej postaci dawnej komedii francuskiej), tak jak Doreska - Dorliska — z Dorindy¹⁷⁾. Podobna korelacja zachodzi między Maresca - Marisca a Maria, lub między Paulisca - Polesca a Paulina (Polina¹⁸⁾). Imię Olesia przeszło zapewne z powieści p. Cl. Lattimore (*Olesia ou la Pologne*, 1827) do powieści A. Lestrelina (*Olesia, histoire volhynienne*, 1838; por. Lorent., nr. 2818 i 2822). Podobną „genealogię” wykazują też polskie nazwiska: Lowińskiemu z komedii *Lodoiska* odpowiada nazwa zamku „de Lowińska” w melodramacie z r. 1804 (Lorentowicz, nr. 2935), wzgl. Owińska (?) w dramacie z r. 1801 (tamże, nr. 2933), a nazwisko hr. Lińskiej, znanej z romansu Millona de La Valle (1739), pojawia się jeszcze w melodramacie z r. 1803 (*Sophie Lińska ou les crimes de l'ambition*; Lorentowicz, nr. 2982¹⁹⁾). A i w nowszych utworach można stwierdzić podobne zjawisko. Nazwa „Mikelina”, tytuł noweli Puibusque’a z r. 1833, powtarza się w *Les Mères ennemies* C. Mendésa (1880) jako nazwa siedziby Jana Rewieńskiego (Mikalina). W te same powieści występuje m. in. hr. Boleski, wywodzący się może od Wł. Bolskiego, bohatera powieści Wiktora Cherbuliez, i niejaki Rhodzko, przypominający nam (znanego i we Francji) Chodźkę. Trudniej wypowiedzieć się o pochodzeniu wygnańca polskiego Marowsko w *Pierre et Jean* Maupassanta, i czy niesamowita końcówka — owsko (skorygowana w przekładzie polskim na -owski) swoje o końcówce zawdzięcza imieniu Metusko — Mieszko, czy też należy odnieść je do nazwisk typu Chodźko, Kłaczko. Podobne nazwisko spotykamy w jednej z powieści A. Warnoda, *Lina de Montparnasse* (Paris, 1928); chodzi o rzeźbiarza polskiego, Mawrowskiego, którego specjalnością są cocktails („M. avait la science et l'amour de préparer des cocktails magnifiques et compliqués...”, str. 46). Nieco dalej (str. 69) z Mawrowskiego zrobił się Morowski. Myślałem już, że skończy się na — Morawskim, ale się omylił, bo autor już go więcej nie wspomina; za to wprowadza innego rzeźbiarza — Marylpatsky’ego.

Następny rozdział, „Ouvrages littéraires écrits en français par des auteurs polonais”, obejmuje tylko 12 stronnic (str. 123—134). Jest to bodaj najślabsza część w całej bibliografii Lorentowicza. Oto tylko ważniejsze przeoczenia. W dziale „Poésies” wymieniono różnych Łabeńskich (Łabeckich) i Praniewskich, a zapomniano o takich „asach” jak Maria Krysińska, pierwsza pono werlibrystka francuska, lub Guillaume Apollinaire (Wilhelm Apolinary Kostrowicki). Brak dalej Pawła Nagour (Nagórskiego), syna emigranta polskiego, autora licznych wierszy i założyciela pismy „kotofilskiego” — *Le Moncrif*, nie mówiąc o poetach, których polskość trudniej byłoby udowodnić, jak Alex. Macedoński²⁰⁾ lub Oskar W. Miłosz²¹⁾. W dziale „Romans, contes” pominięto p. M. Kościelską, która pod pseudonimem „M. Aveline” wydała powieść p. t. *C’était à Berlin*, (Paris, Plon, 1913), a w dziale „Drames, comédies” brak komedii Jana Potockiego *Les Bohémiens d’Andalousie* (1794) oraz głośnego dziś autora dramatycznego Alfreda Savoir (Poznański z Łodzi), w którym według E. Montforta²²⁾ zapowiada się „le Meilhac de la nouvelle vie parisienne”: „Ce Meilhac slave, d’un comique rude à fond sinistre, d’une sensualité à coups de knout, un Watteau le couteau entre les dents, est le seul qui donne le ton du jour”. Byłoby oczywiście przesadnym, mówić o jakiejś „littérature française d’expression polonaise”, niemniej piśmiennictwo

polsko-francuskie, zapoczątkowane w końcu XVIII wieku, posiada już wcale piękną tradycję, która, jak widać, dotąd nie wygasła.

Najgorzej przedstawia się dział „Etudes littéraires”, obejmujący tylko 5 stron, z czego zresztą lwia część przypada na twórczość znanego krytyka Teodora Wyzewy-Wyzewskiego. (95 pozycji). Dużo gorzej wyszedł R. Jasiński, którego dorobek składa się rzekomo tylko z pracy doktorskiej i jednego artykułu w *Le Figaro* (!). F. Strowskiego potraktowano już tylko jako Francuza, który pisał o Polsce; innych zaś, jak Zyromskiego, pominięto zupełnie. Gdzież tu konsekwencja? Czyżby Wyzewa, którego Sienkiewicz piętnował jako „renegata”, zarzucając mu, że „poniżej we wszystkich Polaków na benefis Rosjan”, był bardziej „polskim” (choćby tylko pod względem uczuciowym) od Strowskiego, który niejednokrotnie dał wyraz swoim sympatiom dla Polski? Jeśli już uwzględniamy francuskich potomków naszej emigracji (do których wszak należy i Wyzewa i Strowski. a bodaj że i G. de Pawłowski, J. H. Retinger, E. Spalikowski), to nie poniżajmy przynajmniej jednych kosztem drugich. Podobna nierównomierność uderza w stosunku do uczonych polskich, piszących po francusku. Okazuje się, że Lorentowicz, który skrupulatnie notuje wszystkie własne, nawet najdrobniejsze, przyczynki, ogłoszone w różnych czasopismach francuskich, zignorował zupełnie dorobek „francuski” znacznego odłamu naszych romanistów starszego i młodszego pokolenia. Oto tylko jeden przykład dla zilustrowania tej nonszalancji: Lorentowicz wymienia wprawdzie prace p. Korwin-Piotrowskiej o Balzacu i artykuł J. Topassa o Polakach w dziele Balzaca (nr. 3234—25, 3254), lecz zapomina o studiach balzackowskich Heleny Altszyler (Paris, 1928), Ireny Jarblum (Paris 1930), Stanisława Rzewuskiego i ks. Radziwiłł. A wystarczyło przecież zajrzeć choćby do „Bibliografii” p. Korwin-Piotrowskiej (*Balzac en Pologne. Essai de bibliographie*, Paris 1933, str. 72—73), by znaleźć tam kilkanaście francuskich pozycji naszych balzakistów. Cała ta część bibliografii Lorentowicza jest tak nieudolnie zredagowana, że nie tylko kompromituje jej autorów, ale, co gorsza, daje zupełnie fałszywy obraz o twórczości naukowej polskiej w języku francuskim²⁴).

Mimo nierównomiernego opracowania poszczególnych działów, mimo różnych braków i niedociągnięć²⁵) — nieuniknionych po części w dziele o takich rozmiarach — bibliografia Lorentowicza jako całość przedstawia się imponująco, a wielki wysiłek włożony w to dzieło zasługuje na pełne uznanie.

Poznań

J. Morawski

PRZYPISKI.

1) Przed niniejszym artykułem ukazało się już kilka innych sprawozdań o książce Lorentowicza. Dużo nowego materiału przynosi zwłaszcza szczegółowy artykuł prof. M. Brahmera p. t. *Bilans kultury polskiej we Francji*.

2) Tamże, str. 281.

3) W związku z pierwszym artykułem otrzymałem od p. Antoniego Bogusławskiego, list, w którym mi donosi, że L. Gadon w dziele swym o emigracji polskiej podał wiersz francuski, poświęcony upadkowi Warszawy w r. 1831. Zaczyna się on od słów: „Noble soeur, Varsovie, elle est morte pour nous...”. Gadon nie cytuje autora; nazwiska jego i nam nie udało się ustalić. Przekład polski p. Bogusławskiego ukazał się w jednym z jego artykułów w „Polsce Zbrojnej”; oto początek:

Padłaś, nas przeklinając, na śmiertelnych marach,
Padłaś, w łzach krwawych kąpiąc orły na sztandarach,
Bez litosnego słowa od nas w chwili kaźni,
Bez pożegnania z Francji, bez słowa przyjaźni!...

⁴⁾ Początek wiersza u Brahmera, str. 283.

⁵⁾ Z wierszów niewydanych (lub znanych mi tylko z rękopisów francuskich) mógłbym jeszcze przytoczyć: 1-o wiersz Piotra de Laval na cześć Henryka Walezego, którego autograf przechowuje się w Bibliotece m. Périgneux (ms. 5); 2-o dwa wiersze z okazji ślubu Marii Ludwika z Gonzagi z Władysławem IV (Bibl. de l'Arsenal, ms 4127) i ślubu Marii Leszczyńskiej z Ludwikiem XV (Bibl. Mazarines, ms. 4000); 3-o wiersz z okazji nawrócenia się króla Augusta II p. t. „Abjuration du Roy de Pologne” (Bibl. de l'Arsenal, 3128 i Arch. nat. K. 1317, l. 6).

⁶⁾ Por. M. Escoffier, *Le Mouvement romantique* (1788 — 1850) Paris 1934, nr. 1219.

⁷⁾ Powieść Ludwika Dubois-Descours, markiza de La Maisonfort, p. t. *L'Héritière polonaise* zapisano dwukrotnie, raz pod Dubois (nr. 2784), drugi raz pod La Maisonfort (nr. 2805).

⁸⁾ Osobiście znam tylko wersję wydaną pod kryptonimem A. T. (nie A. F.), której egzemplarz przechowuje się w Bibl. Raczyńskich w Poznaniu. Dzieło jest zadedykowane księżnej Radziwiłłowej (z domu ks. Anhalt). Istnieje też powieść XIX wieku *L'Impératrice Wanda*, znana mi tylko z tytułu. W jednym z rękopisów paryskich (Arch. nat. K 1313, nr. 2) przechowuje się „vie romancée” Augusta Mocnego; oto jej tytuł: *Mémoire anecdotique, en forme de roman, sur la cour d'Auguste le Fort, roi de Pologne, 1705.*

⁹⁾ *Romans w Polsce za czasów Stanisława Augusta, o. c.*, str. 18, przyp. 1.

¹⁰⁾ Por. A. Le Breton, *Le roman français au XIX siècle*, I, Paris 1901, str. 74. Lorentowicz cytuje tylko (nr. 3008) melodramat Vareza Séville'a *Metusko ou les Polonais* z r. 1808, według powieści niejakiego Darondeau. Byłoby ciekawym wiedzieć, czy między dramatem z r. 1808 wzgl. powieścią Darondeau a romansem Pigault-Lebruna zachodzi związek, i jaki?

¹¹⁾ O autorce tej pisał m. in. I. Chichmanoff w swej *Etude critique, sur les femmes poètes au XIX-e siècle*, Berne 1910.

¹²⁾ Inni, jak Edouard Rod, upraszczają pisownię: „Franz Lysel, — un nom de fantaisie, composé de quelques lettres extraites d'un interminable nom slave, tout en consonnes...”. *L'Ombre s'étend sur la montagne*, str. 12). Powieść ta, cytowana przez Lorentowicza (nr. 290) według wydania Fasquelle'a, ukazała się również w kolekcji Nelsona, czego nie zaznaczono. Tak i Lamothe'a *Les Faucheurs de la mort*, klasyczny „livre de prix”, wydawano jeszcze po wojnie światowej (egzemplarz mój pochodzi z r. 1926).

¹³⁾ Jeden z nich, *La laitière polonaise ou le coupable par amour*, (1798), przypisany przez Brahmera (str. 283) Curmerowi, figuruje w spisie Lorentowicza, choć pod innym nazwiskiem (Rochefort, nr. 2992). Oto jeszcze dwie komedie, które, być może, mają jakiś związek z Polską. J. Fr. Royer napisał do spółki z A. Creuzet de Lesser komedię p. t. *La Revanche* (1809), która w przekładzie Dmuszewskiego nosi tytuł: *Odwet czyli Barbara Zapolska*, podczas gdy komedia Alex. Duvala *L'Oncle rival* (1811) w przekładzie Dmochowskiego przechrzczona została na *Wujaszek z Ukrainy*. Nie zdążyłem już sprawdzić jak dalece polskie te tytuły są uzasadnione.

¹⁴⁾ Inna komedia Scribe'a, *Yelva ou l'orpheline russe* (1828), rozgrywa się częściowo w Polsce, w pobliżu Wilna. Brak też Pansmousera *Partage de la Pologne, en sept dialogues en forme de drame* (przekład z angielskiego). Dzieło to ze względu na swój charakter polityczny znajduje się zapewne w II tomie Bibliografii.

¹⁵⁾ Paul Ginisty (*Le mélodrame*, str. 77) pisze ex re tego dramatu: „la couleur polonaise est au moins dans les noms”. Zapewne: Za-

moski przypomina Zamoyskiego; Ragotzi — to może Rákóczi (ten „zdrajca“ występuje także w dramacie *Metusko*), ale Edwiński, Floreska? Jeszcze gorzej z geografią: Kraków leży niedaleko Mińska (*Les Mines*, str. 41). W *Metusko* trafiłem na taki oto kwiatek; Poliński mówi tu (str. 7): „...aussitôt une armée nombreuse se ressemble près de Canisko; Metusko marche à la tête de nos guerriers, et bientôt Sencici, Iczow, Rava cèdent à ses efforts. Il s'approche de Blonie couvert de gloire et de lauriens“.

¹⁶⁾ Por. P. Ginisty, *o. c.*, str. 172.

¹⁷⁾ Według Dorliski i t. p. urobiono może nazwisko hr. Morliski w *L'Héritière polonaise*.

¹⁸⁾ Polina występuje u Pixérécourta, Poleska u Villeneuve'a (*Poleska ou Nourinsky*, u Brahmera, str. 283), Pauliska u Reveroniego (*Pauliska ou la perversité moderne*; Lorentowicz nr. 2901).

¹⁹⁾ Odaliński (w tejsze powieści) jest jakby próbą spolszczenia odaliska (nihy odaliska + Liński).

²⁰⁾ Syn generała rumuńskiego i b. ministra wojny (nie powstańca polskiego, jak pisze Forst-Battaglia). Ród ten wywodzi się pono z litewskiej gałęzi Bibersteinów (por. G. Walch, *Nouvelles pages anthologiques*, t. I, str. 126).

²¹⁾ Bronisława Ostrowska, która w r. 1919 wydała w przekładzie polskim wybór jego poezji (Poznań, „Ostoja“), zaznaczyła we wstępie, że autor jest „Polakiem nie tylko z urodzenia, ale i z ducha“. Zdaje się jednak, że Miłosz sam uważa się za Litwin. A. Godoy w przedmowie do jego misterium Miguel Manara (Paris, Grasset, 1935) pisze: „Miłosz est né le 28 mai 1877, au domaine de Czereia, dans la Lithuanie historique“, a i inni krytycy uważają go za paryskiego „représentant de la Lithuanie“.

²²⁾ *Vingt-cinq ans de littérature française*, Paris I, 187.

²³⁾ Por. *Przegląd współczesny*, październik 1936, str. 140.

²⁴⁾ Czy ta eześć w ogóle należy do *La Pologne en France*? Czy nie jest to raczej *La France en Pologne*? Byłoby w każdym razie pożądanym, by i z tego niejako przeciwległego punktu widzenia oświetlono stosunki polsko-francuskie.

²⁵⁾ Korekta na ogół staranna; oto kilka jeszcze sprostowań: nr. 2553: 1931 zam. 1831; nr. 2899: Reval Gabr. jest pseudonimem; właściwe nazwisko brzmi Legerot (Mme); nr. 2926: Valletaz zam. Velletaz; nr. 3166: *Vdvige* zam. *Édvige*. [Zapomniano dodać, że i ten dramat Ostrowskiego był wystawiony w Paryżu, mianowicie w Théâtre de la Gaîté, dn. 18 czerwca 1850 r. Jego dramat *Jean Sobieski* przełożył na język włoski Luigi Fontanna (Milano, 1877)]; nr. 3247—49: stałe *Stendahl* zam. *Stendhal*. W skorowidzu brak nazwiska Sandy I. (nr. 2923). Brak artykułów i przekładów z poezji polskiej, ogłoszonych w *Petit Courier de France et de Pologne* (R. 1929 i nast.).

A PROPOS DU TRICENTENAIRE DU „CID“.

Une anecdote qui paraît être vraisemblable raconte qu'un M. de Chalon, secrétaire de la reine Anne d'Autriche, suggéra à Corneille d'apprendre l'espagnol et lui conseilla d'adapter au théâtre français une pièce de Guilhem de Castro (1567—1630) „las Mocedades del Cid“ (les Enfances du Cid). Il faut se rappeler que depuis 1635 la France était en guerre avec l'Espagne et que cette guerre était fort incertaine. On pourrait donc s'étonner un peu de voir Corneille choisir un sujet qui exaltait l'honneur espagnol et qui était une apologie du duel, impitoyablement réprimé par Richelieu. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'Anne

d'Autriche fille du roi d'Espagne et femme de Louis XIII était dans une situation semblable à celle de Chimène. Il se pourrait que Corneille ait voulu montrer ainsi qu'on peut, comme Chimène, choisir son mari ou son fiancé. Quoiqu'il en soit Corneille emprunta aux Mocedades de Guilhem de Castro à peu près toute son action, tous ses personnages et tous les événements de la pièce. Et pourtant la première du Cid, représentée au jeu de Paume du Marais, rue Vieille-du-Temple, dans les derniers jours de décembre 1636 ou dans les premiers jours de janvier 1637, ouvre, sans conteste, le théâtre français contemporain.

Dans le Cid de Corneille reste encore beaucoup de romanesque; et nous sommes bien loin encore d'une simple action „chargée de peu de matière qui s'avance par degrés vers sa fin“. L'action change sans cesse de lieu. Et rien n'est plus étrange et plus romanesque que le duel, le combat singulier, les rencontres furtives d'amants que le devoir sépare. Tout ceci est du romanesque mais du romanesque assagi. On sent que le héros cornélien n'est plus le farouche seigneur féodal de Guilhem de Castro. Il est devenu galant et ses sentiments sont adoucis par la lecture de l'Astrée. Dans le Cid on ne trouve plus rien qui puisse répugner, toutes les actions violentes ne se passent plus sur la scène mais dans la coulisse. D'extérieur qu'il était le théâtre devient d'un seul coup intérieur, c'est-à-dire psychologique et moral. Molière a fait de nombreuses critiques en s'exprimant souvent par la bouche de ses personnages. Ainsi, dans l'Ecole des Femmes, Dorante semble critiquer le théâtre de Corneille quand il dit: „Lorsque vous peignez des héros vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir ou on ne cherche pas de ressemblance et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux“.

Il n'est pas difficile de voir que la critique de Molière n'a vu que les défauts des héros cornéliens et n'a pas essayé de découvrir leur véritable personnalité. Avec le Cid pour la première fois nous trouvons, au lieu de l'auteur, l'homme ou plutôt des hommes. Molière qui faisait surtout la satire des moeurs de son temps n'a pas vu toute la vérité que présentent malgré leur invraisemblance et leur grandeur les héros cornéliens. Il avait sans doute l'esprit trop vif et trop moderne pour vouloir approfondir les oeuvres de Corneille et les comparer aux moeurs de l'époque dont elles font partie. Car toute la psychologie de Corneille n'est pas dans l'exagération et son théâtre reste voisin de l'humanité et pour cette raison il est immortel. Il est humain 1) par les délibérations parfois prolongées de ses héros qui pèsent soigneusement leurs motifs d'action. Avec quelle mélancolie Rodrigue comment-il ses stances et surtout répond aux félicitations de son père:

„Ne me dites rien, pour vous j'ai tout perdu“

— — — — —
Va, je ne te hais point!

— — — — —
Rodrigue, qui l'eut cru?

— Chimène, qui l'eut dit? 2) Par les motifs même de leurs décisions, motif provenant de la raison et non du sentiment. Chez Corneille l'amour c'est jamais héroïque. Le héros obéit à un sentiment supérieur dont la poursuite lui procure la paix de la conscience.

3) Par les personnages de second plan, placés par Corneille à côté de ces êtres d'exception, tout à fait humains et formant contraste. Tel est Don Sanche qui joue le rôle ingrat d'amoureux éconduit.

Cependant Corneille lui-même a répondu à Molière en disant: „Mes personnages sont invraisemblables mais vrais, puisqu'ils sont appuyés sur l'histoire“. Il a conservé une vérité générale et une psychologie vraisemblable à tel point que le lecteur du Tite-Live n'était pas surpris en en-

tendant le vieil Horace s'écrier: „Rome tout entière a parlé par ma bouche“.

Le Cid est bien la première pièce moderne conduite d'une manière logique dans laquelle les événements s'expliquent, s'appellent et s'enchaînent et c'est là le mouvement dramatique.

Le style du Cid a renouvelé le style du théâtre en général. Son style est vigoureux et oratoire mais ses accents sont si justes et les discours sont si adéquats qu'il font corps avec l'action et c'est là la perfection. Avec la vérité dramatique et le mouvement dramatique, Corneille a créé un style dramatique. Comme tous les grands succès qu'ils fussent politiques ou littéraires, le Cid fit scandale et on sait quelle fut la querelle du „Cid“. Mais voilà qu'on recommence à se disputer sur cette question. M. Louis Batiffol vient de publier son nouveau livre, Richelieu et Corneille (Calmann-Lévy) dans lequel, d'une manière très curieuse, il renverse toutes les thèses admises jusqu'ici. A lire sa critique on est tenté de croire que c'est bien Corneille qui est le coupable et que son manque de modestie fut le signal du déchaînement. Et sur bien des points M. Batiffol a raison. Il prouve en effet que le Cardinal, s'il avait des prétentions dramatiques, n'avait jamais fait de pièce et que du reste absorbé qu'il était il n'aurait jamais pu le faire. Que d'autre part Richelieu a fait jouer le Cid chez lui deux fois, qu'il a anobli son père, qu'il a donné 1500 livres de pension à Corneille et qu'il a permis à sa nièce, Mme de Combalet, d'accepter la dédicace de la pièce. Que loin de persécuter Corneille, Richelieu a atténué les critiques „Sentiments de l'Académie française sur la tragédie du „Cid“ (rédigés par Chapelain). Dans son article intitulé „Apologie pour le Cardinal“ (Nouvelles Littéraires 26 décembre 1936), M. Jean Jacques Brousson se donne le plaisir de répondre au précieux M. Louis Batiffol. En reprenant les arguments de M. Batiffol il les retourne contre lui. Le tout puisant Richelieu aurait pu arrêter la querelle s'il l'avait voulu. Et il ne faut pas discuter pour savoir si l'Académie a été invitée ou commandée par Richelieu à prendre parti. Car dans la bouche d'un Richelieu, d'un Napoléon et pour ne pas chercher si loin, dans celle de plus d'un chef d'état même aujourd'hui, les mots prennent le sens suivant le ton dont ils sont prononcés. Et du reste l'Académie n'avait aucun droit de s'ériger en tribunal, puisque ses lettres patentes ne furent enregistrées qu'avec cette restriction: „A la charge que ceux de ladite Académie ne connaîtront que l'ornement, embellissement et augmentation de la langue française, et des livres qui seront par eux faits, et par autres personnes qui le désireront et voudront“. Et il ne faut pas nous faire croire que Corneille ait voulu soumettre le Cid à ce tribunal spirituel. M. Jean Jacques Brousson remarque très judicieusement: „A défendre le Cardinal, fondateur de l'Académie, on attaque sans s'en apercevoir l'Académie Française. On découvre Pierre pour recouvrir Jules. Que l'arrêt ait été rendu par ordre, cela était pénible. Mais que les juges aient agi selon leur goût...“.

Warszawa

Michał Stawin

Z PRAKTYKI DLA PRAKTYKI.

„LES LIVRES ROSES“ JAKO LEKTURA W KLASIE II-GIEJ.

Jak przerabiać lekturę kursoryczną na niższym szczeblu nauczania? Oto pytanie, jakie wysuwa się na pierwszy plan zagadnień dydaktycznych w kl. II-giej i III-ciej. A jest to sprawa nie bez znaczenia: idzie przecież o wyrobienie wśród uczniów orientacji w nowym tekście, o smakowanie w czytaniu obcojęzycznym, o umiejętność posługiwania się słow-

nikiem, słowem o wdrożenie do samodzielnej lektury. Poświęcić na to część lekcji, tych lekcji, które tylko z trudem podążają za programem i... podręcznikiem — to fizyczna niemożliwość. „Zadawać” zaś odpowiednie partie z obowiązkowym wynaganiem streszczeń pisemnych czy ustnych napotyka znów na następującą trudność: Uczniowie przy wprowadzeniu jednego dziełka, obowiązującego całą klasę będą napewno posługiwać się „ściągami”. A przy tym co za ogromna jednostajność nawet przy wyjątkowej pomysłowości nauczyciela, słuchać stale tego samego!

Oto jaki system zastosowałem próbnie w kl. II, system, który pozwolę sobie tutaj przedstawić jako ewentualny przedmiot do dyskusji. Idzie mi mianowicie o wprowadzenie tomików z „Bibliothèque rose” Larousse’a na lekturę obowiązkową w niższym gimnazjum.

Więc najpierw strony dodatnie eksperymentu. Przede wszystkim ogromna taniość książek. Przy obecnym kursie franka fr. każdy tomik 50-centimowy wypada mniej więcej po 15 gr. wraz z portorium.

A oto, co najważniejsze: każdy uczeń otrzymuje inny tomik. A więc niebezpieczeństwo niesamodzielnej pracy odpada prawie zupełnie.

Dalej: nowość w klasie. Już samo ukazanie się przeszło 30-stu tomików (każdy inny!) wcale bogato i barwnie ilustrowanych budzi ruch i ożywienie wśród młodzieży*). Zapoznajemy uczniów z prymitywną nieco, ale oryginalną i rdzenną książkę francuską, o szacie zewnętrznej jakże różnej od naszej, — do pewnego stopnia nawet działającej na wyobraźnię swoją „cudzoziemskością”!

Z kolei należy podkreślić możliwość daleko idącej indywidualizacji w przydzielaniu poszczególnych tomów, stosownie do zainteresowania uczniów. Mimo że kierowałem się w wyborze głównie momentem kulturoznawczym, dając przewagę legendom i opowiadaniom regionalnym (np. „Contes de Bretagne”, „Légendes normandes”, „Nouvelles et récits des Monts Jura”), nie zaniedbywałem i egzotyizmu („Au pays du Négus”, „De Marseille aux Pyramides”, „Deux enfants à Madagascar”), opowiadań historycznych („Au temps du Roi-Soleil”, „Richard Cœur de Lion” i in.), uwzględniłem także i serię nowoczesnej techniki („Deux jeunes aviateurs”, „Les mystères de la T. S. F.”); nie pominąłem w końcu obrazów z życia sławnych ludzi („Molière et Cyrano”, „Ampère”, „Linné” i in.).

Dalsza zaleta tego systemu to swoboda dozowania materiału według zdolności uczniów: Zupełnie słabemu np. wyznaczam jedno z krótkich opowiadań ze zbioru w rodzaju „Contes de Bourgogne”; lepszy otrzymuje znów jakąś nierozdzielną całość np. historię o „Aucassin et Nicolette”.

A teraz przypatrzmy się ujemnym stronom tej metody: Pierwsza „trudność”: nauczyciel musi z góry przeczytać przeszło 30 tomów, a więc nie mniej jak 900 stron druku, t. zn. poświęcić dobrych kilka godzin na niezbyt emocjonującą lekturę. Ale przejdźmy do poważniejszych szkopułów: więc przede wszystkim trudność, a często wręcz niedostępność tekstów, nie przeznaczonych — jak wiadomo — dla młodzieży cudzoziemskiej. Oto jak próbuję złemu zaradzić:

Oświadczyłem na wstępie w klasie, że wszelkich objaśnień będę chętnie wszystkim udzielał; poczem otwarłem rodzaj „biura informacyjnego” na pauzach i niekiedy mam cały szereg interesantów, przybiegających ze swoimi „problemami”, — co często oczywiście niezbyt dodatnio wpływa na wymaganą przez władzę aktywność w pełnieniu dyżurów...

*) Należy tu zaznaczyć, że ostatnie numery „Bibliothèque rose”, — które, jak wiadomo, jest wydawnictwem periodycznym — wykazują w porównaniu z poprzednimi znaczny postęp pod względem typograficznym i artystycznym. Każdy zeszyt zawiera nadto Kącik rozrywkowy, a na tylnej okładce ma stale ciekawe zdjęcia z życia zwierząt.

Nie zamykajmy także oczu na ciągle jeszcze nierozstrzygniętą sprawę egzekutywy: Z początku wymagałem streszczeń (na osobnych arkuszach), ale były one przeważnie pisane językiem, mało podobnym do francuszczyzny, przeszedłem więc na — przekład, świadom swego „karygodnego” odszczerpienia od metody bezpośredniej. Przekład możliwie nie odbiegający od oryginału, ale poprawny i zrozumiały. I muszę sobie przyznać, że rezultaty pewne osiągnąłem: oprócz kilku opieszalców mam już po 3-ch tygodniach stosowania tego systemu — prace niemal wszystkich uczniów tej klasy; jedne niedołężne jeszcze, inne wcale udatne, inne wkońcu niepozabawione nawet pewnych ambicji literackich.

Kalisz

Adam Goldwasser

SPRAWOZDANIE Z KSIĄŻEK.

BERNARD HAMEL, Dictionnaire français-polonais et polonais-français.

Deuxième partie. Polonais-français. Warszawa. Ed. Trzaska. Evert, Michalski. Str. XX — 1014.

Oto mamy przed sobą całość, wzorową pod względem zewnętrznym, o wygodnym formacie i dobrej korekcie, a równocześnie dobry poradnik językowy dla uczącej się młodzieży i dorosłego czytelnika. Co najważniejsze, obie części utrzymane są na jednym poziomie (czego nie można powiedzieć o wszystkich nowszych słownikach obcojęzycznych, wydanych ostatnio w Polsce).

Ocenę części I. (francusko-polskiej) zamieścił „Neofilolog” w r. 1935, zeszyt I, strona 70—72.

W części II (polsko-francuskiej) autor poprzedza tekst właściwy 20 stronicami, o charakterze informacyjnym. A więc *Abréviations; Indications phonétiques pour la prononciation du polonais*, traktowane ściśle praktycznie (na które jednak fonetyk-teoretyk nowszej doby nie zawsze mógłby się zgodzić); następnie *Indications grammaticales*, praktyczne, zwięzłe i pożyteczne.

Autor dokonywa wyboru wyrazów umiejętnie, stara się wydobyć ciekawostki, wyrażenia i zwroty idiomatyczne. Zasiąg słów jest duży i doprowadzony podobnie jak w I. części do dnia dzisiejszego, tak że np. przeciętny czytelnik wygodnie może czytać ze słownikiem prof. Hamela powieść współczesną i każdy dziennik francuski, a znów II. część okaże się na pewno wystarczającą np. dla dziennikarza, który zechce przełożyć artykuł polski na francuski, nawet w zakresie świeżo ukutych neologizmów. Za dobre uważam nieumieszczenie w słowniku takich wyrazów technicznych, z którymi się w życiu potocznym nie spotykamy: stanowiłyby one niepotrzebny balast, co zresztą autor zaznacza w przedmowie do pierwszej części.

Nie sposób w tak krótkim czasie (słownik, cz. II., wyszedł parę miesięcy temu) zauważyć w drobiazgowy sposób wszystkie dodatnie i ujemne strony — odkładam to na później.

Za jedyną w tej chwili możliwą weryfikację uważałam próbę następującą: wybrać i skontrolować wyrazy takie, z którymi najczęściej kłopotu, jeżeli idzie o oddanie ich po francusku (jak *nastrój*, *tesknota* etc.). Stwierdziłam, że przeważna ich część została uwzględniona i sumiennie opracowana.

Pewne niedopatrzienia *par ci, par la*: I tak: przy *cartes* (do gry) wolałabym zamiast *donner les cartes*, identycznego z polskim „mieszać karty” — *battre les cartes*. Przy szablonowy można by dodać jeszcze *conventionnel*. *Nastrój* można czasem oddać przez *climat*. *Ujść się za kim* — *prendre quelqu'un en protection*, nie tylko *prendre parti de quelqu'un*. Przy *skon* brak *décès*, *skonąć* — *décéder*. *Przysposobienie* jest też

formation (np. *militaire*). Woalka też *loup*, potocznie w modniarstwie (nie tylko maseczka czarna jedwabna). *Przelać* — *faire un bain de pied* (np. *dans la soucoupe*). Przy *tekcia* brak *classe* (w szkole, zbiorowa). Przy *ba-widamek*, *laluś* — można by dodać *damoiseau*. Przy *bucher* — *kuć* warto było zaznaczyć, że to szkolne wyrażenie. *Ingenieux* nie jest najbliższym znaczeniem słowa *wymyślny*.

Są pewne braki w terminologii psychiczno-dydaktycznej, która jest dziś tak modna w dyskusjach towarzyskich (np. *complexe d'infériorité* w znaczeniu *małowartościowości*), trafiają się niezręczne wyrażenia polskie (np. *lepać*, *poszaleć*, podobnie jak *lepiej schemat*, niż *szemat*), za mało też może zwrotów rdzennie polskich przetłumaczono na francuski — tu jednak autor musiał się liczyć z ograniczoną objętością książki.

Te pewne zastrzeżenia, — *ogrom pracy* może docenić tylko ten, kto sam zajmował się leksykografią, — nie obniżają wartości słownika, który w całości powinien się znaleźć w każdej bibliotece szkolnej.

Kraków

Dr. Stefania Ciesielska Borkowska

Z. CZERNY I F. JUNGMAN: „Hier et aujourd'hui“. Podręcznik do języka francuskiego na kl. III gimn. Książnica-Atlas. Lwów.

W stosunku do materiału rzeczowego na kl. III gimn. wysuwa Program jako naczelną postulat zilustrowanie „głównych typów Francuzów na tle krajobrazu“ oraz uwydatnienie zwyczajów i obyczajów, czyli że *zagadnienie kulturoznawcze* wprowadzone w klasach poprzednich raczej fragmentarycznie nabiera w kl. III na znaczeniu i wymaga od autora podręcznika ujęcia bardziej *systematycznego*. Równocześnie formułuje Program postulat, stworzenia w kl. III pewnej *podbudowy historycznej* dla pogłębienia zrozumienia życia w pojęciu zbiorowym i jednostkowym. Stosownie do wyżej wspomnianych wytycznych Programu ministerialnego i w zupełnej z jego duchem zgodzie, przedstawia *trzeci podręcznik* jęz. francuskiego z chlubnie znanej serii spółki autorskiej Czerny i Jungman materiał ilustrujący doбором tekstów nie tylko charakter i życie Francuza, lecz ponadto w pewnej mierze *warunki geograficzne i historyczne*, które wpłynęły na kształtowanie się psychiki Francuza i francuskiej kultury.

Teksty podręcznika dzielą się na 4 grupy, zaopatrzone tytułami: Pierwsze dwie: „Ville Lumière“ i „La douce France“, poświęcone oczywiście stolicy i prowincjom. Ostatnia ilustrująca życie w koloniach, p. n. „La Nouvelle France“, stanowi jakby uzupełnienie obrazu Francji współczesnej w jej szerszym pojęciu. Te 3 części obejmują razem 129 stron.

Część III wytyczająca w poszczególnych czytankach charakterystyczne momenty z dziejów polityczno-kulturalnych Francji i nosząca tytuł „Le Passé vivant“ obejmuje stron 63.

Powyższy przegląd ilościowy struktury podręcznika rzuca światło na tendencję autorów ograniczenia tła historycznego do momentów i postaci zgoła pierwszoplanowych. Nakreślenie wyrazistych etapów rozwoju dziejowego cywilizacji francuskiej oraz podmalowanie tła krajobrazowo-geograficznego dają w podręczniku właściwie pojęte uzupełnienie i ideowe pogłębienie wiadomości ucznia o kraju i narodzie tak bardzo zróżniczkowanym charakterologicznie, jak bardzo rozmaite i wielorakie były i są wpływy w czasie i przestrzeni na jego rozwój.

Partia książki historyczna zestawiona jest z wielkim umiarem i poczuciem możliwości zainteresowania dzisiejszej młodzieży przeszłością obcego kraju. Zarówno pod tym względem, jak też i pod względem celów wychowania obywatelskiego, wybór czytanek musimy nazwać niezwykle celowym i trafnym. Bohaterstwo w walce o wolność i zdumiewające na tle wieku poświęcenia *Vercingetorix'a*; wielkoduszność niewinnej dziewczeczki, św. *Geroney*; rycerska niezlomność legendarnego *Rolanda*; pokorna wiara

króla Francji, św. Ludwika; synteza wszystkich tych cnót w cudownej, mistycznej postaci *Dzieweczki z Donrémey* — oto porywające i wzbudzające niewątpliwie silne oddźwięki w duszach chłopców i dziewcząt elementy indywidualnej wielkości, wybrane przez autorów z dziejów średniowiecza francuskiego. O zbiorowych dziełach entuzjazmu, oraz o wartości żmudnych wysiłków grup społecznych pouczają: „*Dieu le veut*“, „*La Cathédrale*“ i „*Prise de la Bastille*“. Wysoka a surowa godność żołnierskiego obowiązków jest tematem urywków „*Les uniformes*“ i „*Sous l'oeil de Napoléon*“ d'Esparbès'a, wiersza V. Hugo „*Après la bataille*“ Barrès'a: „*Les merveilles paroles de la Grande Guerre*“. Miłość ojczyzny jest dominantą ustępów: „*Drapeau rouge et drapeau tricolore*“ według Lamartine'a, „*Le siège de Berlin*“, „*L'ouvrier au travail*“, „*Trois faces de la victoire*“.

Bardzo pożądaną nowością jest podawanie przez autorów podręcznika, w umiarkowanych i przystępnie spreparowanych dawkach, *historycznych tekstów* np. o Paryżu z Juliana Apostaty, Joinville'a o św. Ludwiku, z Froissart'a, La Bruyère'a i t. d. Konsekwentnie z tym dążeniem do zetknięcia uczniów bezpośrednio z kulturą przeszłości znajdujemy przy czytankach historycznych szereg ilustracji wziętych z zabytków sztuki minionych czasów, tego rodzaju jak: płaskorzeźba, witraż, haft, miniatura. Nie zapomniano również o uzupełnieniu obrazów życia pokoleń Francji pieśniami dawnymi, lecz o żywej jeszcze tradycji i w ten sposób rozdział historyczny nabrał charakteru harmonijnego i pełniejszego, oddziałując na wyobraźnię różnorodnymi elementami.

Pomieszczone w 2 pierwszych częściach czytanki spełniają zasadniczo postulaty programu, dotyczące materiału rzeczowego. Wyraźnie umieli autorowie zarysować różnice krajobrazowe poszczególnych prowincji, jak Prowansja, Pireneje, Alpy, Alzacja, Normandia, Bretania, Turenia. Na ich tle uwydatnili bujne i zróżnicowane życie i mentalność nacji francuskiej. Podkreślić należy bardzo bogate potraktowanie postaci południowca, mocno i plastycznie naszkicowanej w szeregu świetnych wyjątków z autorów tak klasycznych w tej materii, jak Daudet, Mistral, Arène. Zbyt natomiast zdaje mi się słabo w stosunku do tego opracowana została charakterystyka i obyczajowość ludzi z północnych prowincji Francji. Na usprawiedliwienie tej luki można by wprowadzić podkreślić fakt, że w poprzednich 2 tomach serii podręczników została przygotowana podbudowa dla poznania regionalnych grup narodu francuskiego w dość bogatym materiale kulturoznawczym, który obecnie autorowie słusznie wykorzystują, przez powoływanie się w opracowaniu tekstów na wiadomości o Francji z klas poprzednich. Ponadto miejscami, zwłaszcza w tej części, daje się zauważyć pewien nadmiar pierwiastka opisowego, który może nużyć, pomimo, że teksty opisowe pochodzą przeważnie z pod piór pierwszorzędnych i przedstawiają duże wartości estetyczne. Jednakże odczuwa się tu i ówdzie zanadto zwiedzanie, spoglądanie na ludzi i rzeczy od strony ciekawego obcokrajowca. Zwiedzanie to, nota bene, jest bardzo inteligentnie zorganizowane: nie obciążone balastem szczegółów drugorzędnych, a przeciwnie uwypuklające wszędzie, co należy uwypuklić, by wytworzyć w umysłach obrazy rzeczywistości francuskiej rzetelne i możliwie plastyczne. Nie zaprzeczając prawa wstępu do podręcznika szkolnego kl. III ustępom opisowym (byłoby to zresztą niezgodne z programem), życzyć by należało, by liczba tych czysto opisowych czytanek była nieco uszczuplona na rzecz kilku urywków traktujących też same nawet tematy w sposób bardziej dynamiczny, a więc przerośniętych akcją, indywidualnym przeżyciem, a przez to silniej działających na wyobraźnię młodzieży. Uwaga ta dotyczy zwłaszcza partii związanej z Północą Francji, gdzie znajdujemy obok siebie takie ustępy, jak: „*Fête locale dans les Flandres*“, „*Noce normande*“, „*Les semailles en Bearn*“, „*La Touraine*“, „*Cloches et oeufs de Pâques*“ oraz wier-

sze również o charakterze opisowym: „*En Alsace*“ i „*Les Bateaux chaulands*“.

Ponadto jeszcze jedna uwaga: z *zagadnieniem przystępności* pod względem językowym zdają mi się kolidować niektóre ustępy, a zwłaszcza: „*Egypte en Provence*“, „*La Touraine*“, „*Drapeau rouge*“ — są one oznaczone gwiazdką, t. j. przeznaczone na lekturę fakultatywną, więc może do pewnego stopnia usprawiedliwione.

Opracowanie tekstów trzeciej książki pp. Czernego i Jungmana równie staranne i metodycznie przemyślane, jak poprzednich; mam tu na myśli przede wszystkim kwestię *stopniowania trudności* oraz tendencję do stworzenia w podręczniku podstawy dla *czynnego stosunku* uczących się wobec poruszanych zagadnień językowych, kulturalnych czy ideowych. W „*Exercices*“ zmniejsza się w tym roku pole pytań rekonstrukcyjnych, a występują coraz pełniej pytania i ćwiczenia analityczne, a przede wszystkim nawiązujące do wiadomości szkolnych z innych przedmiotów (więc służących bezpośrednio korelacji), czy do wiadomości o języku i życiu francuskim z lat poprzednich, a wreszcie do rzeczywistości bliższej i dalszej i do przeżyć młodzieży. Dobór tych kwestii, oparty na dobrej znajomości psychiki danego wieku, zdobytej w praktyce szkolnej, narzuca pewność, że będą stanowiły dla nauczyciela prawdziwą bazę operacyjną dla czynnego przerobienia materiału lekcyjnego.

„*Explications*“ sformułowane przystępnie, jasno, niepedantycznie, t. j. wolne od zbytecznych szczegółów i nowych trudności (a te bywały często szkopułem, o który się autorowie tego rodzaju „ułatwiających“ rzecz wyjaśnień rozbijali).

Bardzo pożyteczne, obficie rozsypane *objaśnienia wymowy* wyrazów odbiegających od normy, lub mogących na danym stopniu budzić wątpliwości.

Pewne zastrzeżenia może budzić przyjęty przez autorów system *znaków transkrypcyjnych*. Czy, nie byłoby np. bardziej pożądanym zastąpić znak *j* (mouiller — mujé) przez znak *y*, gdyż literę *j* są uczniowie na tym stopniu przyzwyczajeni czytać zgoła inaczej w tekście francuskim — stąd pewna dwoistość i utrudnienie. Poza tem zauważyłam kilka niedopatrzeń, czy *zeczerskich pomyłek*, drobnych, lecz w danych wypadkach dość złośliwych: 1) Dźwięk *z* oznaczany bywa raz przez *j*, innym razem przez *z*, np. transkrypcja na str. 119: Jerüsalem, Jesükri, a w słowniku arkaż (archange) i inne podobnie. 2) *S* często oznaczany przez *s* np. 79 str.: Samoni, 129 str. sorlikę; wstępna uwaga przy słowniku mówi: „*s* (bez kropki) comme sz polonais“ — w większości zaś wypadków transkrypcja przez *s* z kropką. 3) Caoutchouc — cacu (słownik). 4) Nieścisłe, na skutek opuszczenia nawiasu, wyjaśnienie ortograficzne, że dźwięk nosowy *a* pisze się przez *ien* np. orient.

Nauczyciel dbały o *poprawną dykcję* swych uczniów znajdzie w podręczniku parę starannie (może nawet zbyt szczegółowo) opracowanych pod tym względem tekstów poetyckich, a więc przeznaczonych zapewne do memorowania. Wielka korzyść, jaką odniosą uczniowie dla utrwalenia poprawnej wymowy francuskiej, wynagrodzi niewątpliwie dużą nawet stratę czasu, poświęconego na przygotowanie w ten sposób lekcji.

Znajdujemy pożyteczne dla sprawy ortofonii i ortografii ćwiczenia *uwydatniające stosunek litery do dźwięku* w języku francuskim.

Duża stosunkowo ilość ćwiczeń poświęcona *słownotwórstwu*, mająca na celu uświadomienie struktury wyrazów francuskich, odda dobre usługi przez wyrobienie samodzielnego rozumienia wyrazów nowych na podstawie już poznanych.

Słownik zachował te same zalety i wady, jak w poprzednich tomach: jest dokładny, staranny; grupuje pochodne; rzeczowniki zaopatrza rodzajnikami (zamiast problematycznych dla pamięciowego kojarzenia skrótów m.

i.). Pod względem graficznym znów wyrazy polskie drukowane kursywą mocniej wpadają w oko niż francuskie; znaczki przed wyrazami, dotyczące rozgraniczenia między wyrazami czynnymi, a biernymi i zbliżonymi do polskiego nie sprzyjają przejrzystości, a dla ucznia są co najmniej zbędne.

Strona ilustracyjna bardzo nierównomierna: obok klisz odpowiadających w zupełności dzisiejszemu poziomowi fotografiki pod względem technicznym zarówno jak i artystycznym, że wymienię szereg zdjęć Paryża np. kolumna na pl. Bastylli, Grobowiec Nieznanego Żołnierza, niektóre zdjęcia z lotu ptaka — przeniesiono z wielkim uszczerbkiem dla podręcznika zdjęcia banalne, technicznie mierne, lub mniej niż mierne, np. na str. 34, 44, 88, 90, 91, 165, 186. Braki techniczne niektórych klisz zostały niezbyt szczęśliwie poprawione w retuszu konturowaniem bladych sylwetek, co daje jednak niezbyt szczęśliwy efekt, np. str. 89, 164, 165.

Drobne stosunkowo zastrzeżenia, które mi się nasunęły w toku krytycznej analizy książki, nie powinny zasłonić właściwej opinii o niej jako o pracy równie *rzetelnej i metodycznej*, jak poprzednie tomy serii, pracy dokonanej przez *postępowych dydaktyków*, ale i *doświadczonych praktyków* szkolnych. Podręcznik pp. Czernego i Jungmana znaczy wyraźny postęp w stosunku do dotychczasowych tego rodzaju książek szkolnych. Ścisłe *uzgodniony z programem i dostosowany do możliwości realizacji* w szkole, odznaczający się, w ramach tekstów *wysokim poziomem literackim* a w zakresie opracowania *poprawnością i inwencją*, daje *bogaty i oryginalny materiał do lektury i ćwiczeń*.

Jadwiga Mańkowska

O. CIESLIŃSKA — H. NIENIEWSKA: Aux quatre coins de la France.

Podręcznik do nauki języka francuskiego dla III klasy gimnazjalnej. Lwów, Nakładem Państwowego Wydawnictwa Książek Szkolnych, 1936. str. 180 + 111.

I znów zajmująca książka do czytania, daleka od pedantyzmu przeciętnego podręcznika szkolnego, a metodycznie przystosowana do programu. Porusza różnorodne tematy, daje dużą sumę wrażeń, a nie przeładowuje pamięci ucznia.

Przy dzisiejszym obszernym programie języka francuskiego, skondensowanym w obrębie czterech lat, najważniejszym postulatem jest zachowanie umiaru w podaniu materiału. Dlatego też, o ile pozorna łatwość stanowiła wybitnie dodatnią cechę pierwszej części cyklu podręczników autorek, to w dalszych umiar jest ich tytułem do chwały. Czy nie zarzuci im ktoś niesłusznie fragmentaryczności czy powierzchowności, porównyując z dawnymi książkami o Paryżu i prowincjach francuskich o charakterze Baedekerów, które uczniowi usiłowały dać obszerniejsze wiadomości o Francji niż jego wiedza krajoznawcza o Polsce? Wprawdzie niektóre z tamtych książek, bardzo piękne i pod względem ilustracyjnym i treściowym, przy umiejętnym postępowaniu nauczyciela spełniały doskonale swe zadanie, dziś jednak są już za obszerne!

W książce naszych autorek dozowanie o Francji jest umiarkowane, ale zupełnie wystarczające dla złożenia syntezy, dla podania uczniom momentów charakterystycznych i skonstruowania pojęcia o Paryżu i prowincji francuskiej. Rzeczą nauczyciela jest zbierać materiał do tej syntezy od klasy I-szej, utrzymywać ją, pogłębiać, a każdy z kolei podręcznik tego cyklu będzie mu w tym pomocny.

Jak w barwnym kalejdoskopie przewija się w obecnym tomie cała Francja! Podział całości na 7 części nie jest przypadkowy, bo każda z nich odzwierciedla żywo i umiejętnie odrębne światy, które reprezentuje. A więc — Au coeur de la France, — Paryż o nowoczesnym tempie na krótko ukazuje uczniom swe oblicze. Tylko parę obrazków charakterystycznych. Na pierwszy plan może występuje zagadnienie: życia co-

dziennego rodziny francuskiej. W połączeniu ze wszystkim, czego się uczniowie dowiedzieli poprzednich lat, powstanie już wartościowa całość wiedzy o Paryżu. Dalej Bretania, świat legend i baśni, motyw morza w różnych wariantach, tradycje religijne, tęsknota za nieskończonością, smutne gody mieszkańców ze śmiercią; kwitnąca Normandia, pełne sprytu i fantazji Alzacja i Lotaryngia, ich przeszłe bóle i troski i historyczna wielkość w takich postaciach jak Jeanne d'Arc; charakterystyczne cechy reszty Francji (*moissons dorees, jardins fleuris*); góry francuskie o stokach pokrytych winnicami, słoneczne Południe, gdzie panuje szaleństwo kwiatów i bez-troska, — wkońcu kolonie, wykładnik ekspansji francuskiej. A wszystko w znacznej części oparte na indywidualnie wybranych fragmentach współczesnych publikacji, wzorowych autorach i pierwszorzędnych poetach. Wyjatkami z poezji, dobrane do nastroju danej części, są może czasem przez swój estetyzm trudne do uchwycenia dla przeciętnych uczniów. Czytanki prozaiczne, dalekie od mdłej opisowości, utrzymane są w stylu zawsze barwnym i plastycznym, zarówno potocznym jak literackim, i zawierają szczególnie cenne dla tej klasy zwroty idiomatyczne. Wzbogacają one język ucznia, dążącego już w tej fazie nauki do poprawności i różnorodności wyrażenia.

Idzie zatem podręcznik w zupełności po linii wymagań trzeciego roku nauki. W klasach I i II szło o mechanizowanie najprostszych zjawisk językowych, w trzeciej musi być przestrzegany pewien dobór wyrazów, umiejętność zastosowania zwrotów, nie tylko bierna, lecz **czynna** postawa wobec języka. Podręcznik dostarcza do tego wszelkich możliwości.

Refleksyjna praca uczniów ma tu pole szerokie: może pójść w kierunku **językowym** (życie wyrazów, zwroty idiomatyczne), w kierunku **rzeczowym** (chwytanie momentów charakterystycznych kultury francuskiej), wkońcu — i to bardzo ważne — w kierunku porządkowania materiału pod względem logicznym i psychologicznym, zestawiania faktów, uogólniania zjawisk, opartego na samodzielnych uzasadnieniach.

Wszechstronne naświetlenie życia Francji może być dokonany podłożem do pracy zespołowej, w której poszczególne grupy uczniów będą śledzić przez pewien czas wybrane zagadnienie, by je następnie w całości przedstawić klasie. Grupowa dramatyzacja znajdzie też czasem zastosowanie, wynikając wprost z niektórych tematów, a nie występując już przede wszystkim jako moment rozrywkowy, jak w klasach niższych.

Poszczególne czytanki dają sposobność nauczycielowi do rozwinięcia dużej pomysłowości, zastosowania pomocy naukowych, objęcia większego zakresu wiadomości. Np. przy ustępie Les Halles de Paris odbycie lekcji z mapą odrazu da uczniom jasne pojęcie o rozkładzie sił gospodarczych we Francji bez wchodzenia w szczegóły, dotyczące każdej prowincji, co stanowiłoby niepotrzebny balast. Odpowiednio do poziomu klasy może nauczyciel wyzyskać różne możliwości, które mu daje ten żywy i bogaty podręcznik, a i sam wiele skorzysta, jeżeli go sumiennie przestudiuje i spróbuje stosować indywidualnie.

Wszechstronną pomocą dla ucznia będzie dodatek, który zawiera komentarz do każdego ustępu, gramatykę i słownik francusko-polski. Mapa Francji, — niezbędna dla pełnego opracowania wszystkich czytanek, — jest zbyt skromnie schowana na okładce, strona ilustracyjna oryginalnie i starannie obmyślana.

Kraków

Dr. Stefania Ciesielska Borkowska

B. KIELSKI i L. PIONNIER, *Casimir en France*. Podręcznik do nauki języka francuskiego w III klasie gimnazjów. Z licznymi rycinami. Lwów. 1936. Nakład i własność K. S. Jakubowskiego.

W dzisiejszych warunkach oraz przy obecnych wymaganiach trudno napisać podręcznik, który by posiadał wszystkie zalety, jakich domagają się programy, nauczyciel i młodzież. Autor podręcznika musi uwzględnić bądź co bądź bogaty materiał rzeczowy i gramatyczny, przepisany programem: musi go opracować według najbardziej nowoczesnych zasad metodyczno-dydaktycznych; musi wreszcie posiadać znajomość praktyki szkolnej i psychologii młodzieży, by książka zainteresowała uczniów i nie przedstawiała zbyt poważnych trudności językowych. Wprawdzie głównym czynnikiem, robiącym z podręcznika żywy lub martwy twór, jest nauczyciel; ale nie można wszystkiego zwać na barki biednego nauczyciela, który często ma do czynienia z materiałem uczniowskim, niejednolitym pod względem uzdolnień i przygotowania (różne są szkoły i środowiska!), którzy zwłaszcza w pierwszych latach swej praktyki potrzebuje pomocy i wskazówek od autorów podręczników. Podręcznik powinien nauczycielowi jego ciężkie zadanie ułatwić, powinien mu podsunąć potrzebne sugestie w każdej fazie jego pracy i być jego drogowskazem, kierującym na dobrą i prostą drogę.

Nie wątpię, że autorzy podręcznika Casimir en France zdawali sobie sprawę z tych postulatów i w książkę swoją włożyli wiele znajomości przedmiotu i rzetelnej pracy. Jednakowoż podręcznik ten posiada dość poważne braki.

W związku ze zmianą programu, autorzy przerobili i skoncentrowali w jeden nowy podręcznik swoje podręczniki dla klasy V i VI (*En France*, część I i II) dawnego ustroju. *Zasadniczy* układ podręcznika w nowym wydaniu pozostał prawie bez zmian, chociaż są w nim pewne skreślenia, kilka nowych urywków i niektóre znaczne przeróbki korzystne dla podręcznika. Objasnienia wyrazów, które przedtem można by nazwać „*explications savantes*“, uległy korzystnej zmianie, choć w nowym podręczniku tu i ówdzie spotka się definicje, których uczniowie nie rozumieją lub biedzą się, by najpierw zrozumieć wyrazy objaśniające. Jest rzeczą dość trudną podać łatwe i użyteczne wyjaśnienia takie, które nie przyczyniają się do powiększenia trudności językowych.

Koncepcja tego nowego podręcznika jest zasadniczo ciekawa. Autorzy pragnęli ożywić obfity materiał kulturoznawczy i przeto wprowadzili pewnego rodzaju ciągłość tekstu zamiast luźnych ustępów. Nicią snującą się poprzez całą książkę ma być bezpośrednie zetknięcie się na gruncie paryskim dwóch przyjaciół: jeden narodowości polskiej, drugi narodowości francuskiej. Stosunek platoniczny, oparty na listownej przyjaźni i kontakcie na odległość Kazimierza i Rogiera, przedstawionych w podręczniku dla klasy II, ma się obecnie stać stosunkiem rzeczywistym, uwydatniającym różnice życia i charakterystyczne cechy narodu francuskiego.

Koncepcja ciekawa — lecz autorzy nie umieli jej należycie wykorzystać. Obfity materiał budowlano-architektoniczny wraz z jego historią oraz fotografia Paryża i materiał geograficzny prowincji przytłacza wszystko inne i zajmuje zbyt dużo miejsca w podręczniku. Wskutek tego, po bardzo dobrych dialogach na wstępie (§§ 1—5) brak miejsca na plastyczne przedstawienie czy to charakterystycznych rysów życia i typów, czy też zwyczajów i obyczajów narodu francuskiego współczesnego.

Miałbym jeszcze jedno zasadnicze zastrzeżenie: Zbyttno wszystko odgrywa się w górnych sferach społeczeństwa, a wiadomo, że większa część narodu do wysokich sfer nie należy. Odnosi się wrażenie, że we Francji nie ma walki o byt ani nędzy, ani obyczajów ludowych; panuje jedynie dobrobyt, są wszędzie piękne budowle, ludzie porządni, jedynie z tą różnicą, że na północy są zimnymi, na południu zaś gorącymi.

Podręcznik dzieli się na trzy części: I. *Dans la capitale*; II. *La douce France*; III. *Dans les colonies*. — Część I, zatytułowana „*Dans la capitale*“, obejmuje materiał kulturoznawczy, odnoszący się do Paryża, i stanowi

prawie połowę książki. Widocznie autorzy, przytłoczeni obfitym materiałem budowlanym i topograficznym stolicy, zbyt dużo miejsca poświęcili tej części w stosunku do reszty materiału, przepisanego programem dla klasy III. Po dobrych wstępnych dialogach (w niektórych miejscach konieczne są drobne poprawki, by język był żywy i bardziej francuski!) brak w dalszych ustępach uplastycznienia, brak akcji i bezpośredniości, co już podkreślaliśmy poprzednio. Poza tym spotyka się momenty sztucznego i moralizatorskiego sposobu przedstawienia elementów wychowawczych.

Wyrazem scen i opowiadań powinna być prostota i bezpośredniość, a język powinien być prosty i łatwy, nie zaś naukowy. Np. czytanka „A la Belle Jardinière” (p. 50) oraz „Un commercant philanthrope” (p. 54) są ujęte w sposób zbyt trudny do strawienia dla umysłów klasy III; to samo można powiedzieć o opowiadaniu „Jarjaye au Paradis” (p. 90) w drugiej części podręcznika i o niektórych innych czytankach. Oczywiście są w tym podręczniku także ustępy pełne werwy i żywego języka, ustępy zabarwione humorem i tym, co nazywamy „esprit français”. Szkoda tylko, że ich za mało.

Należy z uznaniem powitać, że autorzy uwzględnili pamiętki polskie czy to w Paryżu, czy to w innych miejscowościach Francji. Szkoda, że autorzy nie umieścili pomnika Mickiewicza na tle Place de l'Alma.

Na ogół autorzy starali się urozmaicić i ożywić tekst licznymi ilustracjami. Są one dobre i piękne, lecz autorzy zapomnieli, że istnieją także ludzie, różne typy ludzi z właściwymi sobie cechami, odmiennym ubiorem; autorzy zapomnieli, że oprócz budowli i pomników są charakterystyczne krajobrazy oraz inne obrazy i sceny w życiu narodu. Tak np. można by umieścić, jeżeli idzie o Paryż, moment ilustrujący życie bukinistów, łowienie ryb nad Sekwaną, życie na bulwarach, moment śpiewania pieśni na ulicy lub scenę z kwiaciarką czy sprzedawcą ostryg i t. p., zwłaszcza, że dziś ilustracje gmachów i pomników wszędzie się posiada. Ten sam zarzut trzeba postawić w sprawie ilustracji na prowincji. Z wyjątkiem kilku ilustracji (z tego trzy nie bardzo wyraźne fotografie z życia Kolonii polskiej) pozostałe powinny ulec poważnej rewizji. Trzeba było opuścić niektóre zbyt znane gmachy czy pomniki, których widoki w pięknym nawet wykonaniu posiada każda prawie szkoła lub zostają nadesłane przez Biuro Propagandy Kolei Francuskich, a więcej zwracać uwagę na charakterystyczne cechy pejzażu i narodu francuskiego. Należy również ubolewać, że autorzy nie umieścili mapy całej Francji. Kilka jej luźnych fragmentów nie daje obrazu całości i wcale nie usuwa tak często u uczniów występującego braku orientowania się na mapie.

Chciałbym także poświęcić parę słów wierszom i piosenkom. Odpowiedni dobór wierszy i piosenek jest rzeczą niełatwą dla autora podręcznika. Nasi autorzy rozstrzygnęli sprawę wierszy o tyle dla nich szczęśliwie, że wprowadzili jedynie dwa: 1) *Le Mont blanc* (p. 109); 2) *Océano nox* (p. 163). Może wyszli z założenia, że dzisiejsza młodzież nie lubi wierszy. Ale czyż szkoła nie powinna dążyć, by młodzież pociągnąć do świata poezji? Czy autorzy podręczników nie powinni się do tego przyczynić?

Co do wybranych piosenek mam tylko drobne zastrzeżenia. Usunąłbym pieśni takie jak Gounod'a: *Marche* (p. 67) oraz Boucher'a: *Apothéose* (p. 77) i wprowadziłbym kilka pieśni charakterystycznych dla niektórych okolic i jej mieszkańców. Naród francuski posiada dużo pieśni ciekawych i prawie przez wszystkich Francuzów śpiewanych. A dlaczego autorzy nie podali nut dla miłej piosenki „*Sous les toits de Paris*” i „*L'Hôtel du* Nr. 3”?

Na zakończenie jeszcze kilka drobnych uwag językowych. Autorzy używają w kilku miejscach niezbyt eufemistycznych wyrazów: „*quoique*” oraz „*quant à*”. — Definicja, dlaczego niektóre pracownice nazywają się

„midinettes“ (p. 12) nie jest zupełnie ścisła. Na str. 40 wyraz „adju-tant“ powinien brzmieć „adjutant“; zapewne jest to przeoczony błąd drukarski. Wyraz „amplification“ należałoby zastąpić np. zwrotem: „Sujets de conversation et de rédaction“.

Materiał gramatyczny w zakresie ustalonym przez program jest w ścisłym związku z tekstem. Poza tym autorzy umieścili w podręczniku systematyczne ujęcie wiadomości gramatycznych. (Tableau synoptique de grammaire). Miałbym i tutaj kilka zastrzeżeń. Wyjaśnienie użycia przedimka (p. 180—181) jest dla uczniów niezrozumiałe. Rozdział ten powinien być inaczej podany. Ponadto w niektórych innych wypadkach należałoby krótko i jasno sprecyzować reguły gramatyczne wraz z odpowiednimi przykładami; wówczas np. rozdział o „Pronoms relatifs“ (p. 190) byłby bardziej zrozumiały.

Słowniczek starannie opracowany zamyka książkę.

Niewątpliwie nowe to wydanie dla klasy III, lepsze i bardziej odpowiadające potrzebom szkoły, należy powitać z uznaniem. Jednakowoż pożyteczny ten podręcznik, przy dzisiejszych zmienionych warunkach szkolnych i wymaganiach programów, nie spełnia życzeń nauczycieli i zainteresowań młodzieży.

Poznań

A. Zarach

JAN PIPEK: Unser drittes deutsches Buch. Deutsche Lande, deutsches Leben. Podręcznik do nauki języka niemieckiego dla III klasy gimnazjalnej, Lwów 1936. Wydawnictwo Zakładu Narodowego im. Ossolińskich.

Z prawdziwym napięciem i wielką ciekawością oczekują nauczyciele języków obcych ukazania się nowych podręczników*). Rzecz to jasna i naturalna, tym bardziej gdy zważywszy, że w żadnej innej dziedzinie program starego gimnazjum nie uległ tak wielkim zmianom, rzeczowym i metodycznym, jak właśnie w dziedzinie nauki języka obcego. Jak realizuje nowy podręcznik nowy program, czy jest zajmujący, zwięzły i przystępny. — oto pytanie, które się wszystkim nasuwa.

Głównym postulatem programu na klasę III jest, jak wiadomo, barwne i żywe przedstawienie różnych typów narodowości niemieckiej „na tle krajobrazu i środowiska“. Autor z właściwą sobie sumiennością starał się spełnić ten postulat programu, przy czym jednak przesunął punkt ciężkości z człowieka na krajobraz. Takie ujęcie tematu, ujawnione już zresztą w tytułach poszczególnych opowiadań („In den Alpen“, „Im Schwarzwald“ i t. p.) pociągnęło za sobą pewne niekorzystne dla podręcznika następstwa. Zmusiło bowiem autora do dość szerokiego stosowania formy opisowej, krótko mówiąc do przewagi opisu nad akcją, a nadto pozbawiło książkę w znacznej mierze walorów wychowawczych, gdyż trudno je wcisnąć w opisy przyrody i krajobrazu. A szkoda, gdyż walory wychowawcze stanowią zwykle cenną zaletę podręczników tego autora.

Podręcznik dla klasy III nie zawiera treści ciągłej (jak np. podręcznik dla kl. II), lecz składa się z kilku dłuższych opowiadań: I. In den Alpen, II. Im Schwarzwald, III. Am Rhein, IV. Deutsches Flachland, V. Im deutschen Mittelgebirge, VI. Am Meer. Ta cykliczna ciągłość treści mogłaby się przyczynić do pewnego urozmaicenia czytań, lecz autor nie wykorzystał tych możliwości, gdyż ujął przeważną część swych opowiadań w formę opisów wycieczek młodzieży do rozmaitych miejscowości. Forma ta, zasadniczo dobra, przez zbyt częste powtarzanie się wywołuje pewną monotonię, — tak, iż nawet różnorodność krajobrazów i przeżyć nie może zatrzeć w zupełności tego wrażenia. Dobry jest pomysł reportażu (III Am Rhein), lecz tu nie został on należycie wyzyskany; najlepszą

*) Podręczniki niemieckie ukazują się niestety zawsze zbyt późno.

zaś jest pełna pogodnego humoru część ostatnia książki „Am Meer”, która przedstawia życie młodzieży w obozie pracy (Arbeitslager).

O ile interpretacja programu i sposób ujęcia opowiadań budzi czasem pewne zastrzeżenia, to doskonały jest dobór tematów i bogactwo treści, zawarte w omawianym podręczniku. Czytanki bowiem pozwalają nam poznać nie tylko całe Niemcy od Alp po Morze Północne, ale także kraje austriackie. Pominąwszy Wiedeń i Jene autor wprowadza nas przeważnie do wsi niemieckiej, gdyż środowiska wielkomiejskie (Berlin, Lipsk, Hamburg) zostały już uwzględnione w podręczniku dla kl. II. Przesuwają się więc przed naszymi oczyma załane słońcem alpejskim chaty pasterzy tyrolskich, piękne domy wieśniaków Schwarzwald, położone w uroczych dolinach, wśród dzikich lasów i skał, a wreszcie stare zagrody wieśniaków Westfalii noszące piętno dawnych wierzeń i zabobonów germańskich. Kreśląc te plastyczne obrazy autor uwypukla zręcznie nie tylko różnice krajobrazów, ale także odmienność charakteru mieszkańców, ich rozmaite zajęcia, zależne od warunków przyrody.

Poza wątkiem głównym znajdujemy też w książce — zgodnie z wymaganiem programu — wiele podań, anegdot, a także ciekawe epizody z życia sławnych ludzi. Ta część książki jest bez zarzutu, anegdota są wesołe i ciekawe, podania odpowiednio dobrane, gdyż nie tylko urozmaicają treść książki, lecz niejako uzupełniają też obraz danej części Niemiec pod względem obyczajów i charakterystyki mieszkańców. Także wiersze, których tym razem jest spora ilość, są na ogół dobre, tylko nie-liczne budzą pewne zastrzeżenia.

Wielką zaletę podręcznika stanowią bardzo liczne i doskonałe ilustracje. Ożywiają one każde opowiadanie, uzupełniając i utrwalać jego tekst. Styl książki jest niezły, miejscami tylko zbyt rozwlekły, język przystępny. Niepotrzebnie jednak autor używa dość często form Konditionalis zanim te formy zostały objaśnione, utrudniając tym samym uczniom zrozumienie tekstu.

Przez nieuwagę zakradły się do książki pewne usterki. Tak np. spotykamy na str. 14 „Der Vogt schickte nach des Tells liebstem Kind” zamiast „Der Vogt schickte nach Tells liebstem Kind”, lub też „Die Puppe wird vom Puppenschnaider mit Hemd, Strümpfen und Schuhen gekleidet”, powinno być oczywiście „...in Hemd, Strümpfe und Schuhe gekleidet”.

Część druga książki, metodyczna, zawiera: a) słowniczek do poszczególnych czytańek i objaśnienia (Erklärungen), b) pytania i tematy rozmówek (Sprechübungen), c) gramatykę (Grammatik).

Słowniczek jest dość dokładny, należałoby jednak na ogół na tym stopniu już częściej posługiwać się synonimami niemieckimi lub opisaniem znaczenia danego słowa w jęz. niemieckim. Objaśnienia (Erklärungen) zręcznie uzupełniają słowniczek pobudzając intuicję językową ucznia i wprowadzając go w zagadnienia słowotwórstwa. Pytania (Sprechübungen) do- brze skonstruowane odnoszą się czasami do treści, przeważnie jednak na- wiązują do przeżyć ucznia i do jego wiadomości z historii i geografii Polski. Doskonałe są pytania syntetyczne umieszczone na końcu poszcze- gólnych części, — pomogą one uczniowi zebrać i utrwalić najważniejszy materiał. Spotykamy też tematy zadań, jak np. zebranie słów należących do pewnej grupy (Bedeutungsgruppe), plany, dyspozycje albo wreszcie te- maty, których celem ma być wdrożenie ucznia do samodzielnego używania słownika.

Mniej korzystnie przedstawia się część gramatyczna. Idzie ona niejako własną drogą niezależnie od tekstu. Nowe prawidła gramatyczne tłumaczy wprawdzie autor metodą indukcyjną na przykładach, ale przykłady te nie stoją w żadnym związku z treścią danej lekcji i nie są do niej zastosowa- ne. Tak więc np. tłumaczy autor w części gramatycznej Futurum II

i jego zastosowanie, jakkolwiek czasu tego w czytaniu danej lekcji zupełnie nie używał. Przykładów takich można by podać więcej.

Lub jeszcze inny fakt. Mowę zależną objaśnia autor w związku z czytanką „Wilhelm Tell und der Schweizer Freiheitskampf“, Czytanka ta jest bardzo długa, a mowa zależna powtarza się w niej w wielkich odstępach zaledwie trzy razy. Czyż jest to racjonalny sposób podania nowych zjawisk językowych? Moim zdaniem nowe prawidła gramatyczne powinny być objaśnione w związku z czytankami, w których dana forma jest często stosowana. Powinny to być czytanki krótkie, łatwe, bez nowego słownictwa, tak iżby cała uwaga ucznia była skoncentrowana na danym nowym zjawisku językowym. W następnych czytankach powinna się ta forma jeszcze powtarzać, aby się należycie utrwalić w pamięci ucznia.

Co się tyczy samych prawideł gramatycznych w tej części, to też nie wszystkie są trafne i wyczerpujące. I tak np. wylicza autor błędnie wśród czasowników, po których używany jest bezokolicznik bez przyimka „zu“, czasownik „brauchen“, a nadto podaje tu cały szereg czasowników rzadko z tą składnią używanych, obarczając niepotrzebnie pamięć ucznia.

Niewystarczające są też moim zdaniem objaśnienia i prawidła dotyczące się zdań czasowych z „als“ i „wenn“ (str. 162 i 163); w pierwszym wypadku pominięto, że zdania z „als“ odnoszą się tylko do przeszłości, a w drugim wypadku, że zdania zaczynające się od „wenn“ odnoszą się także do czynności częstotliwej. Takich niedociągnięć jest jeszcze kilka. Dobre natomiast i pomysłowe są ćwiczenia gramatyczne.

Część trzecia książki zawierająca słownik jest starannie ułożona i podaje także słownictwo klasy I i klasy II.

Nadmienić jeszcze należy, że książka poza treścią właściwą posiada także „Anhang“ który zawiera w przystępnym ujęciu i języku pierwszą część podania o Nibelungach i fragment nowelki Storma „Der Schimmelreiter“. Ta część odda w praktyce wielkie usługi, dostarczy bowiem materiału do lektury kursorycznej.

Reasumując dotychczasowe uwagi, należy zaznaczyć, że książka, mimo pewne usterki, które w drugim wydaniu łatwo się dadzą usunąć, spełnia całkowicie swoje zadanie. Dzięki bowiem przystępności, dobrze dobranej treści i świetnym ilustracjom ułatwi ona pracę nauczycielowi i uczniom.

Warszawa

A. Heroldowa

W. DEWITZOWA — G. ŻÓŁTKOWSKA: Zum schaffenden Menschen in deutschen Landen! Podręcznik do nauki języka niemieckiego dla III klasy gimn. Państwowe Wydawnictwo Książek Szkolnych. Lwów.

Przystępując do oceny powyższego podręcznika nie można się oprzeć radosnemu uczuciu pewnej dumy ze zdobyczy neofilologii polskiej w zakresie dydaktyki z ostatnich lat. Mamy prawo stwierdzić, że w niewielu państwach nauczanie języków obcych wchłonęło w siebie tyle wskazówek teorii dydaktycznej, przetwarzając ją w stosowaną praktykę, i że niewiele państw poszczycić się może podręcznikami do nauczania języka obcego o tak wysokim poziomie. Jeśli do tego podkreślimy bogactwo pierwiastków kulturoznawczych i wychowawczych zawartych w naszych podręcznikach, zrozumiemy wartość dokonanej pracy. Upoważnia mnie do tego rodzaju sądu nie tylko własne przekonanie, lecz także rozmowy na temat omawianego podręcznika, prowadzone podczas mego wakacyjnego pobytu w Monachium z członkami „Deutsche Akademie“, która posiada całą bibliotekę podręczników do nauczania języka niemieckiego z różnych krajów świata. Oświadczyli oni, że zamierzają wprowadzić omawiany podręcznik na swoich wakacyjnych kursach dla germanistów. Godzi się o tym wspomnieć w chwili, kiedy pewne rozgoryczenie z powodu rozbudowy pro-

gramu języków obcych skłania niektórych fachowców do przekreślania nawet dodatnich wartości dokonanej w ostatnich latach pracy.

Omawiany podręcznik składa się z ośmiu zamkniętych w sobie części, które oparte o oś programową klasy III-ciej, „człowiek i jego kraj” prowadzą ucznia w różne kraje mowy niemieckiej, a równocześnie zapoznają go z najważniejszymi zagadnieniami społecznymi i gospodarczymi omawianych krajów. Trzeba przyznać, że rozmiary podręcznika mogą przestraścić i nauczyciela i ucznia, tym bardziej, że program przewiduje obok podręcznika wprowadzenie dwóch lektur w kl. III-ciej. Z konieczności będzie musiał nauczyciel dokonać pewnych skrótów, a ostatnie dwie części potraktować jako lekturę.

Część pierwsza „Menschen kämpfen mit der Nordsee” wprowadza żywioł morski i krajobraz nadbrzeża oraz ludzi z nim związanych. W ciekawie napisanych czytankach przewijają się przed oczyma ucznia charakterystyczne typy chłopów żyznych północnych nizin, rybaków, żeglarzy, i młodych robotników, zdobywających w walce z żywiołem nową ziemię. Wiersze Storma: Meeresstrand, Jahnke’go: Mittag, Heinego: Sturm, piosenka Jahnke’go: Lustiger Matrosensang, oraz opowiadanie „Die Sage vom Schimmelreiter” i „Wie der blanke Hans in der Sturmflut tobte” pozwalają uczniowi wczuć się w poezję morza i poznać podania mieszkańców nadbrzeża. Przygody młodego włika morskiego Hinnerka pobudzą zapewne fantazję naszej młodzieży, tak rozbudzoną zagadnieniami morskimi. Równocześnie zapoznaje nas ta część z pewnymi urządzeniami społecznymi i gospodarczymi współczesności niemieckiej, jak to zresztą podobnie czynią części dalsze podręcznika. Wprowadza nas mianowicie w życie obozu pracy i organizacji „Arbeitsdienst” oraz zmusza młodzież do zastanowienia się nad nowym prawem chłopskim „Erbhofgesetz”. Dożynki na Bückerbergu w Westfalii, które ściągają delegacje chłopskie z całego kraju, dają autorom możliwość wprowadzenia w drugiej części p. t. „Stadt und Land, Hand in Hand”, bogatej galerii typów regionalnych z ich strojami i podaniami. Rozważają też autorzy w czytankach tak aktualne u nas zagadnienie współpracy miasta i wsi oraz dają żywy obraz życia obozowego żeńskiej organizacji młodzieżowej „Bund deutscher Mädel”. Z uznaniem podkreślić przytem należy różnorodność formy, w jakiej autorzy starają się podać tę bogatą treść. Formą podstawową są oczywiście opisy, opowiadania i dialogi, lecz poszczególne cykle będą raz połączone w opowiadanie przy kominiku, raz w następujące po sobie punkty programu ogniska młodzieżowego, innym razem przybiorą formę opowiadania na przestrzeni kilku numerów gazetki młodzieży, lub reportażu radiowego, a w dalszych częściach formę pamiętnika lub obrazków filmu. Część trzecia „Menschen von Heute, Strassen für Morgen” daje obraz pracy przy autostradzie Heidelberg—Darmstadt, porusza subtelne zagadnienie różnicy zapatrywań pokolenia starszego i młodszego, które jednak potrafi za sobą porwać całe społeczeństwo do wspólnej pracy. Sztuczna jest koncepcja konkursu radiowego urządzonego ponoć przez radiostację warszawską na najlepszy reportaż transmitowany z Berlina, Wiednia i Zurychu, oraz wywiązująca się z tego korespondencja międzyszkolna młodzieży. Dali się tu autorzy zapewne porwać chwalebnej intencji zainteresowania młodzieży powyższymi tematami. Reportaże te nie dają oczywiście należytego obrazu tych miast, uniknęły jednak nudnej opisowości dawnych podręczników. Odpowiedni materiał ilustracyjny i sam nauczyciel uzupełnią braki. Część piąta „Maschinen, Maschinen... und doch Seele” zainteresuje szczególnie dziewczęta, przy czym należy podkreślić, że omawiany podręcznik w ogóle akcentuje pierwiastek feministyczny, na którego brak w podręcznikach skarżyły się szkoły żeńskie. Wartość wychowawcza wyraża się tu w czynnej miłości bliźniego. Równocześnie zapoznają się uczniowie z działalnością organizacji „Kraft durch Freude”. Kompozycyjnie najsłabszą może częścią jest część szósta „Rheinland —

Wunderland". Przyczyniło się do tego nagromadzenie podań nadreńskich, które hamują i tak nie bardzo frapującą akcję. Ostatnie dwie części „O du mein Land Tirol" i „Bei den Segelfliegern auf dem Jungfrauojoch" przeznaczone prawdopodobnie na lekturę uzupełniającą obejmują swoją treścią Austrię i Szwajcarję, zbyt mało uwzględnione w podręczniku. I znowu tematy pociągające naszą młodzież: szybownictwo i turystyka gór-ska. W dodatku do całości znalazły miejsce ballady, anegdoty i humor oraz różne zagadki i krzyżówki, czasami zbyt wyszukane.

Oceniając zatem tekst podręcznika, przyznać musimy, że jest on żywy, aktualny i współczesny, zawiera bogatą treść wyrażoną w urozmaiconej formie. Podręcznik nie jest łatwy i może być przerabiany jedynie w klasie uzdolnionych uczniów.

Część metodyczna odznacza się dokładnością i pedanterią znaną nam z poprzednich podręczników tychże autorów. Bogata grafika przybiera niekiedy zbyt rozległe rozmiary. Tablice budowy zdań (Satzbautafeln) i tabelki użycia czasów i trybów (Merktafeln) oddadzą swoją wyrazistością naszym uczniom dużą usługę. Inna rzecz, że materiał gramatyczny przeznaczony na tę klasę jest zbyt duży a autorzy w swej dokładności rozbudowali go tak niezmiernie, że nauczyciel został zmuszony do wprowadzania na każdej nieomal lekcji jednego lub nawet dwóch zjawisk językowych. Skarżą się na ten nadmiar gramatyki nawet pracownicy uczniowie. Mam wrażenie, że należałoby koniecznie część tego materiału przesunąć do klasy IV-tej. Pytania części metodycznej nawiązują w sposób umiety do naszego życia narodowego i państwowego oraz do przeżyć ucznia. Nie zawsze przykładać można tematom do samodzielnych wypracowań (Aufgaben zur selbstständigen Arbeit) ze względu na ich trudność i nieprzygotowanie ucznia do tego rodzaju pracy w języku obcym (np. str. 36, 37, 53, 57 i in.). Zestawienie zjawisk gramatycznych tworzy właściwie małą gramatykę i zwalnia nauczyciela od potrzeby wprowadzenia osobnego podręcznika. Słownik jest niezmiernie pracowicie ułożony i pobudza młodzież do rozmyślań z zakresu słowotwórstwa pod warunkiem, że nauczyciel wytłumaczy uczniom uwagi wstępne i zaprawi ich do odpowiedniego posługiwania się nim. Pożyteczne będą też mapki Niemiec i Austrii. Liczne ilustracje bardzo starannie dobrane nie zawsze wypadły dobrze w odbitkach podręcznika. Mam co do niektórych zastrzeżenia, np. str. 15, 46, 74, 81, 126, 132, 135.

Lublin

J. Klinghoffer

Z. LEMPICKI i G. ELGERT: Deutsch. Podręcznik języka niemieckiego dla III klasy gimnazjalnej. Książnica—Atlas. T.N.S.W. 1936, str. 216. Ilustracje Andrzeja Koryłowskiego.

Dwa dotychczasowe podręczniki spółki: Lempicki—Elgert odznaczają się interesującą treścią, podaną w przystępnej formie, dość łatwym, a nie zbyt obfitym doбором ćwiczeń gramatycznych i estetyczną formą zewnętrzną. Zwłaszcza w wysokim stopniu posiada te zalety część II. podręcznika, którą oceniałem w „Neofilologu" w roku ubiegłym.

Przystępując do niniejszej oceny, muszę z góry zaznaczyć, że część III. wydaje mi się mniej udaną niż część II.

Autorowie pomyślnie rozwiązali stronę anegdotyczno-opisową podręcznika, wprowadzając dwoje młodych bohaterów: Fritza Petersena z Hamburga i jego siostrę Hildę. Fritz jest bezrobotny i pracuje jako parobek (Landhelfer) u chłopą fryzyjskiego, poznając w ten sposób wybrzeże morza Północnego; Hilda dostaje posadę panny sklepowej w Wirtembergii i poznaje dialekt szwabski i południowo-niemieckie stosunki, po czym przenosi się do Turynii. Ale i Fritz dostaje wkrótce posadę w fabryce samochodów pod Stuttgartem, a fabryka deleguje go po drzewo

do Alp bawarskich. Okolicznościowo Hilda pracuje i w Berlinie, tak że śledząc losy i przygody dwojga młodych, poznajemy w myśl programu spory szmat ziemi niemieckiej. Jest to zajmujące, opisy przyrody występują na tle obrazów z życia, nie są też za trudne, tak że książkę czyta się z zainteresowaniem. Tu i ówdzie poznajemy zgodnie z programem okolicznościowo regionalne podania ludowe, pod koniec mamy (w skróceniu) dłuższą nowelę (Fr. Hebla — Eine Nacht im Jägerhause) oraz dość obfity zbiór anegdot, dowcipów i przysłów. Język tych opowiadań jest na ogół bez zarzutu.

Poezje rozsypane są po tym tomie dość obficie, wiele z nich jest przepięknych, ale w tym dziale właśnie miałbym zastrzeżenia. Obok króciutkich i łatwych wierszyków, stanowiących jakby poetyczną ilustrację czytanek, znajdujemy w tym tomie wiersze znane nam z dotychczasowych czytanek na kl. IV dawnego gimnazjum, np. Goethego „Erlkönig” (str. 60), Lillencrona „Die Musik kommt” i Heinego „Die Loreley”. Zachodzi pytanie, czy utwory te pod względem formy i treści nie przerastają siłą młodzieży dzisiejszej klasy III? Ta sama wątpliwość tyczy się wiersza R. Dehmela p. t. „Erntelied”, który jest utworem głęboko rewolucyjnym; autorowie usiłują to jakby zatrzeć przy pomocy odpowiednich komentarzy. Tak np. kiedy autor (mając na myśli oczywiście rewolucję) pisze: „es fegt der Storm die Felder rein” (str. 14) komentator wyjaśnia w podręczniku: „vor dem Storm wird das Getreide in Scheunen gebracht” (str. 103). Tego rodzaju komentarze wydają mi się nie bardzo poważne. Raczej nie należało wcale tego pięknego wiersza pomieszczać na tym poziomie (ani oczywiście tym bardziej w kl. II, jak to znalazłem w innym podręczniku).

W komentarzach i pytaniach do poszczególnych ustępów znalazło się uderzająco dużo pytań, zdaniem moim, trudnych do odpowiedzi nawet dla nauczyciela, a cóż dopiero dla ucznia na tym poziomie. Tu należą wszystkie te niewinne pytania regionalne, na które nauczyciel zwykle nie znajduje, zwłaszcza w większych miastach, żadnej odpowiedzi w klasie, ale na które powinien oczywiście sam jakąś odpowiedź przygotować, co nie jest wcale tak łatwe, np. „Kennst du eine polnische Sage aus dem Leben der Seeleute? Was für eine?” (str. 106). „Wie feiert man in unserer Gegend das Erntefest?” str. 103 i t. a.

Cwiczenia gramatyczne wydają mi się bardzo celowe, niektóre jednak wymagałyby wyraźnych reguł, np. ćwiczenie na *das, der, was?* (str. 107). Mam również wątpliwości co do terminologii gramatycznej, która w myśl „programu” (str. 252) powinna być łacińska, a w naszym podręczniku jest mieszana: łacińsko-niemiecka. Rzecz ta wymagałaby uporządkowania.

Wreszcie bardzo poważne zastrzeżenia budzi strona ilustracyjna podręcznika. Poza kilku niezłymi zdjęciami fotograficznymi mamy ilustracje p. Koryłowskiego, które zupełnie nie stoją na wysokości zadania, a niektóre są wprost marne, np. na str. 19, 28 i 29 (nieudolne naśladownictwo drzeworytów średniowiecznych), na str. 34 i 61 (marnie przerysowany Schwind) i parę innych. Żałam myśli się o pięknych ilustracjach Topolskiego do cz. II.

W sumie — zdaniem moim — książka Lempickiego i Elgerta jest dobrą i pożyteczną, jakkolwiek stoi niżej niż podręcznik tych samych autorów na klasę II.

Warszawa

T. Mikułowski

T. GRZEBIENIOWSKI, K. JASTROCH: „Great and Greater Britain”. Scenes and stories. Podręcznik języka angielskiego dla III kl. gimnazjalnej.

Państwowe Wydawnictwo Książek Szkolnych wydało w r. 1936 podręcznik języka angielskiego na kl. III. Tym razem opracował go zespół

autorski, złożony z dwóch osób, które dotąd indywidualnie wydawały podręczniki na klasy niższe. Treść podręcznika ujęli autorzy w 3 części — I-a, opisy Wielkiej Brytanii, II-a, opowieści historyczno-legendarne, III-a, Imperium Brytyjskie. Podział ten oparto na wytycznych programu ministerialnego.

Przyjrzyjmy się części I-ej. Składa się ona z 18 lekcji. Mamy tu rzut oka z samolotu na Anglię od skał Dovru aż do północnych brzegów Szkocji, — dalej notatkę dziennikarską z wycieczki weekendowej do południowych miejscowości kąpielowych. Parę następnych lekcji poświęcono różnicom regionalnym Anglii, Szkocji i Irlandii, uwzględniając momenty psychologiczne i właściwości językowe. Dalej dowiadujemy się o powstaniu, rozwoju i obecnym znaczeniu policji angielskiej, o wysokim poczuciu uczciwości i swobodzie wypowiedzania się publicznego w obrębie Hyde-Parku. W lekcji 15-ej napotykamy dość nieoczekiwanie znów nawrót do pierwszego tematu, t. j. geograficznego rzutu oka na Anglię. Wreszcie część ta kończy się opisem tradycyjnych regat Cambridge— Oxford, oraz wyliczeniem kanonów fair-play w sporcie.

Tyle co do prozy. Część ta zawiera jeszcze 7 wierszy — czyli na 18 lekcji — 7 przypada na poezję. Nie wchodząc na razie w to, czy wybór wierszy wypadł tu szczęśliwie — uderza fakt, że aż tyle miejsc poświęcono poezji i to w części, która ma zapoznać z krajem i ludźmi *pod kątem współczesności* — czyli inaczej mówiąc — zorientować uczniów w nowym terenie — dać garść praktycznych wiadomości najbardziej potrzebnych i celowych w formie najprostszej, a więc potocznej. I tu może jest przyczyna, że obraz Anglii w tej I-ej części nie wyszedł dość wyraźnie. Jeżeli idzie o etyczną stronę sprawy to z uznaniem podnieść należy, iż podkreślono głównie dodatnie cechy charakteru Anglików, a zwłaszcza ich rzetelność. Swobody obywatelskie zilustrowano jednakże tylko — tą „klapą bezpieczeństwa“, jaką jest nieograniczona wolność słowa na terenie Hyde-Parku. Pominęto wszakże tę drugą wolność ograniczoną głębokim poczuciem poszanowania prawa, wczesnym zrozumieniem idei dobrowolnej współpracy (partnership) dla ogólnego dobra. Ten właśnie rodzaj wolności jest dla nas wyjątkowo ważny. Dałby się też tu łatwo tematowo powiązać. Przykładów zaś szukać nie trudno, — daje ich mnóstwo zwykle, codzienne życie obywatela angielskiego.

Część druga, legendarno-historyczna, jest największa — 28 lekcji, stron prawie 50! Materiał rozmieszczono chronologicznie od króla Artura aż po koniec XIX w., przy czym więcej miejsca poświęcono wiekom dawnym. A więc — król Artur, Alfred Wielki, Ryszard Lwie Serce, — dalej Magna Charta — długa legenda szkocka o Tomaszu z Hersildoune-Wallace, — wreszcie obrazek historyczny z czasów króla Ryszarda z Robinem Hoodem. Królowej Elżbiecie i teatrowi za jej czasów poświęcono 2 lekcje. Czasy Cromwella ujęto w jednej, — potem bitwa trafalgarska i skok w sam koniec XIX w. do jubileuszu królowej Wiktorii. Od lekcji 38 zaczynają się tematy społeczne, jak zniesienie niewolnictwa, organizacja szpitalnictwa i bibliotek, jako też wprowadzenie kolei żelaznej, statków parowych, poczty w znaczeniu nowoczesnym. Wpleciono w tę część jeszcze 4 wiersze i 3 anegdotki.

Po przeczytaniu części II-ej nie można oprzeć się wrażeniu, że temat legendarno-historyczny najbardziej odpowiadał skłonnościom autorów i może dzięki temu rozrósł się nieproporcjonalnie do części innych. Są to długie dziesiątki stron prozy opisowej, niebezpiecznej w takich ilościach, o ile idzie o zainteresowanie i żywy stosunek młodzieży do tematu. Pod znakiem zapytania postawić też należy w wielu wypadkach sam wybór treści. Więc długa i zawiła sprawa podpisania Magna Charta — mogąca interesować ludzi o polityczno-parlamentarnym nastawieniu, jednak dla młodzieży w wieku lat około 15 — za ciężko strawną. Dalej wspomniana już

przewlekła legenda szkocka o Tomaszu Hersildoune, nie dająca się usprawiedliwić walorami etycznymi ani artystycznymi; próbka dramatyczna z Robinem Hoodem nie posuwa nas w zrozumieniu epoki, — napróżno też szukać tu akcji, która by tłumaczyła formę dramatyczną.

Część społeczno-reformatorska jest niewątpliwie wartościowa i wybór tematów wypadł szczęśliwiej. Niepokojąca jest tylko znów forma — t.j. zwycięska proza opisowa, panująca tu niepodzielnie. 3 anegdotki na przestrzeni stron 50-ciu napróżno starają się przeciwstawić władcemu opisowi.

Część III-cia kolonie, dominia i egzotyka — ma stron mniej — niepełna 30 — a w tym — jak w części I-szej, dużo wierszy — 6! Wiadomo, że ten temat specjalnie interesuje młodzież — zawsze jest na nowo spragniona poznania rzeczy dalekich. Co jej dają autorzy? List z Afryki południowej o zakładaniu ferm, list z Australii o hodowli owiec — opowiadanie o Robercie Clive — zwycięzcy w walkach z Hindusami, o Mc Larenie założycielu plantacji palm kokosowych w Australii. Jedną lekcja poświęcona lotnictwu, mianowicie przelotowi Sir Alana Cobhama do Indii, dalej opowiadanie o tym, jak Mungo Park dotarł do źródeł Nigru. Obrazek sceniczny na tle walk z dzikimi — i 6 wierszy. W stosunku do części drugiej — ta jest uderzająco uboga, mimo niesłychanego bogactwa tematu związanego z życiem współczesnym. Autorzy wprawdzie poruszyli kilka ważnych zagadnień na tle odkrywczo-plantatorskim, — jednakże tak ważna dziedzina komunikacyjno-handlowa została prawie zupełnie pominięta. Zastrzeżenie budzi również niejasne postawienie sprawy podboju Indii w opowiadaniu o Robercie Clive. Jeżeli idzie o formę — to znów króluje tu opis.

Trzeba jeszcze wspomnieć parę słów o wierszach. Na ogół są to wiersze dobre — z repertuaru wielkiej poezji. Ilość ich jednak w części I-ej i III-ej jest zbyt duża z uszczerbkiem właściwego tematu. Niektóre — o charakterze regionalnym dość trudne językowo — trafiają się też zupełnie pozbawione wartości artystycznej (Whistle Away). Gorzej wypadł dobór piosenek pod względem treści (Maypole Song).

Element humoru tak ważny dla ożywienia nauki — a u Anglików bardzo bogaty i swoisty — występuje — jak wspomniano już — w znikomiej ilości.

Dział Explanatory Notes and Grammar dający wyjaśnienia gramatyczne, leksykalne i rzeczowe do każdej lekcji — wraz z ćwiczeniami gramatycznymi ułatwia nauczycielowi pracę i odpowiednio wyzyskanie materiału. Nasuwa się pytanie — czy należy tekstów z literatury pięknej używać jako materiału do ćwiczeń gramatycznych? Przegląd gramatyki i słownik są cenne dla ucznia. Słownik jednak — co z ubolewaniem stwierdzić należy — wykazuje znaczne braki — zwłaszcza w imionach własnych, koniecznych ze względu na transkrypcję fonetyczną. Jako przykład posłużyć może jedna tylko lekcja 57, z której pominięto w słowniku wyrazy: Brancker, Bucharest, Carpathians, Taurus, Jaspaiguri, Gurkha, Rangoon, Karachi.

Na dobro podręcznika należy zapisać dużą ilość fotografii krajobrazu angielskiego.

Warszawa

Dr. Zofia Siwicka

ROMAN DYBOSKI: Charles Dickens. Życie i twórczość. Książnica-Atlas. — Lwów-Warszawa. 1936.

Dickens, który jest źródłem nieskończonego strumienia prac krytycznych w literaturach Zachodu, w Polsce — mimo dużego wpływu na naszą powieść — nie ma prawie wcale krytycznej literatury o sobie. Toteż dobrze się stało, że w roku jubileuszowym „Pickwicka” prof. Dyboski wydał o Dickensie monografię, która powinna stać się punktem wyjścia dla poważniejszych studiów. Choć niewielka rozmiarami (108 str.), zawiera ona

jednak wszystkie potrzebne o nim wiadomości. Autor ułożył je w porządku biograficzno-chronologicznym; szczegóły z życia przeplatają się i wiążą z analizą powieści, z których prof. Dyboski wybiera najbardziej charakterystyczne szczegóły treści i idei. Podaje też pewne filiacje postaci i sytuacji z utworów Dickensa z poprzednikami jego; możnaby tu dodać, przy „Dawidzie Copperfieldzie”, że jednak pierwszym obrazkiem psychiki dziecka w powieści angielskiej jest świetny typ rozpuszczonego chłopczyka w powieści Disraeliego „Venetia” (1837) — mały lord Cadurcis jest co prawda wzorowany na dzieciństwie Byrona, niemniej jest to pierwszy, o ile mogę sądzić, prawdziwy portrecik dziecka w lit. angielskiej. Nie mógłbym się zgodzić na wpływ „Nędzników” (a raczej „Nędzarzy”) W. Hugo na wybór tematu w „Great Expectations” ze względu na chronologię tych utworów. [Przy sposobności, skoro prostujemy dzisiaj tytuł „Les Misérables” i zupełnie słusznie, moglibyśmy może sprostować tytuł powieści Goldsmitha i mówić o „Proboszczu (lub: Pastorze) z Wakefield”, a nie o „wikarym”, skoro „the vicar”, w historycznym znaczeniu administratora parafii, należącej swego czasu — przed kasatą klasztorów — właśnie do klasztoru, nie ma nic wspólnego ani z naszym, ani z angielskim pojęciem „wikarego” (the curate, the assistant)]. Do spisu przekładów dostała się przypadkowo „Lady Ludlow” przez Mrs. Gaskell, drukowana w dicken-sowskich „Household Words” i przez tłumacza polskiego z r. 1861 wzięta za rzecz Dickensa; przez przoczenie też p. Pecksniff ma trzy córki, zamiast dwóch (Mercy i Charity, w skróceniu: Merry i Cherry).

Pisana zwykłym prof. Dyboskiemu swobodnym stylem, umiejętnie sugerującym czytelnikowi reakcję na omawianą treść, pierwsza ta monografia polska o Dickensie powinna istotnie zachęcić do szerszej lektury tego wielkiego pisarza w Polsce. Czy ta lektura przyniesie w rezultacie powstanie nowych arcydzieł humoru polskiego, jak tego życzy sobie autor w zakończeniu przedmowy, to kwestia, której rozstrzygnąć nie można. Naturalnie nie może być mowy o wpływie bezpośrednim, bo jeżeli gdzie, to właśnie w zakresie humoru wyłączność narodowa występuje bardzo silnie i próby odtwarzania obcego humoru (nawet tak genialne jak Słowackiego w stosunku do Shakespeare’a i Byrona), wyglądają jak przekłady. W ogóle trzeba by raz zabrać się do badań nad humorem jako najlepszym przewodnikiem do narodowego charakteru. Zadanie to nie jest łatwe; u samego jego progu staje pytanie, czy pracę tę lepiej wykona człowiek danego narodu, czy właśnie obserwator obcy. Oto jedno z tych pytań, które tak często dręczy nas, neofilologów, pogłębiając jeszcze więcej poczucie odpowiedzialności za prawdziwość obrazu obcej kultury, który kreślimy przed naszymi czytelnikami i słuchaczami. Książeczka prof. Dyboskiego podaje jasny i dokładny w zasadniczych zrębach obraz twórczości Dickensa i powinna znaleźć szerokie zastosowanie w bibliotekach licealnych, celem zaznajomienia młodzieży z postacią jednego z największych pisarzy świata.

Warszawa

Andrzej Tretjak

LISA TETZNER: Hans Urian. Die Geschichte einer Weltreise. Opracował Dr. Edward Buczowski. Książnica-Atlas 1936. Bibl. Niem. Ser. II. tomik 50.

Piękne to opowiadanie (odświeżające też wiadomości uczniów z geografii) trzyma w napięciu do ostatniego rozdziału: jak Hans z zajączkiem wybrnie z terapatów. Wyobrażenia nie krepuje się rzeczywistością, zaś element baśniowy został tu całkiem uwspółcześniony. Krótkie zdania i łatwy język umożliwiają zrozumienie lektury już w drugim roku nauczania. Łatwo przy tym wyłowić momenty wychowawcze i nakłonić uczniów do zastanowienia się i wvrzania w języku obcym (solidarność dziecięca, ochrona zwierząt).

Niestety opracowanie pozostawia dużo do życzenia.

Już podanie znaków konwencjonalnych po tekście utrudnia uczniom korzystanie, gdyż nie wszyscy potrafią je odszukać. Objaśnienia nie są konsekwentnie przeprowadzone. Wybór wydaje się dowolny, gdyż brak objaśnień wielu wyrazów, które nie powinny jeszcze być uczniom znane a są objaśnione takie, które już są znane (np. brak objaśnień: frühzeitig, sich verbeugen, Knapp, übrig, Dorfbub, jest zaś: der Weizen, der Hafen, die meisten). Zbyt częste jest tłumaczenie na język polski, tam gdzie można wyraz zastąpić innym niemieckim (np. einmal die Woche — raz na tydzień), natomiast niekiedy wyraz jest objaśniony wyrazem niemieckim trudniejszym (np. der Palmenwein — ein Getränk aus Palmensaft lub die Schwarzen — die Mohren, brak zaś tamże objaśnienia der Neger). Zbyteczne są tam reguły gramatyczne (np. zdania z „wenn“, „als“ i t. p.), utrudniają one bowiem lekturę a nie spełniają zupełnie jej celu. Przydałyby się natomiast częstsze objaśnienia zwrotów (np. „er hat den Herrn gespielt“), tu i ówdzie też etymologia wyrazów, zwłaszcza przy wyrazach pochodnych (np. Wirklichkeit — wirklich). Niektóre formy trudniejsze nie zostały objaśnione (np. glitten, litten).

Trafne są dodane na końcu książeczki tematy do rozmówek i syntezy, z których z przyjemnością korzystać będzie każdy nauczyciel. Wprowadzenie tematów nie związanych z treścią utworu, o charakterze ogólniejszym, nasunie uczniom niejedno podobne zagadnienie (do rozdz. 19 dodałbym: Hans fliegt über deinem Wohnort. Was sieht er?).

Odsyłacze do wyrazów poprzednio już tłumaczonych przy powtarzających się trudniejszych wyrażeniach utrwaliłyby zdobyty materiał.

Kołomyja

M. Komet

J. HANDEL: Dzieje językoznawstwa, Lwów, 1936.

Pod tym tytułem ukazała się we Lwowie książka J. Handla, wobec której budzić się tylko może respekt. Prof. Ganszyniec dobrze zrobił, że dzieło to wydał nakładem Filomaty. Książki z tej dziedziny w Polsce nie mieliśmy. Bibliografia, zestawiona na 23 stronach, ujęta wedle grup zagadnień: historia językoznawstwa, psychologia języków, fizjologia mowy, czasopiśmiennictwo językowe oraz gramatyki poszczególnych języków, stanowi niewyczerpane źródło dla każdego badacza spraw językowych.

Zagadnienia językowe są bardzo stare, zajmowali się nimi żywo Grecy i znani nam greccy gramatycy, za którymi później w dziejach poszli Rzymianie. Jednakże tym zajmowali się wyłącznie filozofowie i cała nauka o języku ograniczała się do obserwacji i opisywania języka i jego zjawisk. W wiekach średnich rozbudowała się wprawdzie etymologia, ale uprzywilejowano tylko trzy języki: łacinę, grekę i hebrajski, zaniedbawszy języki inne. Poprzez Dantego, Gannacha i Reuchlina postępuje lingwistyka do Boppa i Raska, którzy na systematycznych przykładach wykazali indoeuropejską grupę glottyczną. (Por. staroindyjskie mata, słowiańskie mati, germańskie modar, łacińskie mater, greckie meter). Jakób Grimm uzupełnia poprzedników, a Humboldt zapładnia znowu lingwistykę. Poczynają się ukazywać pierwsze dzieła etymologiczne, porównawcze gramatyki i rozmaite słowniki. Niemcy, a za nimi Francuzi, wydają pierwsze obszerne i ściśle naukowe dzieła lingwistyczne. Rodzi się nauka fonetyki. Brugmann pisze trzecią porównawczą gramatykę indoeuropejskiej grupy językowej. Na katedrach uniwersyteckich poczyną się coraz więcej uprawiać naukę języków i językoznawstwo w ogóle. Występują Dellbrück, G. Mayer, sławista Leskien i Steinthal.

Rozwija się też lingwistyka w Polsce. Występują badacze tej miary, co Baudoin de Courtenay, Rozwadowski i Łoś. Te dzieje ujął Handel osobno i ładnie, a całość wypadła znakomicie.

Kraków

S. Stendig

ROMAN DYBOSKI: Między literaturą a życiem. Rój, 1936.

Prof. Dybowski zebrał w okazałym tomie szereg studiów z literatury angielskiej, dawnej i współczesnej. Czytamy zatem tak o Tomaszu Morusie (Utopia), Szekspirze (Wyspiański o Hamlecie), o Walterze Scocie, z okazji stulecia, o wielkich pisarzach angielskich XIX wieku: Dickensie, Thackerayu, G. Eliocie), jak o współczesnych mistrzach słowa: Conradzie, Bennecie i Galsworthym, po jego nagłej śmierci.

Znajdujemy w książce i ciekawe rozprawy polityczne o Anglii. Zwłaszcza o wielkich jej politykach, jak Lordzie Balfourze i Greyu, nadto o życiu społeczno-moralnym współczesnych Anglików i Anglii z przed stu lat i w chwili obecnej.

Interesującym jest rozdział o szkolnictwie angielskim i zasięgu oraz rozroście języka angielskiego.

W ogóle daje nam autor duży wycinek życia kulturalnego Anglii, wychodząc poza literaturę dosyć często i ujmując nawet pewną problematykę Amerykan, o których pisze w ustępie p. t. „Amerykanizm“.

Interesują Dyboskiego również przemiany w uniwersytetach, którym wszak nie ostała się i Polska.

Autor zamieścił też swój odczyt z okazji stulecia śmierci Goethego, wygłoszony w auli krakowskiej Almae Matris. Staranny dobór tematów, uaktualnienie szeregu z nich i bogaty dobór zagadnień literackich, społecznych i politycznych, czyni z książki Dyboskiego pożyteczną lekturą dla neofilologa, zwłaszcza anglisty, którego prof. Dyboski jest przyjacielem wielkim.

S. Stendig

RENÉ BAZIN: Contes de Bonne Perette. Książnica-Atlas. Lwów-Warszawa 1936. — (Opracowała W. Helmanowa).

Bardzo był szczęśliwy pomysł p. Helmanowej, że sięgnęła do autora, który daje obraz dzisiejszej Francji, ale nie tej opanowanej żądzą pieniądza i użycia, lub ambicjami politycznymi, lecz Francji wiejskiej, gdzie prócz materialistycznych pobudek życiowych, tkwi idealizm, w postaci przywiązania do ojcowizny. Jest ono podobne do miłości naszego chłopca do ziemi.

W zagadnieniach dodanych na końcu książki do nowelki czwartej jest wyraźna aluzja do tego podobieństwa, zwłaszcza w literaturze, wszak życie wieśniaka francuskiego zbliżone jest również do życia naszych „Chłopów“. Utwory R. Bazin nabierają dziś większego, niż kiedykolwiek znaczenia, wobec najnowszych prądów społecznych, gdzie hasło „powrotu na wieś“, a raczej pozostania na wsi, tak dużą odgrywa rolę. Szkoda też, że w wyborze nowelek nie dano „Le retour“ jako pierwszej i nie dość uwzględniono momentu „exode de la campagne“ we wstępie „Notice sur l'auteur“. Nie zmniejsza to bynajmniej wartości książeczki, która składa się z 4 nowelek: „Bonne Perette“, „La Corneille au bec rouge“, „La jument bleue“ i „Le retour“. We wszystkich przebija umiłowanie jeśli nie wsi, to natury w ogóle, która odmalowana jest barwnym i prostym językiem, oraz sympatia dla ludzi prostych. Pod względem trudności językowych nowelki nie są jednakowe. O ile pierwsza opowiedziana jest „językiem Daudeta“, o tyle druga, będąca opowiadaniem par excellence morsko-bretońskim, obfituje w wyrażenia specjalne, dość trudne.

Zalecenie do czytania tej nowelki jest poniekąd usprawiedliwione programem, a zwłaszcza niektórymi podręcznikami na kl. III, gdzie b. szeroko uwzględniona jest Bretania i związane z nią tematy morskie, b. zresztą aktualne i interesujące dla młodzieży. Trzecia nowelka to jakby wyimek z epepei napoleońskiej — jest dość łatwa, jak również i czwarta. Co do języka tych utworów, to trzeba zwrócić uwagę, że tak jak w ogóle język Bazin'a, język nowelek jest równy, spokojny, daleko odbiegający od używanego dziś przez niektórych autorów sposobu pisania, a dla cudzoziem-

ców bardziej rozumiały. Dodać jeszcze należy, że wydanie jest jak zwykle staranne, objaśnień u dołu stronic sporo, ale nie za wiele, na końcu podane są tytuły zagadnień, nadających się bądź do dyskusji, bądź do wypracowań piśmiennych. Słownika książeczka nie zawiera.

ROMAIN ROLLAND: *Le jeu de l'Amour et de la Mort*. Książnica-Atlas, Lwów—Warszawa. (Opracowała H. Lange).

O samej sztuce już napisano i powiedziano tyle, że nie potrzeba chyba nawet wspominać ani o treści, ani o formie. Pozostaje tylko pytanie: czy nadaje się ona dla młodzieży, czy jest umiejętnie przystosowana, czy językowo nie za trudna, no i należałoby parę słów powiedzieć o wstępie. Zaczniemy od tego ostatniego. We wstępie mamy próbę ujęcia w skrócie historii rewolucji francuskiej, a zwłaszcza jej okresu, znanego pod nazwą terroru, przy czym autorka (wraz zresztą z Romain Rollandem) wyraża wiarę w postęp ludzkości, wierzy, że postęp ten jest dziełem rewolucyj i sugeruje tę wiarę czytelnikowi. Czy młodzież z tym oświeceniem się zgodzi, to już inna sprawa, której nie będziemy tu poruszali. Co do formy, to skróć samej sztuki jest b. umiejętnie dokonany, poza jedną, może dwu scenami, które można było jeszcze opuścić bez szkody dla dzieła, rzecz sama bodaj zyskuje na tej amputacji, gdyż — akcja toczy się żywiej i utrzymuje uwagę czytelnika w ciągłym napięciu. Jest to wielka zaleta książki, przystosowanej do lektury szkolnej, gdyż pozwoli skutecznie zwalczyć wszelkie trudności językowe. Opracowanie „*Le jeu de l'Amour et de la Mort*” jest przeznaczone dla liceum, a więc dla prawie dojrziałej młodzieży i zastępuje dawniej obowiązującą lekturę „*Hernani*” i „*Le Gendre de Mr. Poirier*”, czemu pod względem językowym zupełnie zadość czyni. Nie jest to książka łatwa, nie posiada słownika, co jest słuszne, zastępują go do pewnego stopnia u dołu na każdej stronie podane objaśnienia. Na końcu znajdujemy 12 zagadnień, nadających się do dyskusji lub wypracowań piśmiennych, są one umiejętnie ułożone z punktu widzenia psychologicznego i społecznego i najzupełniej dostępne dla młodzieży kończącej szkołę średnią, niektóre zagadnienia wprost pasjonują młode pokolenie. (Miałabym tylko zastrzeżenie co do sformułowania dwóch: Nr. 5 w I części i Nr. 5 w II-ej części, są trochę niejasne). Ze przy tym znajomość języka francuskiego zyska, o tym niema dwu zdań, toteż pomysł wydania tego dzieła w lekturze szkolnej był bardzo szczęśliwy.

JULES ROMAINS: *Knock ou le triomphe de la médecine*. Książnica-Atlas, Warszawa—Lwów. 1936. (Opracowała Dr. Stef. Borkowska).

Komedia ta kilka lat temu grana w Paryżu miała ogromne powodzenie. Jest to satyra na medycynę, lekarzy i... pacjentów, temat nieśmiertelny, uwieczniony przez Molièra, a obecnie ciągle b. aktualny (rzecz dzieje się na początku XX w.), komedia więc jest nawskrós współczesna. Czy zainteresuje ona młodzież? Sądzę, że nasi uczniowie i uczennice za mało jeszcze styczności mają z tą dziedziną życia, jako problem aktualny więc niezbyt to do nich będzie przemawiało, natomiast teoretycznie nie potrafią jeszcze objąć psychologii całej sprawy, jak to sugerują załączone tytuły zagadnień, mających się nadawać do dyskusji lub wypracowań, np. *Psychologie de la foule*, *mise en face d'un type fort*, albo *L'élément réaliste et la caricature dans „Knock”* i in., Nadto akcja rozgrywa się na gruncie czysto psychologicznym, nic się w sztuce „nie dzieje”, sądzą więc, że i to będzie stanowiło znaczną trudność w zrozumieniu jej. Język nawskrós nowoczesny będzie mógł wprowadzić młodych czytelników w język literacki ostatniej doby. Niewielki słownik dodany na końcu zawiera dużo wyrazów specjalnych, a potrzebnych dla zrozumienia treści. W przypiskach natomiast znajdujemy umiejętnie wykorzystane objaśnienia nie

tyle wyrazów, ile wyrażań i zwrotów specyficznie francuskich, co jest wielkim plusem dla znajomości języka, jeśli będzie przyswojone przez młodzież. W „Notice sur l'auteur” na początku mamy elementarnie ujęte pojęcie unanimité i uwagi o samej sztuce. Wydanie na ogół staranne, usterki korekty niewielkie.

JABOUNE: Les jumeaux Pois. Państwowe Wydawnictwo Książek Szkolnych we Lwowie. 1936. (Opracowała I. Peptowska).

Jest to bezpretensjonalna komedyjka-farsa przeznaczona dla klas II—III, rzeczywiście miejscami b. zabawnie ilustrująca przygody dwu bliźniąt w szkole i w wojsku, przygody wynikające z podobieństwa obu braci. Pierwsza część pisana łatwym językiem, nadaje się nawet częściowo do odegrania przez uczniów, natomiast druga jest znacznie trudniejsza, przy tym skróty cokolwiek psują akcję, no i do teatru amatorskiego zupełnie nieodpowiednia. Słownika nie posiada, a liczne objaśnienia nie wszystkie są jasne, są między nimi prawdopodobnie i usterki korekty np. str. 9, 26, 34 i in., psuje to jednak trochę całość.

Warszawa

J. K.

SPRAWOZDANIA Z CZASOPISM.

SPRAWOZDANIE Z CZASOPISM POLSKICH.

Gimnazjum Nr. 3. 1936 r.

W Nr. 3 „Gimnazjum” znajdujemy artykuł Antoniego Nikiela o „Roli epidiaskopu przy nauczaniu języków nowożytnych”. Autor omawia stosowanie epidiaskopu na stopniu niższym, średnim i wyższym, następnie obszernie wylicza korzyści dydaktyczne i wychowawcze, jakie przynosi nauka z epidiaskopem. Tu jednak nastęcza się uwaga, że ilustrując lekcję jęz. obcego obrazami polskimi, mija się z celem tworzenia w klasie „atmosfery” obcojęzycznej, że obrazy Krakowa czy Warszawy, parostatków polskich czy lotników polskich, zresztą znanych prawdopodobnie uczniom z innych lekcji czy pogadanek, nie wprowadzą ucznia w kulturę obcą. Autor chce wpłynąć w ten sposób na „wychowanie państwowe”, zestawiając jakoby 2 kultury polską i obcą, zbyt wiele jednak czasu i miejsca poświęca sprawom polskim przy nauce jęz. obcego, czasu, którego tak niewiele jest dla języków nowożytnych. Wskazówki co do gromadzenia materiałów dydaktycznych dla nauki języka obcego są b. cenne, jest ich bodaj za mało, a wspomniana książka Jakóbca mogłaby być w ten sposób dopełniona.

Warszawa

J. K.

SPRAWOZDANIE Z CZASOPISM FRANCUSKICH.

Langues modernes. Décembre 1936. L. A. Fourret: Utilisation pédagogique de la radiophonie dans l'enseignement secondaire.

L. A. Fourret rozpatruje wszystkie możliwości, które daje nam radiofonja w dzisiejszych warunkach, wykorzystania jej do nauki języków obcych.

Autor analizuje każde z trzech takich możliwych, jego zdaniem założeń:

Pierwsze to nauka dla takich jednostek, które z jakiegokolwiek bądź względów nie mogą uczyć się inaczej jak przez audycję radiową. Zagadnienie to możnaby rozwiązać dwojako: transmitować bezpośrednio z normalnej lekcji w klasie to, co się tam odbywa, i dopełniać kursem korespondencyjnym. W takim rozwiązaniu autor widzi wielkie trudności techniczne nieomal nie do rozwiązania. Drugi sposób — to odpowiedni kurs języka nadawany z rozgłośni, kurs specjalnie przeznaczony dla tych „isolés”, jak ich autor nazywa, co zresztą jest już zrealizowane w wielu krajach często z problematycznym wynikiem dla słuchaczy.

Drugim założeniem autora jest, że nauka języków przez radio pretenduje do zastąpienia sobą nauki szkolnej. Te ambicje odrzuca on całkowicie, gdyż niewidzialny nauczyciel nie mógłby wykonywać żadnej kontroli nad wynikami swej pracy, która miałaby charakter całkowicie bezosobowy i abstrakcyjny. Te same zarzuty możnaby postawić nauczaniu częściowemu przez radio, gdy część godzin lekcyjnych odbywałaby się w klasie z żywym obcującym z nią nauczycielem a część przez rozgłoszenie radiofoniczną.

Trzecim założeniem autora jest, że radio spełnia rolę ograniczoną do pomocy naukowej, rolę czynnika dopełniającego pracę nauczyciela z klasą; i jedynie w takim ustosunkowaniu się do problemu widzi on realne możliwości rozwiązania go.

Aby przystosować radiofonie do potrzeb nauczyciela-neofilologa, Fouret stawia szereg wymagań nie pozbawionych słuszności. Aparaty powinny być niedrogie i nieskomplikowane, aby można było z nich łatwo korzystać. Audycje neofilologiczne powinny odbywać się niezbyt często, lecz w określonych z góry dniach i godzinach, wyznaczonych na dłuższy przeciąg czasu, i poza godzinami szkolnych zajęć. Program winien być ustalony i opublikowany zawczasu, aby słuchacze mogli przygotować się do audycji przez uprzednie poznanie tekstu. Program radiofoniczny powinien brać pod uwagę programy szkolne. Autor daje następnie szereg wskazówek i rad metodyczno-technicznych nauczycielom, którzy wykładają przez radio.

Szczególny pożytek widzi autor w zastosowaniu radia do potrzeb klas wyższych. Jako program przewiduje on lekturę, deklamację, śpiew, odczyty aż do retransmisji przedstawień dramatycznych z zagranicy i scen wziętych bezpośrednio z życia jak wszelkie manifestacje autentyczne z życia publicznego, obchody polityczne, obywatelskie, religijne i t. p.

W ten sposób nauka „radiofonizowana“ może dać poważne dopełnienie wykształcenia z dziedziny obce, kultury wszystkim tym, którzy nie mogą poznać języka obcego i kultury w obcym kraju.

Kwestia wykorzystania radia w nauczaniu języka obcego i poznawania obcej kultury, jako zagadnienia pierwszorzędnego znaczenia, postawiona jest na porządku dziennym międzynarodowego zjazdu neofilologicznego, który odbędzie się w lipcu bież. roku.

W tymże numerze wybitny historyk literatury Chr. Sénéchal w artykule „Pour l'étude du polonais“, nawołuje Francuzów do uczenia się języka polskiego i poznania Polski i Polaków, nie ma bowiem, zdaniem jego, poznania jakiegoś obcego narodu bez znajomości jego języka.

Poza względami uczuciowymi i pokrewieństwami kultur, Chr. Sénéchal wysuwa względy utylitarne, oświadczając, że równie dobrze Francja potrzebuje Polski, jak Polska Francji, „Polska już oddawna nie jest prowincją rosyjską“. Francuzi powinni zacząć poznawanie Polski od nauki języka polskiego. „Il nous faut des polonisants!“ nawołuje Sénéchal, zachęcając do studiów w Centre d'études polonaises w Paryżu. Przypomina również o odpowiednich stypendiach i o kursach dla cudzoziemców w uniwersytetach krakowskim i warszawskim, wreszcie wyraża pragnienie wymiany corocznie kilku studentów w celu wzajemnego poznania się we Francji i Polsce. Szkoda, że głos ten nie rozległ się na szpaltach jakiegoś poczytnego dziennika francuskiego.

Warszawa

F. Jungman

SPRAWOZDANIE Z CZASOPISM ANGIELSKICH.

Czerwcowy podwójny zeszyt *Modern Languages*, organu, który jest głównym informatorem o wszelkich poczynaniach neofilologicznych na terenie angielskim, przynosi dość obfity materiał do omówienia. Dwa czołowe

artykuły z zakresu metodyki: „Żywi i zmarli“ *) (w znaczeniu języków obcych i martwych) i „Plan Daltoński a języki nowożytnie **”) mają wspólny ton protestu przeciw metodzie bezpośredniej, a fakt, że redakcja *Modern Languages* przyznała im pierwsze miejsca, stwierdza raz jeszcze, że metoda bezpośrednia, która w innych krajach zażywa już spokojnego rozkwitu i skłania się raczej ku kompromisom, w Anglii jest ciągle w fazie walki.

Silna jest jeszcze partia konserwatystów, która nie chce przyjąć, oficjalnie zresztą przez miarodajne sfery uznanej, metody bezpośredniej i zwalcza ją, wysuwając coraz to inne zastrzeżenia.

Autor artykułu: „The Quick and the Dead“ piszący pod pseudonimem „a Conservative“ protestuje przeciwko wyolbrzymionemu znaczeniu, jakie się nadaje metodzie konwersacyjnej w klasach niższych. Ta powódź pytań: „Qu'est ce que?“ i „Was ist das“, banalnych w formie i treści, którymi uczniowie operują mechanicznie, nie rozumiejąc często ich treści, razi go. Zastanawia się czy warto poświęcać tyle czasu na zdobycie tej powierzchownej sztuki mówienia, która zresztą idzie w zapomnienie zaraz po opuszczeniu murów szkolnych. Ten nawyk bezmyślnej paplaniny — zdaniem autora artykułu — odbija się ujemnie w klasach wyższych. Nie prowadzi do usprawnienia procesów myślowych i nie wzbogaca życia duchowego młodzieży, która przechodzi do klas wyższych niezaprawiona do lektury i niezdolna zrozumieć i odczuć piękna danego utworu literackiego.

Streszczając: autor artykułu obawia się, ażeby przerost metody konwersacyjnej nie zasłonił istotnego kształcącego celu nauczania języków nowożytnych. (Porównaj zgodne myślą przewodnią przemówienia przewodniczącego Zjazdu M. L. A. p. Herwarda Ramsbotham'a na ostatnim Walnym Zebraniu tego towarzystwa (patrz „Neofilolog“ Nr. 2, 1936 r., str. 103).

*

Mr. L. Manson, nie będąc zdecydowanym przeciwnikiem metody bezpośredniej, wysuwa innego rodzaju zastrzeżenia. Wskazuje na niebezpieczeństwo stosowania metody bezpośredniej „en bloc“ do całej klasy, nie biorąc pod uwagę indywidualnych upodobań i różnic w uzdolnieniu uczniów. Uważa to pominiecie za duży błąd pedagogiczny w czasach, kiedy rezultaty testów i zastosowanie psychoanalizy w szkole stwierdziły niezbicie konieczność indywidualnego traktowania uczniów, a zainteresowania pedagogów w tym kierunku stworzyły nową gałąź psychologii t.zw. typologię ucznia. Zdaniem p. Mansona słabą stroną metody bezpośredniej jest to, że trafia ona przede wszystkim do ucznia pojętnego („to the bright people“) i tu daje doskonałe wyniki, podczas kiedy przy wyborze metody winna być brana pod uwagę większość klasy, która się składa z uczniów o przeciętnych zdolnościach.

Obserwacje poczynione na wizytacji w pewnej szkole, która cieszyła renomą doskonałych wyników w nauczaniu języków obcych metodą ściśle bezpośrednią, utwierdziła p. S. Mansona w tym przekonaniu.

Początkowy zachwyt nad zdumiewającym akcentem uczniów i żywym zainteresowaniem klasy ustąpił wkrótce miejsca rozczarowaniu, zauważył bowiem, że wrażenie ożywienia w klasie było pozorne, stwarzane przez nader aktywną postawę paru pojętnych i zdolnych uczniów, reszta klasy była objęta a nawet znudzona.

Jako remedium na słabą stronę stosowania jednej metody do wszystkich uczniów, p. L. Manson uważa podział klasy na grupy i przytacza znane nam wszystkim korzyści nauki indywidualnej. Ponieważ jednak wa-

*) „The Quick and the Dead by a Conservative“. *Modern Languages*. June 1936, Nr. 6, str. 161.

**) „The Dalton Plan and Foreign Languages“. *Modern Languages*. June 1936 Nr. 6, str. 171, by S. Manson.

runki nasze szkolne, zarówno ze względu na obfitość i jednolitość przeznaczanego do przerobienia materiału, jak i na brak miejsca i odpowiednich urządzeń szkolnych nie pozwalają na pracę grupową, zagadnienie to może być tylko przedmiotem teoretycznej dyskusji.

* * *

Podkomisja Gramofonowa M. L. A.*) podaje listę proponowanych 12 płyt do użytku szkół z zakresu języka francuskiego, które już pewnie dotychczas zostały nagrane.

- 1) „Quand bons serez bien vicille” — (Ronsard).
- 2) „Mignonne, allons voir si la rose” — (Ronsard).
- 3) „Après la Bataille” — (V. Hugo).
- 4) „La mort du Loup” — (Vigny).
- 5) „Extase” — (Hugo).
- 6) „La lune blanche” — (Verlaine).
- 7) „Heureux, qui comme Ulysse fait un beau voyage” — (Du Bellay).

* * *

W zeszycie kwietniowym *Modern Languages* znajdujemy jeszcze rezultat ankiety, przeprowadzonej przez profesora Lycée-Saint-Louis w Paryżu w sprawie lektury 3-ch najwyższych klas w ciągu ubiegłego roku szkolnego, z której wynika, iż największą poczytnością cieszył się z autorów epoki romantyzmu — Wiktor Hugo (95), po tym Balzac (62) — może tłumaczy się to wymaganiami programu? Z autorów współczesnych A. Maurois (53). Z autorów poprzedniej generacji — Daudet (57). Najmniejszą — Maurice Barrès (9), i Marcel Proust (1), do niedawna uznawani za mistrzów przez młodą generację.

* * *

Z zagadnień ogólnokulturalnych duże zainteresowanie budzi w świecie oblicze duchowe dzisiejszej Anglii. Zwłaszcza czasopisma niemieckie, pełne są artykułów o Anglii. Pedagogów niemieckich interesuje przede wszystkim jak się kształtuje dusza teraźniejszej młodzieży angielskiej i w jakim kierunku pójdą jej dążenia. Te dociekania idą wprawdzie po linii zainteresowań pedagogicznych, ale i nie bez znaczenia są również dla przyszłego ukształtowania stosunków obu narodów.

Notuję tu dwa artykuły z pracy francuskiej i niemieckiej, bardzo odmienne w formie i w sposobie ujęcia tematu.

P. Cazamian, wiceprzewodniczący de L'Association des Professeurs des Langues Vivantes, w artykule: „Une conférence sur l'esprit de la jeunesse Universitaire anglaise contemporaine”(**), zastanawia się nad stanem umysłowym teraźniejszej młodzieży uniwersyteckiej i stara się wyjaśnić ich postawę życiową wobec najważniejszych problemów życiowych.

Stwierdza na początku, że młodzież angielska ma wyraźne tendencje pacyfistyczne. Tłumaczy się to zapewne w dużej mierze podświadomym uczuciem bezpieczeństwa narodu, który na wszelkie awantaże wyspiarskiego położenia, ale wpływa również z głęboko zakorzenionego poczucia sprawiedliwości, „fair play” wobec zwyciężonego i protestu przeciw uważanym za niesłuszne paragrafom traktatu wersalskiego.

Młodzież angielska należy do 2 partii: konserwatystów i „labour party”. W stosunku do Francji dokonywa się w tej chwili „un reclassement”. Skrajna prawica, dawniej frankofilska, wiedzona instynktem obrony

*) *Modern Languages*. June 1936, Nr. 6. „M. L. A. Gramophon — Sub Committee”.

**) *Les Langues Modernes*, Mais 1936, Nr. 5, str. 293.

społecznej grawituje w stronę państw autorytatywnych, w pierwszym rządzie Niemiec hitlerowskich i konserwatywnych. Skrajna lewica, niegdyś usposobiona wrogo, skłania się do Francji, do której pociąga ją demokracja Republiki francuskiej i, idąca po linii porozumienia z Sowietami polityka doby obecnej.

Daje się zauważyć pewien spadek uczuć religijnych, pewne zobojętnienie, może raczej powierzchowne, bo dusza angielska jest w gruncie religijna.

P. Cazamian podkreśla również wzrastające u młodych Anglików za interesowania intelektualne. Nie jest to jeszcze — dodaje — „cette rationalité agressive” charakteryzująca młodzież francuską, ale mniej niż dawniej uderza: „l'orgueil de la stupidité”.

Stąd trudność porozumienia duchowego młodzieży angielskiej i francuskiej.

Ten sam temat, ujęty szerzej, bo obejmujący całe życie duchowe Anglii współczesnej, i głębiej, bo oparty na przemianach społecznych i podłożu literatury, podejmuje Paul Meissner w artykule: „Das geistige England der Gegenwart“^{*)}.

W życiu duchowym Anglii obserwuje P. Meissner zwrot, polegający na stopniowej likwidacji pesymizmu powojennego. Epoka krytycyzmu w stosunku do przeszłości, „odbronzowienia” epoli wiktoriańskiej minęła i ulega procesowi przewartościowania dawnych poglądów na epokę wiktoriańską. Nowe siły nurtują już w narodzie i zwracają się z tęsknotą wstecz ku przeszłości, czego objawem renesans powieści i dramatu historycznego. Największą poczytnością cieszą się w tej chwili książki „Cromwell” Drinkwatera „Sceny z życia królowej Wiktorii” — Laurence Housmana, dramat o życiu Marii Stuart Masfield’a etc. P. Meissner widzi w tym zwrocie zwycięstwo ducha nad materią i mechanizacją życia współczesnego.

O Anglię i jej przyszłość toczy się bój, który prowadzi młodzież, zjednoczona duchem z byłym królem Edwardem VIII, którego młode pokolenie uważa za towarzysza w torowaniu nowych dróg dla przyszłości Anglii.

Ten zwrot ku prastarym siłom narodu, bliski jest duchowo ideologii hitlerowskiej. Z taką Anglią pragnie p. Meissner bliższego porozumienia i przyjaźni, opartej na wzajemnym poszanowaniu swoich celów i dróg.

Warszawa

Irena Pełtowska

PRZEGLĄD CZASOPISM.

CZASOPISMA FRANCUSKIE.

Les Langues Modernes.

Décembre 1936. Nr. 10.

Sommaire:

Nécrologie: Emile Hovelague. — Bulletin de l'Association. — L. A. Fouret: Utilisation de la radiophonie dans l'Enseignement secondaire (L. V.). Xénophobie Littéraire. — Y. Bescou: Un mot sur la poésie. — F. Boillot: Explication de texte (Wordsworth: The Daffodils). — Chr. Sénchal: Pour l'étude du polonais. — Bibliographie, Revues. — Examens et concours. — Documents et informations. — Table des matières pour 1936.

^{*)} Die Neueren Sprachen, Heft 6, 1936 r.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes.
Sommaire:

Aout—Sept.—Octobre 1936. Nr. 8-9-10.

Heydet Xavier: Eberhard Wolfgang Möller et le Frankfurter Würfeldspiel. — Thomas W.: Deux chefs-d'oeuvre de raillerie sociale et politique sous l'inspiration du romantisme anglais. — Notes et documents. — C. Pittolet: Notes de Vacances. — H. Loiseau: Les Mythes Hitlériens. — Bibliographie. — Concours et examens en 1936. — Bulletin de l'Institut Britannique.

Novembre 1936. Nr. 11.

Wolff M. H.: La philosophie de Storm. — Thomas W.: Deux chefs-d'oeuvre de raillerie sociale et politique sous l'inspiration du romantisme anglais (suite). — Notes et documents. — C. Pittolet: Reflexions sur la guerre d'Espagne. — Revue des périodiques. — Concours et examens en 1936. Bibliographie. — Bulletin de l'Institut Britannique. — Préparation par correspondance.

Décembre 1936. Nr. 12.

Potel Maurice: Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais. — Garnier Ch.-M.: Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais. — Notes et documents. — Koesler L.: Bibliographie allemande 1935. — Notes et documents. — Bibliographie. — Bulletin de l'Institut Britannique. — Préparation par correspondance.

CZASOPISMA NIEMIECKIE.

Zeitschrift für neusprachlichen Unterricht.
1936. Heft 5.

Inhalt:

W. Schmidt: Die Englischen und Schottischen Volksballaden. — K. Knauer: Die vaterländische Dichtung der Franzosen von der Frühzeit zum Anbruch des grossen nationalen Jahrhunderts. — Berichte: H. Papajewski: Das Empire in der Zeitenwende. — Jul. Schmidt: „Le Satyre“ von V. Hugo und das Problem der Hugo'schen Religiosität. — E. Barts: Der Engländer im Spiegel seine Sprache. — Mitteilungen. — Notizen. — Besprechungen.

1936. Heft 6.

W. Schmidt: Die Englischen und Schottischen Volksballaden. (Schluss). — K. Knauer: Die vaterländische Dichtung der Franzosen (Fortsetzung). — Berichte: E. Barts: Der Engländer im Spiegel seiner Sprache (Schluss). — M. Schröder: Die englische School Certificate Examen. — Notizen. — Besprechungen.

Die Neueren Sprachen.

Heft 11.

Inhalt:

H. Effelberger: Die Gegenwartsbedeutung der amerikanischen Philosophie. — A. Krüper: Zeitgemässe Behandlung der englischen Lyrik im Unterricht. — G. Schad: Die Aufgabe der neueren Fremdsprachen in der heutigen höheren Schule. — H. Gmelin: Zur Frage der wissenschaftlichen Hausarbeiten für die höhere Lehramtsprüfung in den neueren Sprachen (Fortsetzung). — Aus den neusprachlichen Arbeitsgemeinschaften des NSLB. — Fachschaft I: Englisch an deutschen Technischen Hochschulen. — Besprechungen.

Heft 12.

G. Dost: Englisch als Anfangsprache. — H. Gmelin: Zur Frage der wissenschaftlichen Hausarbeiten (Schluss). — Edmund Stengel in memoriam. — Kleine Beiträge. Zur Frage der Grammatik im neusprachlichen Unterricht. — Grammatik im neusprachlichen Unterricht.

BIBLIOGRAFIA.

KSIĄŻKI POLSKIE.

- Dr. Franc. Doubek*: Literatura niemiecka z ilustr., str. 176, Warszawa, 1936. Trzaska, Evert i Michalski. (Wielka Liter. Powsz.) zł. 15.—
- Ippoldt Jul.* Trzaski, Everta i Michalskiego. Słownik niem.-pol i pol.-niem.
- Jesionowski Alfred*: Motywy polskie we współczesnej beletrystyce niemieckiej. Beletrystyka nieprzyjazna Polsce. Katowice 1936. Instytut Śląski. Komunikat ser. II. Nr. 22.
- Lempicki Z.* Oswald Spengler. Warszawa, 1936, str. 19. (Odb. Przegl. Filozof.).
- Morawski Józef*: Polono-romanica. Poznań 1936. Odb. „Slavia Occidentalis”, str. 15—29.
- Porębowicz E. i Battaglia Otto Furst*: Literatura francuska z ilustr. Warszawa 1936. Trzaska, Evert i Michalski. (Wielka Literatura Powszechna).
- Tarnawski Wł.*: Literatura angielska.
- Orzebiński Tadeusz*: Literatura półn.-ameryk. z ilustr. Warszawa 1936. Trzaska, Evert i Michalski. (Wielka Liter. Powsz.) zł. 20.—

KSIĄŻKI ANGIELSKIE.

- Aikin-Sneath (Betsy)*: Comedy im Germany. 4 plates. W. Heffer et Sons LTD. Cambridge, England. 7s 6d
- Barnes (Bertram)*: Goethe's Knowledge of French Literature. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 10s
- Belloc (Hilaire)*: G. K. Chesterton. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 6s
- No better interpreter of G.K.C. could be found than his life-long friend and collaborator Hilaire Belloc, and in this volume he considers him from every point of view.
- Chesterton (G. K.)*: An autobiography, 8 illustrations. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 12s 6d
- G. K. C. finished his autobiography just before his death. It is a life story of great interest with a wealth of fascinating detail and brilliant pen pictures of the great personalities of yesterday and to-day.
- Craigie, Sir W., and J. R. Hulbert*: A Dictionary of American English on hist. principles. L.: Oxford Univ. Press. 20 parts each 12/ compl. set. 10 £ 10 sh
- William Craigie—James R. Hulbert*: A Dictionary of American English on Historical Principles. Part. I: A. Baggage Chicago: University Press London: Milford. 17s
- Crankshaw Edward*: Joseph Conrad. Some aspects of the art of the novel. London 1936, Lane s. 248.
- Emerson, Scudder (Townsend)*: Lonely Wayfaring Man. 4 illustration. W. Heffer et Sons., Cambridge, England. 12s 6d
- Ewert, A.*: The French language. L.: Faber. 12/6
- Fiedler H. G.* Professor: Oxford studies in modern language and literature. General Editor, Three new volumes. W. Heffer et Sons LTD... Cambridge, England.
- Farnham, W.*: The mediaeval heritage of Elizabethan tragedy. L.: Cambridge Univ. Press. 22/6
- Gupta, S. C. S.*: The art of Bernard Shaw. L.: Oxford Univ. Press. 7/6
- Harrison, M. H.*: Modern religious drama in Germany and France. Bost.: Stratford. 2.—
- Hatcher, H.*: Creating the modern American novel. L.: Williams & N. 10/—

- Henderson* (Philip): The novel to-day: Studies in Some Contemporary Attitudes. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 7s 6d
- Jaberg* (K.): Aspects géographiques du langage. With 19 maps. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 10s 6d
- Lancaster, H. C.*: A history of French dramatic literature in the 17th century: the period of Molière, 1652—1672. 2 vol. Balt.: Johns Hopkins Press. 10.—
- Leavis* (F. R.): Revaluation. Tradition and Development in English Poetry. Chatto and Windus. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 7s 6d
- Lucas* (F. L.): The decline and fall of the Romantic Ideal. Cr.8vo. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 8s 6d
- Lugowski* (C.): Wirklichkeit und Dichtung. Untersuchungen zur Wirklichkeitsauffassung Heinrich von Kleists. Frankfurt a. M. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 7s 6d
- Mais* (S. P. B.): A chronicle of english literature. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 7s 6d
- Mencken* H. L.: The American Language. Fourth Edition. Corrected, Enlarged, and Rewritten, Kegan Paul. 21s
- Nicoll Allardyce*: The English Theater. A Short History. Thomas Nelson. 6s
- Noyes Alfred*: Voltaire. Sheed and Ward. 648 pp. 5 ill. 12s 6d
- Priebsch, R.*, and *W. E. Collinson*: The German language. L.: Faber. 12/6
- Reynolds* (Ernest): Early Victorian Drama, 1830—1870. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 6s
- Sennewald* (Ch.): Die Namengebung bei Dickens. Eine Studie über Lautsymbolik. Leipzig. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 5s
- W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 8s 6d
- Serjeantson, M. S.*: A history of foreign words in English. N. Y.: Dutton. 6.—
- Spencer Th.*: Death and Elizabethan tragedy. Convention and opinion in the Elizabethan drama. L.: Oxford Univ. Press. 10/6
- Vail, C. C. D.*: Lessing's relation to the English language and literature. (Columbia Univ. Germanic studies N. S. 3). N. Y.: Columbia Univ. Press. 3.—
- Wendt, H. G.*: Max Dauthendey, poet-philosopher. Ill. (Columbia Univ. Germanic studies. N. S. 2). N. Y.: Columbia Univ. Press. 3.—
- Williams, H.*: English as the second language. L.: Oxford Univ. Press. 4/—
- Vincent* (E. R. P.): Gabriele Rossetti in England. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 12s 6d
- Wyld* (Henri Cecil): A history of modern colloquial English. 3rd. edition. Svo. W. Heffer et Sons LTD., Cambridge, England. 8s 6d
- KŚIAŹKI FRANCUSKIE.**
- Brogie, Prince J. de*: Madame de Staël et sa cour au château de Chaulmont en 1810. P.: Plon. 15.—
- Gregh, A.*: Portait de la poésie franç. au 19e siècle. P.: Delagrave 15.—
- Lavaud, J.*: Un poète de cour au temps des derniers Valois: Philippe Desportes, 1546—1606. P.: Droz. 60.—
- Les imitations de l'Arioste par Philippe Desportes etc. P.: Droz. 25.—
- Levaillant, M.*: Chateaubriand, Madame Récamier et les „Mémoires d'outre-tombe“ d'après des docum. inédits. P.: Delagrave. 60.—
- Mattlé, R.*: Lamartine voyageur. P.: E. de Boccard. 40.—
- KŚIAŹKI NIEMIECKIE.**
- Bauer, Ruth, Dr.*: Studien zum Wigalois des Wirnt von Gravenberc. — Berlin: Ebering 1936, 121 S. gr. 8o. Germanische Studien. H. 180.

- Boesch*, Bruno, Dr.: Die Kunstsanschauung in der mittelhochdeutschen Dichtung von der Blütezeit bis zum Meistergesang. — Bern u. Leipzig: Haupt 1936. 270 S. gr. 8o. 4.80, Fr. 8.—
- Bruford*, Walter, Horace, Univ. Prof.: Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit. — Weimar: Böhlau 1936. X, 354 S., gr. 8o — Literatur u. Leben. Bd. 9. 8.50; geb. 9.80
- Herbert Epjarcz*: Deutsches Barock in der Lyrik. Geheftet RM. 4.—, in Ganzleinen RM. 6.—. Philipp Reclam jun., Verlag, Leipzig.
- Duve Marie*: Umbruch und Aufbau. Neueinstellung im englischen Unterricht. Moritz Diesterweg. Frankfurt am Main. geb. 2.—
- Dürler, Josef*: Die Bedeutung des Bergbaus bei Goethe und in der deutschen Romantik. — Frauenfeld, Leipzig: Huber 1936. 245 S. gr. 8o — Wege zur Dichtung. Bd. 24. 7.20, Fr. 9.—
- Esser W. M.* Dr. Dozent: Deutsche Sprache — eine Sendung. 163 S. In Leinen M. 3.60
- Eegholm*, Axel, Mag. art.: Metrische Beobachtungen mit bes. Berücks. d. Versifikation im Nibelungenlied. — Kopenhagen: Hagerup; Leipzig: Harrassowitz 1936. 96 S. gr. 8o nn. 5.—
- Eis*, Gerhard, Dr., Priv. Doz.: Drei deutsche Gedichte des 8. Jahrhunderts, aus Legenden erschlossen. — Berlin: Ebering 1936. 60 S. gr. 8o — Germanische Studien. H. 181. nn. 2.60
- Empfindsamkeit*, Sturm und Drang. Hrsg. v. Dr. Marianne Beyer.—Leipzig: Reclam 1936. 330 S., 1 Taf. 8o. — Deutsche Literatur. Reihe Dt. Selbstzeugnisse. Bd. 9. 7.50; Lw. 9.—; Hldr. 15.—
- Englisch und nationalpolitische Erziehung*. Sonderheft (Nr. 4, 1936) der vom Zentralinstitut für Erziehung und Unterricht, Berlin, herausgegebenen Schriftenfolge „Deutsche Volkserziehung“. 42 S., RM. —.75
- Ephraim*, Charlotte: Wandel des Griechenbildes im achtzehnten Jahrhundert. (Winckelmann, Lessing, Herder). — Bern, Leipzig: Haupt 1936. VIII, 171 S. gr. 8o. — Sprache u. Dichtg. H. 61. 4.80
- Etudes dédiées au quatrième congrès de linguistes*. Prague 1936: (Dyrykova tiskárná Reyl (lt Mitteltg: Leipzig: Harrassowitz). 294 S. gr. 8o — Travaux du Cercle linguistique de Prague. 6. nn. 9.—
- Foerster*, Ilse: Marin Cureau de la Chambre (1594—1675). Ein Beitr. z. Geschichte d. psychomoral. Literatur in Frankreich. — Breslau: Priebatsch's Buchh. 1936. VIII, 291 S. (Sprache u. Kultur d. german. u. roman. Völker. C, Bd. 15). RM. 10.—
- Gottschalk*, Walter, Univ. Prof.: Die bildhaften Sprichwörter der Romanen. 2. — Heidelberg: Carl Winter (Verl.) 1936. Sammlung romanischer Elementar- u. Handbücher. Reihe 4, 4. 2. Der Mensch im Sprichwort d. roman. Völker. VIII, 356 S. 9.80; Lw. 11.30
- Grützmacher Richard H.*: Goethes Faust. Ein deutscher Mythos. 2 Teile. Verlag von Georg Stilke. Berlin. (94 Seiten) Preis geb. RM. 3.50
- Hartmann*, Alfons: Der moderne englische Einakter. Leipzig: Univ. Verl. Noske 1936. 181 S. Aus Schrifttum u. Sprache d. Angelsachsen. Bd. 6. 5.—
- Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*. Hrsg. von d. Ges. f. deutsche Philologie in Berlin. (Jg. 54). N. F. Bd. 13. Bibliographie 1933. — Berlin u. Leipzig: de Gruyter 1936. 262 S. 17.—
- Kayser*, Wolfgang, Dr.: Geschichte der deutschen Ballade. — Berlin: Junker u. Dünnhaupt 1936. X, 328 S. gr. 8o. 8.—; geb. 10.—
- Klien H.*: Der Englische Bilder-Duden. Rund 30.000 Dinge sind auf 348 z. T. mehrfarbigen Tafeln mit Wortbezeichnungen in englischer Sprache bildlich dargestellt. Dazu ein deutsches und ein englisches Register. Verlag Bibliographisches Institut Ag. Leipzig. In Ganzleinen RM. 6.—

- Krempien*, Hans-Hellmut: Der Stil der Davideis von Abraham Cowley im Kreise ihrer Vorläufer. Ein Beitr. zur Untersuchg d. „metaphysical wit“ u. d. Epos vor Milton. — Hamburg: Friederichsen, de Gruyter & Co. 1936. 147 S. gr. 8o. Britannica. H. 11. 6.50
- Krauss*, Werner: Corneille als politischer Dichter. — Marburg: Ebel 1936. 60 S. gr. 8o — Marburger Beiträge zur roman. Philologie. H. 18. RM. 2.50
- Krogmann*, Willy: Deutsch. Eine wortgeschichtl. Untersuchg. — Berlin u. Leipzig: de Gruyter 1936. 108 S. 8o. — Deutsche Wortforschung. H. 1. 6.—
- Krüper Adolf*: Die nationalsozialistische Bedeutung des englischen Unterrichts. Moritz Diesterweg. Frankfurt am Main. Geb. RM. 3.80
- Kurt May* Dr., Prof. an der Univ. Göttingen: Faust, Zweiter Teil. In der Sprachform gedeutet. Junker und Dünnhaupt, Verlag, Berlin, X, 278 S., brosch. RM. 12.—
- Lerner*, Luise: Studien zur Komposition des höfischen Romans im 13. Jahrhundert. — Münster: Aschendorff 1936. 54 S. Forschungen zur dt. Sprache u. Dichtung. H. 7. 2.—
- Lohner*, Heidi: Deutschlands Anteil an der italienischen Romantik. — Bern, Leipzig: Haupt 1936. VII, 152 S. — Sprache u. Dichtung. H. 62. 3.60; Fr. 6.—
- Lorenz*, August: Heimatkunde als Heimatsdienst und Volksdienst. (Grundschule, 3. u. 4. Schulj.). — Schleswig: Bergas 1936. 195 S. mit Abb., 1 Taf. nn. 4.80
- Mainone*, Friedrich: Formenlehre und Syntax in der Berliner frankovenetianischen Chanson de geste von Huon d'Auvergne. — Leipzig, Borna: Noske; Paris: Droz 1936. 50 S. — Leipziger romanist. Studien. 1, H. 13. 3.50
- Meng*, Heinrich: Schillers Abhandlung über naive und sentimentalische Dichtung. Prologomena zu e. Typologie d. Dichterischen. — Frauenfeld, Leipzig: Huber 1936. 239 S. — Wege zur Dichtung. Bd. 25. 6.80; Fr. 8.50
- Meyer*, Hans M., Dr.: Das Uebersinnliche bei Hermann Stehr. — Berlin: Ebering 1936. 99 S. — Germanische Studien. H. 179. nn. 4.—
- Münch*, Rudolf, Prof. Dr., Oberstud. Dir.: Die dritte Reform des neu-sprachlichen Unterrichts. Idee u. Gestalt, Grundfragen u. Grundsätze. — Frankfurt a. M. Diesterweg 1936. VIII, 53 S. 2.40 5799. 2.40
- Pantke*, Alfred, Dr.: Gustave Flauberts Tentation de Saint Antoine. Ein Vergleich d. 3 Fassgn. — Leipzig: Romanisches Seminar; Paris: Droz (lt Mitteilg: Borna: Noske) 1936. 146 S. — Leipziger romanistische Studien. 2. H. 5. nn 8.—; Subskr. Pr. 5.50
- Poppe*, Erich, Dr.: Der Wortschatz des Journal du Sieur de Gouberville in seinen Beziehungen zu den heutigen normannischen Mundarten. Ein Beitr. zum Problem d. Stabilität d. Wortschatzes. Gekrönte Preisschrift d. Kunst-Stiftg. — Leipzig: Romanisches Seminar; Paris: Droz (lt Mitteilg: Borna: Noske) 1936. VIII, 348 S. — Leipziger romanistische Studien. 2 (vielm. 1), H. 12 nn 12.—; Subskr. Pr. 8.—
- Rasch*, Wolfdietrich: Freundschaftskult und Freundschaftsdichtung im deutschen Schrifttum des 18. Jahrhunderts vom Ausgang des Barock bis zu Klopstock. — Halle: Niemeyer 1936. X, 266 S. — Deutsche Vierteljahrsschrift f. Literaturwissenschaft u. Geistesgeschichte. Buchreihe. Bd. 21. 11.—; Lw. 13.—; Abonn. Pr. 8.80; geb. 10.40
- Rheinfelder*, Hans, Univ. Prof.: Altfranzösische Grammatik. T. 1. — München: Hueber, Verl. 1937 (Ausz. 1936). — Huebers kurze Grammatiken. 1. Lautlehre. XV, 322 S. 6.80

- Streibich* August: Principien zur Sprachvergleichung von Englisch und Deutsch (mit Uebungen). — Moritz Diesterweg. Frankfurt am Main. Geb. RM. —.80
- Schmitz*, Wilhelmine: Der Mensch und die Gesellschaft im Werke John Galsworthys. Bochum-Lagendreer (Kaiserstr. 148): H. Pöppinghaus 1936. 199 S. — Kölner anglistische Arbeiten. Bd. 27. 6.—
- Schneider*, Hilde, Dr.: Wilhelm Raabes Mittel der epischen Darstellung, mit e. Vorw. von Prof. F. Hahne. — Berlin: Ebering 1936. 211 S. Germanische Studien. H. 178. nn. 8.40
- Schultz*, Irmgard: Bildhaftigkeit im französischen Argot. — Giessen (Ludwigstr. 19): Roman. Seminar 1936. 109 S. — Giessener Beiträge zur roman. Philologie. H. 27 4.—
- Schwarze*, Karl, Dr.: Der Siebenjährige Krieg in der zeitgenössischen deutschen Literatur. Kriegserleben u. Kriegserlebnis im Schrifttum und Dichtg. d. 18. Jh. — Berlin: Junker u. Dünhaupt 1936. 235 S. — Neue Forschung 29. 10.—
- Snikers A.*, Prof. Dr.: Der französische Bilder-Duden. Rund 30.000 Dinge sind auf 348 z. T. mehrfarb. Tafeln mit Wortbezeichnungen in französ. Sprache bildlich dargestellt. Dazu ein deutsches und ein französisches Register. Bibliographisches Institut A. G. Leipzig. — In RM. 6.—
Leinen.
- Tiemann*, Hermann: Das spanische Schrifttum in Deutschland von der Renaissance bis zur Romantik. Eine Vortragsreihe. — Hamburg (36 Gorch-Fock-Wall 15): Ibero-amerikanisches Institut 1936. 226 S. — Ibero-amerikanische Studien. 6. 6.50
- Thurau*, Eise: „Galant“, ein Beitrag zur französischen Wort- und Kulturgeschichte. — Frankfurt a. M.: Diesterweg 1936. 113 S. — Frankfurter Quellen u. Forschgn. zur german. u. roman. Philologie. H. 12. 3.20
- Werkmeister*, Wilhelm, Dr.: Der Stilwandel in deutscher Dichtung und Musik des 18. Jahrhunderts. — Berlin: Junker u. Dünhaupt 1936. 143 S. — Neue dt. Forschungen. Abt. Musikwissenschaft. Bd. 4 — Bd. 97 (d. Gesamtreihe). 6.30
- Vowinkel* Ernst: Der englische Roman zwischen den Jahrzehnten 1927—1935. Berlin, F. A. Herbig. 3.50

OGNISKA METODYCZNE.

Z DZIAŁALNOŚCI OGNISKA METODYCZNEGO FRANCUSKIEGO WE LWOWIE.

Po wstępnych konferencjach grupowych we Lwowie, Stanisławowie i Tarnopolu, na których omówiono wytyczne postępowania przy lekturze uzupełniającej w kl. III (zostały one rozesłane wszystkim nauczycielom rejonu), ogólna konferencja rejonowa odbyła się we Lwowie w dniach 3 i 4 grudnia 1936 r. Jak zwykle pierwszego dnia rano koledzy z prowincji hospitowali lekcje kierowniczkę, korzystali z czasopism i książek w czytelni Ogniska, zasięgali rady kierowniczkę w poszczególnych kwestiach metodycznych. Popołudniu właściwa konferencja rozpoczęła się omówieniem wyników okresu bezpodręcznikowego i planu pracy na rok bieżący. Przedstawiają się one tak: 2 konferencje rejonowe ogólne, po 2 konferencje we Lwowie, Stanisławowie, Tarnopolu — oprócz tematu metodycznego zawsze Komunikat literacki lub naukowy. We Lwowie oprócz tego zebrania sekcji literackiej. Po konferencji metodycznej zastosujemy w szkole uchwalone wytyczne, aby się przekonać o ich wartości w praktyce. Na początku przyszłej konferencji omówimy wyniki doświadczenia, proponując ewentualne poprawki i zmiany. Tematy drugiej konferencji metodycznych miejscowych (Lwów: ćwiczenia w mówieniu; Stanisławów:

rola refleksji w nauczaniu w kl. III; Tarnopol: kulturoznawstwo w kl. III) zostały już nauczycielom podane, również jak temat drugiej rejonówki (sposób egzekwowania zadanej lekcji i powtarzanie materiału). Idzie bowiem o to, aby koledzy mieli możliwość przed konferencją i dyskusją zaobserwować u siebie w klasie pewne momenty związane z tematem i ze swych spostrzeżeń na dyskusji zdać sprawę.

Po tym ważnym punkcie programu wysłuchaliśmy pięknego odczytu p. lektora Sigevin o współczesnej poezji francuskiej.

Na konferencji popołudniowej obecną była pani Instruktor H. Nieniewska.

Nazajutrz rano w gimn. SS de Notre Dame Siostra Reginalda Groeger przedstawiła na lekcji w III kl., jak można urozmaicić lekcję kulturoznawczą pokazem pocztówek — omówić je, mimo że nie ma się epidiaskopu do dyspozycji.

Po lekcji kierownicza Ogniska omówiła różne rodzaje pomocy naukowych.

Sprawozdanie z czasopism prof. Apoczynowej i pokaz fotografii z Prowancji (wrażenia z wycieczki) zakończyły konferencję.

Wynik dyskusji po referacie metodycznym:

- 1) Pomoce naukowe ułatwiają młodzieży pracę, uczą samodzielnego wypowiedzenia się, pobudzają zainteresowanie przedmiotem.
- 2) Zainteresowanie to jednak nie może rozбивać karności i odwracać uwagi od właściwego toku lekcji.
- 3) Pomoce stosowane na lekcji muszą być dostępne całej klasie.
- 4) Pewne rodzaje tablic powinno się przed lekcją wywiesić w klasie i po lekcji tam zostawić, aby uczniowie mogli się im dobrze przypatrzeć. Dotyczy to widokówek lub prospektów, naklejonych na kartony, następnie tablic gramat. lub fonetycznych, które służą do nabycia wprawy w stosowaniu pewnych prawideł.

Jeżeli jednak okazy wiszą zbyt długo, efekt przepada.

Również częste stosowanie takich samych pomocy grozi nudą, o ile nie postaramy się o różnorodność ćwiczeń.

- 5) Aby zmusić młodzież do obejrzenia tablic zestawionych w klasie, trzeba się często na nie na lekcji powoływać.
- 6) Epidiaskop nie powinien pokazywać zbyt wielu fotografii. Muszą one być związane z tematem lekcji i podczas pokazu lub po nim przez uczniów omówione.
- 7) Gramofon — idealna pomoc słuchowa dla nas i uczniów — nie nadaje się do wprowadzenia nowego słownictwa.
- 8) Aby uczeń z audycji korzystał, tekst (z wyjątkiem audycji, wstępnych z okr. bezpodręcznikowym) musi być niezbyt długi i na ogół zrozumiały.

KOŁA P. T. N.

SPRAWOZDANIE KOŁA WARSZAWSKIEGO.

Dnia 19 października dr. Helena Fedorowiczówna w żywym i barwnym referacie opowiedziała o swoim pobycie na kursie w Heidelbergu, oraz scharakteryzowała najważniejsze wykłady. Pani Henryka Kulmanówna podzieliła się wrażeniami z wycieczki po Niemczech, zorganizowanej przez zarząd kursów w Heidelbergu, ilustrując opowiadanie licznymi obrazami. Z inicjatywy p. instruktorki Dewitzowej zarząd P.T.N. zaprosił dr. F. Thierfeldera do Polski. Dr. F. Thierfelder jest generalnym sekretarzem Deutsche Akademie w Monachium oraz publicystą. Prelegent wygłosił w Warszawie, Łodzi, Białymstoku, Wilnie, Lublinie, we Lwowie i w Krakowie odczyt p. t. Hauptströmungen und Vertreter der deutschen Literatur der Nachkriegszeit (auf kulturgeschichtlicher Grundlage).

Na odczyty przybyli liczni germaniści, w miastach uniwersyteckich studenci oraz młodzież klasy 8-mej.

KOŁO ŁÓDZKIE.

Sprawozdanie z działalności w okresie od 7/X. 1935 — 7/XI. 1936.

W okresie sprawozdawczym Zarząd Koła stanowili pp. J. Malińska — przewodnicząca, H. Giełdzińska — v.-przewodn., E. Kłosówna — skarbniczka, H. Wałęzanka — sekretarka, Komisja Rewizyjna — pp. Kruszowa i Tondt. Zarząd w tym składzie ukonstytuował się na zebraniu w dniu 7 listopada 1935 r.

Na tym też zebraniu uchwalono, aby, wobec przepracowania nauczycielstwa, zamiast zebrań miesięcznych dawniej praktykowanych, odbywać takowe co 2—3 miesiące i organizować zarazem odczyty.

W myśl tej uchwały na zebraniu 6 lutego 1936 r. prof. Wehrman wygłosił odczyt na temat „Ustrój szkolnictwa w Niemczech”. 22 marca zorganizowano odczyt w jęz. franc. na temat „Le rôle de la France dans le monde”. Prelegentem był p. Matton, prof. Institut Français w Warszawie.

23 kwietnia zebranie poświęcone sprawozdaniu ze Zjazdu Neofilologów w Warszawie.

24 września zebranie powakacyjne.

5 listopada organizuje się odczyt w jęz. niem. na temat: „Hauptströmungen und Vertreter der deutschen Literatur der Nachkriegszeit”, wygłoszony przez dr. Thierfeldera, sekr. „Deutsche Akademie” w Monachium.

SPRAWOZDANIE Z KURSU WAKACYJNEGO JĘZYKA I KULTURY NIEMIECKIEJ W GRACU.

W czasie od 6 lipca do 1 sierpnia ub. r. odbył się kurs wakacyjny dla cudzoziemców, zorganizowany przez Uniwersytet w Gracu. Kurs ten zgromadził około 80 osób z różnych krajów, przede wszystkim z Czechosłowacji i Polski (8 osób). Wykładowców i instruktorów było 24. Wśród uczestników przeważała ilość nauczycieli-germanistów. Kurs obejmował wykłady z ćwiczeniami i praktyczny kurs języka niemieckiego. Tematy wykładów dotyczyły przede wszystkim metody nauczania języka niemieckiego i literatury oraz fonetyki. Za najbardziej skuteczną uznano metodę bezpośrednią. Podkreślano stronę fonetyczną języka niemieckiego, oraz konieczność uwolnienia się z fonetyki języka ojczystego. Przy nauczaniu powinien się powtórzyć po raz drugi ten sam proces, który przechodził uczeń w dzieciństwie przyswajając język ojczysty.

Kurs praktyczny obejmował wyłącznie ćwiczenia w mówieniu.

Po południu każdego prawie dnia odbywały się, pod przewodnictwem instruktorów, zwiedzania zabytków kultury i sztuki Gracu. Ciekawsze są „Schlossberg—Uhrturn” z XV w. oraz zamek z XIII w. zawierające w sobie mnóstwo cennych pamiątek z czasów średniowiecznych. Miasto leży wśród malowniczych Alp, na rzece Mur, o klimacie południowym, również miejsce klimatyczne i wypoczynkowe.

Zgierz

T. Lachowicz

PRASA O NEOFILOLOGII

„Strzelec” Nr. 37 pisze p. t. „Nowe zadania oświatowe” co następuje:

Znany ze swego humoru i dowcipu, popularny powieściopisarz i poeta Kornel Makuszyński powiedział kiedyś, że „człowiek dzisiejszy, nie znający obcych języków, jest człowiekiem nieszczęśliwym, bo ślepym i głuchym”. Na pewno jest w tym sporo przesady, bo za dużo byłoby u nas ludzi nieszczęśliwych, ale to pewne, że jest w tym powiedzeniu dużo prawdy od czasu, kiedy fale radiowe połączyły kraje i obce wraży i języki przenikają do nas nie tylko ze szpalt dzienników, ale także z aparatów radiowych.

Wśród zagadnień oświatowych, którymi obok szkoły zajmują się orga-

nizacje społeczno-wychowawcze, wysuwa się więc obecnie na jedno z czołowych miejsc *sprawa nauki języków obcych*. Jest to o tyle słuszne, że język nasz nie jest językiem światowym i poza granicami naszego państwa porozumieć się nim można tylko wtedy, o ile szczęśliwie natrafimy na rodaka. Trzeba również i to wziąć pod uwagę, że rozszerzenie się naszych stosunków z zagranicą, zwłaszcza w ostatnich czasach, stawia nas w nowej sytuacji, w której posiadanie znajomości obcego języka może się okazać, dla coraz szerszej grupy obywateli, nie tylko pożyteczne, ale nawet niezbędne i decydujące o dalszej przyszłości.

Pisząc to, mamy na myśli nie tylko handlowców, przemysłowców i wielkich eksporterów, ale także ogół obywateli ze świata pracy fizycznej i umysłowej. I dla nich bowiem rozszerzają się możliwości pracy i zarobku w miarę posiadania języków. Dla przykładu dość powiedzieć, że służba w marynarce bez znajomości jakiegoś obcego języka nie jest możliwa, a w rozmaitych przedsiębiorstwach przemysłowych i handlowych znajomości te są coraz częściej wymagane. Znałe są również trudności, z jakimi walczyć muszą emigranci polscy, którzy wybrali się w daleki świat bez znajomości choćby jednego obcego, częściej używanego języka. Wprawdzie emigracja jest dzisiaj ograniczona, ale Polska nie rezygnuje z otwierania jej nowych dróg, a nawet stawia coraz wyraźniej sprawę przyznania Polsce prawa do kolonii zamorskich.

Znajomości języków obcych, zwłaszcza naszych sąsiadów i sojuszników, wymagają w wysokiej mierze względy wojskowe, dlatego też nasze władze wojskowe kładą nacisk na naukę języków.

Z tych to, powyżej wspomnianych, względów, pragnąc członkom Związku Strzeleckiego dać możliwie wszechstronne przysposobienie do życia praktycznego, władze Z. S. postanowiły zainicjować w bieżącym roku naukę języków obcych, dostępną dla wszystkich i umożliwiającą zdobycie jej w krótkim czasie w stopniu wystarczającym.

Szczegóły tej akcji będą podane w najbliższym Dzienniku Zarządzeń i Rozkazów oraz w specjalnym okólniku.

J. Korpała

„I. K. C.” z 21 grudnia 1936 r.:

Wzorowa nauka języka niemieckiego w Polsce.

Pismo Polaków w Niemczech „*Nowiny Codzienne*” przytacza wrażenia dr. Fr. Thierfeldera, który odbył podróż okreśną po Polsce. Uczony niemiecki, sekretarz generalny „*Deutsche Akademie*” w Monachium, stwierdził, że Polska w swych szkołach najlepiej z wszystkich państw uczy języka niemieckiego. Dr. Thierfelder pisze:

„Polscy profesorowie języka niemieckiego należą do najlepiej wykwalifikowanych w Europie. Polska posiada tak doskonałe czytanki niemieckie i dzieła niemieckie, że nawet same Niemcy mogłyby jej ich pozazdrościć. — Organizacja zawodowego doskonalenia nauczycieli języka niemieckiego jest wzorowa. — W uniwersytetach wymaga się od studentów bardzo dużo właśnie w dziedzinie znajomości języka niemieckiego”.

Uczony kończy swoje wrażenia:

„Kto Polskę poznał przed 13-stu laty i teraz zobaczył ją znowu po raz pierwszy, bardzo szybko zrozumie, że my (Niemcy — przyp. Red.) wcale nie za dużo możemy zajmować się tym narodem przyszłości, który w Rzeszy jest często aż nazbyt fałszywie oceniany!”

„*Nowiny Codzienne*”, przytaczając powyższe wrażenia, zaopatrują je następującą uwagą:

„Mimowoli, czytając powyższe, każdy z nas kieruje swe myśli na naszą własną sytuację w Niemczech. *Nasz język ojczysty — polski — łaknie tego, co stońca. A tymczasem...*”



ZAKŁ. DRUK. „STERO”

W A R S Z A W A

ELEKTORALNA 10

TELEFON Nr. 2-31-25

WARUNKI PRENUMERATY:

Numer pojedynczy zł. 2.50. Członkowie otrzymują czasopismo bezpłatnie.
Składka członkowska: rocznie 8 zł., półrocznie 4 zł., kwartalnie 2 zł.
Dla praktykantów: rocznie 4 zł., półrocznie 2 zł. Prenumerata (dla
gimnazjów, stowarzyszeń i t. p.) rocznie 10 zł., półrocznie 5 zł.

Prosimy o wpłacenie składek zaległych i bieżące na konto P.K.O. Nr. 20844
albo na przekazy rozrachunkowe pocztowe (żółte kartki). Regularne uiszczanie
składek i prenumeraty jest warunkiem dalszego istnienia „Neofilologa”

KSIAŻNICA - ATLAS

LWÓW, CZARNIECKIEGO 12 — WARSZAWA, NOWY ŚWIAT 59

poleca jako pomoc do naki języków nowożytnych

E. ROMERA

POLITYCZNY ATLAS KIESZONKOWY

str. 135. Cena zł. 8.—

Bogata topografia. Interesujące zagadnienia polityczne i gospodarcze. Zawiera ogółem 61 stron mapek barwnych, 26 stron mapek i wykresów w kolorze czarnym, 3 strony flag narodowych i 43 strony skorowidza nazw.

LEKTURA PODRÓŻNICZA

<i>S. Barszczewski:</i> Na ciemnych wodach Paragwaju	2.30
<i>B. Błazek:</i> Przez kraj słonecznych dolin i górskiej głuszy. Bułgaria.	3.80
<i>J. St. Bystróż:</i> Alger	4.70
<i>H. Gordziatkowski:</i> Czarny sen. Kongo Belgijskie	3.—
<i>Karpiński:</i> Polskie skrzydła w moich lotach długodystan- sowych	3.80
<i>T. Meissner:</i> Dookoła świata na „Darze Pomorza“	7.—
<i>J. Meissner i T. Milewski:</i> W krainie lęku i pragnienia. Sahara	3.20
<i>T. Milewski i J. Meissner:</i> Przez ergi i hammady Sahary	3.40
<i>T. Nittman:</i> Pod ręką Fatmy. Słoneczny Alger. Kraj i ludzie	1.90
<i>J. Ostrowski:</i> Brazylia. Ziemia żaru	1.90
<i>A. Paszkowicz:</i> Wśród murzynów Angoli	2.60
<i>St. Pawłowski:</i> Francja, kraj i ludzie	1.40
<i>E. Schunmer-Szermentowski:</i> Pod znakiem Pogoni	2.70
<i>M. Tarnowski:</i> Zamarte stolice Ceylonu	3.—
<i>M. Tarnowski:</i> Ceylon, wyspa rajska	3.60
<i>J. Toeplitz-Mrozowska:</i> Moja wyprawa na Pamiry w r. 1929	2.70
<i>J. Valdour:</i> W krainach obu Nilów	4.—
<i>M. Zaruski:</i> Na skrzydłach jachtów	2.90
<i>M. Zaruski:</i> Z harcerzami na Zawiszy Czarnym	